
R. BIBLIOTECA
UNIVERSITARIA
ALESSANDRINA
FELIBR.
Ba
260
ROMA

LA

CROISADE

CONTRE

LES ALBIGEOIS

ÉPOPÉE NATIONALE

TRADUITE

PAR MARY LAFON

Illustrée de douze gravures hors texte reproduisant les anciens dessins du temps.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868



LA CROISADE

CONTRE

LES ALBIGEOIS

PARIS. IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.

LA

CROISADE

CONTRE

LES ALBIGEOIS

ÉPOPÉE NATIONALE

TRADUITE

PAR MARY LAFON

Illustrée de douze gravures hors texte reproduisant les anciens dessins du temps.



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868

INTRODUCTION

Avant de lever pour le lecteur le voile étendu depuis sept cents ans sur le poëme de la croisade, nous allons rappeler en peu de mots les causes et le prétexte de ce lugubre drame qui, après avoir mis tout le Midi en deuil, toute la vieille Langue d'Oc en sang, fit reculer violemment l'esprit humain et retarda jusqu'au seizième siècle la marche du progrès et de la civilisation. Puis, quand nous aurons interrogé l'histoire et qu'elle aura répondu, comme un témoin sincère, sans haine et sans passion, à l'exemple du cicerone qui montre un monument enfoui sous les ronces, les buissons et le lierre dans la campagne romaine, nous essayerons de caractériser le poëme au point de vue historique et littéraire. L'œuvre est déjà si loin de nous que, pour éclairer l'épaisse nuit qui s'est faite autour d'elle, il faut nécessairement des flambeaux,

et il n'en est pas de meilleurs que ceux de l'étude et de l'observation critique.

De tout temps l'hérésie avait germé dans le sol méridional. Les semences réformatrices d'Arius, de Priscillien, de Claudius, loin de s'envoler au vent des siècles ou de mourir sous la cendre des générations disparues, poussaient de toutes parts au milieu de la moisson catholique et semblaient en 1200 sur le point de l'étouffer. Des novateurs qu'on appelait tantôt Vaudois (*Valdenses*), hommes des vallées, du pays d'où ils venaient, et tantôt Albigeois, de la contrée qu'ils habitaient principalement, avaient entrepris de ramener le christianisme à sa simplicité primitive. Allant à l'apostolique, en sandales, et couverts modestement d'habits noirs, ils s'arrêtaient dans les châteaux, sur les places communales, au milieu des campagnes, et disaient aux seigneurs, aux bourgeois et aux serfs ruraux :

« Il se trouve des hommes au temps présent qui, peu connus du peuple, voudraient bien montrer la voie en Jésus-Christ, mais on les poursuit si vivement qu'ils ont peine à l'oser, tant l'erreur aveugle les faux chrétiens! Et surtout ceux qui devraient être pasteurs, qui vont poursuivant et tuant les bons, et laissant en paix les hypocrites et les méchants. Mais vous pouvez connaître qu'ils sont

mauvais bergers, car ils n'aiment *leurs brebis que pour la toison*. Et vous pouvez voir, comme dit l'Écriture, que s'il est un honnête homme aimant et craignant Jésus, ne voulant ni jurer, ni blasphémer, ni mentir, ni commettre adultère, ni voler, ni verser le sang, ils diront que cet homme est *Vaudois*, qu'il faut le punir, et ils lui chercheront mal par mensonges et par embûches. Mais qu'ils soient forts, ceux qui souffrent pour le Seigneur, car, au sortir de ce monde, ils trouveront le royaume des cieux, où sur eux rayonnera grande gloire s'ils ont eu déshonneur ici-bas. Mais il faut oser le dire, car c'est la vérité : depuis Sylvestre jusqu'à celui-ci, tous les papes, tous les cardinaux, les évêques et les abbés, tous ensemble n'ont pas eu le pouvoir de remettre en ce monde un seul péché mortel. Seulement Dieu pardonne, et nul autre que lui ne tient le pardon dans ses mains (1). »

Ils offraient ensuite aux seigneurs et aux châtelaines quelques marchandises de prix, comme des bagues ou des voiles. Et si on leur demandait :

(1) Ma yo aus o dire, car en ver se troba,
Entr'en aquest que tuit de Silvestr', li papa
E tuit li cardenal e tuit vesque et aba,
Tuit aquesti ensemp no han tan de potesta.
Qu'ilh poissan perdonar un sol peccat mortal.
Solament Dio perdon' qu'autre non o pot far.
(*La Nobla Leyczon*. Bibliothèque de Genève. Mss n° 207.)

« Avez-vous d'autres choses à vendre? » un d'entre eux répondait : « J'ai des pierres plus précieuses que celles-ci, et je vous les donnerai si vous jurez de ne point me livrer aux clercs. » Et quand on l'avait assuré par serment, il disait : « J'ai une pierre si éclatante qu'à ses rayons l'homme peut connaître son Dieu. J'en ai une autre qui resplendit tellement qu'elle allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui la possède. » Puis il leur récitait un chapitre du livre saint tel que celui de Luc : « *L'ange Gabriel fut envoyé...* », ou le discours du Seigneur (Jean, XIII) : « *Avant le jour de fête...* », et lorsqu'il commençait à intéresser son auditeur, il passait au chapitre XXIII de Mathieu et au douzième de Marc : « *Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves...* » Et lorsqu'on voulait savoir à qui s'appliquaient ces anathèmes, ils répondaient : « Aux religieux et aux ecclésiastiques. »

L'hérétique faisait alors une comparaison de l'état de l'Église romaine au sien propre en disant : « Les docteurs catholiques sont pleins de faste dans leurs mœurs et dans leurs vêtements : ils aiment les premières places comme les pharisiens, et désirent être appelés maîtres par les hommes. Or ce ne sont pas ces maîtres-là que nous cherchons. De plus ils sont incontinents, tandis que

chacun de nous a sa femme et vit chastement avec elle. Outre cela ils font partie de ces riches et de ces avares auxquels il est dit : *Malheur à vous qui mettez votre bonheur dans l'or!* Nous, au contraire, nous nous trouvons riches du seul vivre et du vêtement; ils sont sensuels et ravisseurs du bien d'autrui; nous, purs et bienfaiteurs des pauvres. Ils attisent le feu des guerres, combattent et massacrent le peuple, et nous, nous souffrons la persécution pour lui et la justice. Ils mangent un pain d'oisiveté et ne travaillent pas; nous vivons, nous, du labeur de nos mains. Ils voudraient enseigner eux seuls et garder la clef de la science, mais cette clef chez nous est dans les mains des femmes comme dans celles des hommes, et le disciple de sept jours peut en instruire un autre, car il est rare de trouver homme ou femme chez nous qui ne récite aisément le Nouveau Testament tout entier. Ils lient de lourds fardeaux sur les épaules des hommes, mais ne les meuvent pas du doigt, tandis que nous faisons, nous, ce que nous enseignons. De même ils ont plus à cœur d'observer les traditions humaines que les commandements de Dieu, telles que les jeûnes, fêtes, offices et autres choses semblables, qui sont des institutions humaines; mais nous, nous n'enseignons d'observer que la doctrine

de Christ et des apôtres. Ils chargent les pénitents de peines accablantes qu'eux ils n'effleurent même pas; mais nous, à l'exemple de Christ, nous disons au pécheur : « Va, et ne pèche plus. » Et par l'imposition des mains nous le soulageons de ses fautes, et à la mort nous envoyons les âmes dans le ciel. Voyez maintenant quelle doctrine vaut mieux, la nôtre ou celle de l'Église romaine, puis choisissez (1).

Il suffit de jeter les yeux sur les manuscrits conservés à Genève et à Cambridge, pour se convaincre que la doctrine vaudoise se réduisait au fond à dire :

Que le baptême était inutile;

Qu'il ne fallait point bâtir d'églises;

Que le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas présents dans l'eucharistie;

Que le sacrifice de la messe n'est qu'une invention humaine;

Que les prières et les aumônes ne profitent en rien aux morts;

Que l'on n'est pas obligé de rendre compte de sa foi;

(1) Reynerus, *Contra Valdenses*, cap. VIII.

Que le corps de Jésus-Christ pouvait être consacré par un laïque homme de bien, qu'il ne l'était point par un mauvais prêtre;

Et que les prêtres seuls n'avaient pas le pouvoir de lier et de délier, et *qu'ils ne pouvaient exiger aucune dîme* (1).

Outre ce courant réformateur, d'un mouvement doux et d'un caractère purement mystique, il en était d'autres également maudits par le clergé, mais dont deux surtout provoquaient ses plus vives colères, parce que, plus dégagés du spiritualisme religieux, ils battaient au pied et menaçaient d'engloutir dans leurs flots l'arche sainte du temporel, de tout temps si chère à l'Église. Le premier et le plus dangereux parce qu'il s'affirmait avec audace s'appelait tour à tour henricien, pétrobusien et cathare. C'est sous cette dernière dénomination que les légats et les inquisiteurs désignaient les sectes d'origine étrangère. S'il était possible de croire, mais il y a doute, à la bonne foi de ceux

(1) Le père Benoist, dominicain, *Histoire des Albigeois;* Alexis Muston, id., *Histoire des Vaudois;* Rieger, id., *Abrégé de l'Histoire des églises vaudoises*, période 1re, chap. 2; Reynerus Richinius, *Disputatio de Valdensibus;* Moneta, *De Valdensium progressu*, chap. 2; Eberherd de Béthune, id., Gretzer, *Iconismus Valdensium;* Jean Wof, *Histoire des Choses mémorables;* Léger, *Histoire générale des églises vaudoises;* Samuel Morland, id., Perrin, Duvernoy, id.

qui nous ont transmis le fond du système des cathares, cette hérésie, venue de l'Orient, n'eût été qu'un reflet du dualisme de Manès.

D'après Ervin (1) ils se disaient les seuls représentants de l'Église, parce que, seuls, ils suivaient les traces de Jésus-Christ et ne tenaient par aucun lien au monde. Divisés en trois sectes principales par Reynerus (2), ils habitaient particulièrement la Lombardie, la Toscane et la Provence. Ils n'admettaient dans le ciel que l'esprit de Dieu, et lorsqu'on leur demandait s'il y avait les âmes de Pierre et de Paul et des autres saints, ils répondaient : « Il n'y a d'autre âme que Dieu, il n'y a rien qui ne soit Dieu. » Presque tous accordaient que l'âme de l'homme de bien, quel qu'il soit, est elle-même le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu, qui l'abandonne lorsqu'il pèche et fait place au diable. Chose remarquable, du reste, et qui montre bien l'illogisme de l'esprit humain en matière religieuse, c'est que les mêmes orthodoxes qui donnent un rôle si considérable, dans ce monde et dans l'autre, au diable, reprochaient aux cathares comme le plus grand des crimes de croire qu'il existait avec Dieu et sym-

(1) Evervini, *Epistola ad Bernardum, Analectes de Mabillon*, t. 3, p. 452.
(2) *Contra Valdenses*, cap. 1.

bolisait le mauvais principe vaincu par le bon et sans cesse en lutte avec lui (1).

Il est curieux à ce propos d'écouter au fond des abîmes du temps la voix de l'inquisition soutenant qu'ils enseignaient que le diable a formé le corps du premier homme pour enfermer en lui un ange légèrement déchu, le père de toutes les âmes.

Où ces nouveaux apôtres étaient passés prêchant au grand jour leur doctrine, arrivait avec des soldats un moine blanc, fougueux missionnaire de Rome, qui faisait allumer un bûcher devant l'église, et réunissant autour de sa chaire les auditeurs du sermon de la veille, les apostrophait en ces termes :

« Dis donc, toi, l'hérétique, viens me parler un peu. Tu te tairais, je parie, si l'on te laissait faire, si la force ne t'arrachait les paroles, à ce que l'on m'a dit. D'après ce que je vois, tu as crucifié ton Dieu, tu as quitté et renié ta foi et ton baptême, car tu crois que le diable t'a formé et bâti, et que lui qui a si mal opéré et si mal ourdi peut donner le salut. Tu en as menti, félon ! et à mauvaise

(1) Eckbert, *Sermones adversus Catharorum errores*, col. 1530 Pierre de Vausernay, *Historia Albigensium*, chap. 2; Bonacursus, id.; Schmidt, *Histoire des Cathares*.

école tu as écouté et prêché ! Dieu seul fit l'homme, et seul il l'établit et le forma de ses mains, ainsi qu'il est écrit : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me.* Mais supposons un moment qu'il en soit comme tu dis, que le diable t'ait fait depuis la tête jusqu'au talon, chair, os, membres, taille et visage : faussement tu as menti, et je vais te dire pourquoi. Nous ne trouvons pas cela écrit dans Salomon : aucun prophète, aucun apôtre n'a jamais dit que le salut pût sortir de l'œuvre du diable, ni que le Saint-Esprit fût si printanier (fou) d'aller prendre domicile chez le démon. Mais, toi, tu trouves cela bon comme de la vache, et tu sauves ton compagnon en lui imposant les mains. Seulement tu te gardes bien de prêcher comme moi dans l'église et sur les places. Ce n'est pas ici que tu viens faire ton sermon. Mais tu le débiteras derrière un buisson, dans un bois, sous les broussailles, là où Garsens et Peironella filent leur quenouille. L'un tisse, l'autre file, et l'autre dit en son prêche comment le diable a tout créé. Vit-on jamais pareille nichée, je vous le demande, ne sachant mot de grammaire ni de lettres ! Vois donc, hérétique, si tu n'as pas mérité la mort, en appelant bâtard l'homme, fils de Dieu, en lui donnant un autre père que celui qu'il eut, en

mentant faussement comme un larron? » Ce fait paraissant incontestable au moine blanc, il faisait garrotter ceux qui lui tombaient les premiers sous la main au haut du bûcher, et continuait à la lueur de ces flammes horribles, en s'adressant à ses auditeurs glacés d'horreur et d'effroi : « Je veux que vous me disiez, vous autres, pourquoi vous avez renié votre chrétienté, votre foi et votre baptême? Pourquoi vous enlevez à Dieu sa puissance, en criant que c'est le diable qui vous a formés? Ce n'est pas un homme chrétien qui a trouvé cela, et qui attribue à Dieu l'œuvre du démon. Je ne suis surpris que d'une chose : c'est que vous ayez découvert un maître qui vous ait enseigné qu'on peut sauver l'homme tout bonnement en lui imposant les mains; ce n'est pas de Dieu qu'il a eu ce pouvoir. Je voudrais bien vous convertir, mais j'y ai tant pioché et je vous trouve si durs et si pleins d'iniquités, qu'à mon jugement vous ne serez bons qu'après avoir passé par le feu. Vous ne croyez pas que Dieu ait créé le ciel et la terre, ni rien de ce qu'on voit vivant ou mort. Vous avez faussement menti comme des renégats! Saint Jean l'Évangéliste, qui est monté un peu plus haut que vous, a dit dans le premier Évangile : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso nihil*. Saint

Paul, le grand apôtre, nous l'a confirmé par la sainte Écriture et par la verité : *Et tu, Domine, in principio terram fundasti.* Et si vous ne voulez pas le croire, regardez ce feu ardent qui brûle vos compagnons ! A présent, hérétiques, il faut répondre en un mot ou en deux, et choisir des flammes ou de notre croyance ! Il faut croire à l'incarnation come nous et comme nos couvents qui sont tous catholiques. Je voudrais bien disputer encore sur d'autres points avec vous, et traiter du mariage, dont vous parlez avec tant de démence ; mais vous autres, méchants hérétiques, vous êtes tellement insensés, qu'on a beau vous faire toucher les choses du doigt, et avoir pour garants Dieu et saint Paul, on ne vous rend pas plus dociles. Et le repentir ne peut vous entrer dans le cœur ni venir sous vos dents qu'au milieu de ce feu, de ces tortures et de ces supplices par lesquels vous allez passer (1). »

Effrayés par les cris de ceux qu'on brûlait

(1) E tu, malvat heretje, iest tan desconoisens
Que nulha re que te mostre per tant de bos guirens,
Com est de Dieus e sant Paul, non iest obediens
Ni t' pot intrar en cor ni passar per las dens
Per que l' foc s'aparelha e la pena e l' turmens,
Per on deves passar.
(Izarn, *l'Inquisiteur.*)

et vaincus d'avance par la peur des tortures, quelques Albigeois se trouvaient faibles et s'écriaient :

« Izarn, assurez-moi et faites-moi donner parole que je ne serai pas brûlé, ni enfermé, ni maltraité. Je me soumets à toutes les autres peines qu'il vous plaira. Si je puis compter que vous ne m'abandonnerez point, que vous ménagerez mon honneur et ne me ferez aucune violence, je vous révélerai tout le secret de nos croyants. »

L'inquisiteur écoutait la confession des relaps et disait ensuite, comme s'il n'eût fait que la répéter au peuple : « Les albigeois croient que le pape est l'Antechrist; que les sacrements de confirmation, extrême-onction, baptême ne sont que superstition; que le saint sacrement de la messe est une invention humaine; qu'il faut abattre, briser, démolir les églises et massacrer les prêtres ; ils pratiquent la magie, se donnent et se prostituent aux diables, vont au sabbat avec eux, ont foi aux éternuments, adorent le grand Lucifer, disent qu'il a inspiré Moïse, et commettent d'abominables incestes dont ils font périr le fruit, à moins qu'il ne provienne de l'union infâme de deux prostituées.

« Ils poussent, du reste, leurs excès nocturnes à un tel degré de débauche que Vierna, la femme de Sicard de Boysse, a confessé aux pieds du vénérable Garin, archevêque de Bourges, et en présence de l'évêque d'Auch et de Gerald, évêque de Cahors, qu'elle s'était livrée, une nuit, à cinquante de leurs ministres (1). »

Après cette déclaration, vociférée d'une voix tonnante et entrecoupée d'exclamations et de cris d'horreur, les moines blancs faisaient prêter ce serment à chaque converti :

« Je veux être baptisé, et pleinement convaincu de la religion que vous m'avez enseignée, vous et frère Ferrier, et si on vous demande quel est ce nouveau baptisé, vous pourrez dire : C'est Sicard de Figueiras, qui a abjuré ses erreurs, et qui, autant il a été l'ennemi de l'Église romaine, autant il deviendra le persécuteur des hérétiques, sans avoir ni paix ni trêve avec eux. Si jamais je fus indulgent pour Pierre Capella et les chefs de son parti, si j'eus de l'amitié pour Jean de Colet, je serai désormais leur ennemi déclaré, à moins qu'ils ne se convertissent tous avant le mois de février. Je

(1) Le Prieur de Vigeois (*Chronica*, p. 327).

les ferai tous prendre par nos écuyers et archers. Berit, Pierre Parazols et Ricard le portier sauront bien les chemins détournés, les enclos, les cavernes où ils cachent leur argent. Il ne sera pas besoin que vous y soyez, ni vous ni frère Ferrier, s'ils n'abjurent pas à la vue de nos messagers (1). »

D'autres fois ils leur délivraient des lettres de rémission ainsi concues :

« Frère Dominique, chanoine d'Osma, le plus humble des prédicateurs, à tous les fidèles qui verront ces lettres, salut en Jésus-Christ. Nous avons réconcilié à l'Église, par l'autorité du seigneur abbé de Citeaux, légat du saint-siége apostolique, qui nous a commis ce soin, Pierre Roger, porteur des présentes, lequel s'est converti. Nous le condamnons, en vertu du serment qu'il nous a prêté, à être conduit *les épaules nues pendant les dimanches et fêtes par un prêtre qui lui donnera la discipline depuis l'entrée du village de Tréville jusqu'à l'église*. Il portera l'habit religieux de même forme et de même couleur que ceux des moines, avec deux petites croix cousues des deux côtés de la poitrine. Nous lui ordonnons de plus de s'abstenir

(1) Raynouard, *Choix de Poésies des Troubadours*, t. v, p. 234.

toute sa vie de chair, d'œufs et de fromage, excepté les jours de Pâques, de la Pentecôte et de la Nativité, auxquels nous lui commandons d'en user pour preuve qu'il a renoncé à ses erreurs. Il fera *trois carêmes pendant l'année,* entendra tous les jours la messe, gardera une chasteté perpétuelle et demeurera toute sa vie à Tréville, dont le chapelain veillera sur sa conduite jusqu'à ce que l'abbé de Citeaux en ordonne autrement (1). »

Ces croyances, qui auraient bien mérité l'épithète de folles, que leur applique assez souvent l'auteur de la première partie de notre poëme, étaient-elles professées par les cathares? Nous ne le savons que par les rapports de leurs ennemis, forcés d'avouer eux-mêmes qu'on les appelait les bons, les justes, les purs, car le mot grec cathares, καθαροί, ne signifie pas autre chose (2).

Quant aux pratiques de leur culte, telles que l'imposition des mains et la *consolation,* que la profonde ignorance du clergé d'alors prenait pour des actes d'idolâtrie, elles n'étaient que le renouvellement des formules initiatrices des premiers chrétiens, qui, eux aussi, se saluaient, au grand

(1) Dom Martène, *Anecdotes historiques,* t. 1, p. 80.
(2) Trithemius, *Annales Hirsaugienses.*

scandale du paganisme, par des baisers mutuels et imposaient les mains aux néophytes.

Entre les vaudois et les cathares se trouvait enfin le groupe le plus nombreux, celui qui est connu sous le nom général d'albigeois. Ces hérétiques, civils plutôt que religieux, s'éloignaient à peine de l'orthodoxie catholique. Voici leur symbole formulé dans notre poëme, qui laisse peu de prise au doute et aux suppositions.

Jésus-Christ nous gouverne et l'on doit l'en bénir,
Et par lui bien et mal également souffrir.
Aussi dans le bon droit il peut nous maintenir,
Car nous tous en sa foi voulons vivre et mourir,
Car nous croyons en Dieu qui garde de faillir,
Et qui fit terre et ciel porter graine et fleurir,
Dans l'univers soleil et lune resplendir,
Et sut l'homme, la femme et leur âme pétrir;
Naquit de vierge afin que tout pût s'accomplir;
Pour sauver les pêcheurs en chair voulut souffrir.
De son précieux sang l'obscur fit éclaircir
Au Père, au Saint-Esprit victime alla s'offrir.
Par ces fonts saints d'où l'eau sur nos fronts vint jaillir,
Et par l'Église à qui chacun doit obéir,
L'amour de Jésus-Christ nous devons conquérir.
Au grand Pasteur de foi chargé de nous nourir,
Aux Prélats qui nous ont condamnés à mourir,
Que Dieu donne sens, cœur, droiture et repentir.
Car d'être bons vassaux ils voulaient nous punir.
Et faire dans le sang la ville et nous périr.
Une race étrangère allait tout engloutir,

Éteindre la lumière et nos cieux obscurcir,
Et si Toulouse et Dieu l'eussent voulu souffrir,
Tout prix et tout honneur bientôt ensevelir.
Que le Dieu qui gouverne et ne sait point mentir,
Qui rabaissa l'orgueil et du ciel fit sortir
Les anges révoltés, nous aide à soutenir
Le vrai Seigneur qui doit sainte Église tenir
Par prudence et vouloir et le pays servir.

Jhesu Crist nos governa e devem li grazir,
Lo mal e l'be que n's dona, e dousament sufrir.
Car per aital dreitura nos pot ben mantenir,
Qu'en la sua crezensa volem viure e morir.
Car nos crezem lo Dieus que n's garda de falhir,
E que fetz cel e terra e granar e florir,
E l' solhel e la luna per lo mon resplandir,
E fe ome et fenma e l's esperitz noirir,
E intrec en la Verge per la leg acumplir,
E pres en carn martiri per pecadors garir,
E dec sanc preciosa per l'escur esclarzir,
E anec al seu paire e al sent Esperit offrir.
E pél sant batisteri recebre e complir
E per la santa Glieiza amar e obezir.
Devem be Jeshu Crist e s'amor conquerir.
E l' senher apostoli que n's deuria noirir,
E l's prelat de la Glieiza que n's jutjon à morir
Don Dieus sen e coratge escient e albir
Que conoscan dreitura e l's ne lais penedir!
Car per aital nos mandan damnar ni destruzir
Que de sa senhoria nos volem departir,
Per una gent estranha que fa l' lum escantir,
E si Dieus e Tolosa o volgues cosentir

Tot pretz e tot paratgé agron fait sebelir.
E l' Senher que capdela e esgardec de mentir
E fe l'orgolh abatre e fe l's angels salhir
Nos do poder e forsa del senhor mantenir
Qu'el es d'aital natura c'ab sen e ab albir
Be deu amar la Glieiza et la terra tenir (1).

Il est bien évident que des hommes qui tenaient ce langage, qui invoquaient la Vierge dans chaque péril et mettaient sur leurs murs, pour les défendre, les reliques de saint Sernin et de saint Exupère ne partageaient ni les croyances des cathares ni celles des vaudois. La querelle, pour eux et pour tous les hommes des villes, était politique plutôt que religieuse. C'était le château et la commune du Midi luttant contre l'Église.

Quant à l'hérésie considérée en général, on peut dire avec certitude qu'il y avait malentendu et par suite dissentiment complet entre les divers réformateurs, les uns trop mystiques, un peu trop égarés dans l'idéal des dogmes chrétiens, les autres trop ardents, trop impatients peut-être, et ce clergé valétudinaire, grossièrement matériel, dont la corruption gangrenait les membres, dont la vieille robe romaine offrait la souillure de tous les vices (2).

(1) Vers 7301.
(2) Capellani autem tanto contemptui habebantur à laïcis quod eo-

Forcées dès lors de se prononcer, de porter leurs sympathies et leur confiance vers les parfaits, hommes de savoir et de mœurs pures, ou vers les clercs, pour la plupart aveuglés par l'ignorance ou plongés dans le bourbier des voluptés, les populations intelligentes de la Langue d'Oc n'hésitèrent point. Elles se rangèrent du côté des vaudois, des albigeois ou des cathares. En songeant à quel point l'opinion publique était hostile à l'Église, on a peu de peine à comprendre leur préférence. Tous les reproches adressés au clergé reposaient sur des faits, puisque le légat Castelnau déposa la plupart des évêques comme convaincus des vices qu'on leur imputait. Ne pouvant les nier et voyant que les disputes publiques avec les albigeois, que les prédications armées du cardinal d'Albano, de saint Dominique et des moines de Citeaux ne produisaient pas plus d'effet que les menaces de ses papes et de ses conciles, l'Église s'en prit dans sa colère au comte de Toulouse et lui adressa en 1207, par la bouche d'Innocent III, cette fulminante allocution :

rum nomen ac si Judæi essent in juramentum à pluribus sumebatur. Sic dicebatur : *Mallem esse capellanum* quam hoc facere.. (Guillelmi de Podio Laurentii, *Historia Albigensium*. Voir notre *Histoire du Midi*, t. II, p. 284.

« Si nous pouvions ouvrir votre cœur, nous y trouverions et nous vous y ferions voir les abominations détestables que vous avez commises. Mais parce qu'il paraît plus dur que la pierre, difficilement y pourra-t-on pénétrer en le frappant avec les paroles du salut.

« Impie, cruel et barbare tyran, n'êtes-vous pas couvert de confusion de favoriser l'hérésie et d'avoir répondu à celui qui vous reprochait d'accorder votre protection aux hérétiques que vous trouveriez parmi eux un évêque qui prouverait que sa croyance est meilleure que celle des catholiques? Depuis, ne vous êtes-vous pas rendu coupable de perfidie, lorsque, ayant assiégé un certain château, vous avez rejeté ignominieusement la demande des religieux de Candeil, qui vous priaient d'épargner leurs vignes que vous avez fait ravager, tandis que vous conserviez soigneusement celles des hérétiques? C'est donc avec raison que nos légats vous ont excommunié et lancé l'interdit sur vos terres.

« Cependant, quoique vous ayez péché grièvement, tant contre Dieu et contre l'Église en général que contre nous en particulier, suivant l'obligation où nous sommes de redresser ceux qui s'égarent, nous vous avertissons et nous vous commandons, par le souvenir du jugement de Dieu, de

faire une prompte pénitence proportionnée à vos fautes, afin que vous méritiez d'obtenir le bienfait de l'absolution. Sinon, comme nous ne pouvons laisser impunie une si grande injure faite à l'Église universelle et même à Dieu, sachez que nous vous ferons ôter les domaines que vous tenez de l'Église romaine, et si cette punition ne vous fait pas rentrer en vous-même, nous enjoindrons à tous les princes voisins de s'élever contre vous, comme contre un ennemi de Jésus-Christ et un persécuteur de l'Église, avec permission à chacun d'eux de retenir toutes les terres qu'il pourra vous enlever, afin que le pays ne soit plus infecté d'hérésie sous votre domination. La fureur du Seigneur ne s'arrêtera pas encore; sa main s'étendra sur vous pour vous écraser et vous faire sentir qu'il est difficile d'échapper à sa colère, quand on l'a une fois provoquée (1). »

Raimond VI, qui était en réalité un homme assez faible de cœur, fléchit devant ces menaces; il donna la permission de brûler ses vassaux; mais ce n'était pas encore assez : Rome voulait qu'il les brûlât lui-même. Un religieux de Fontfroide, abbaye du Narbonnais, nommé Pierre de Castelnau,

(1) Epistolæ Innoc. III, lib. IX, epist. 69.

qui exerçait depuis quatre ans dans le Languedoc les fonctions de légat d'Innocent III, après avoir excommunié son souverain et s'être montré à son égard d'une véhémence sans exemple, osa venir l'appeler en face *lâche, parjure et tyran*. Piqué au vif, Raimond laissa échapper une parole qui fut l'arrêt de mort de Castelnau. Un homme d'armes du comte le tua d'un coup de lance au moment où il allait traverser le Rhône. Il mourut comme un martyr, en priant pour son assassin.

A cette nouvelle, tous les échos du Vatican retentirent d'un cri de vengeance et de mort. Innocent n'était pas le premier, du reste, qui eût fait gronder ses foudres. La fureur du saint-siége avait éclaté déjà par la voix de deux papes, à Tours et à Montpellier.

« Une damnable hérésie, disait au concile de Tours Alexandre III, s'est élevée depuis longtemps dans le pays de Toulouse, d'où elle a gagné la Gascogne et autres provinces et a infecté plusieurs personnes. C'est pourquoi nous ordonnons, sous peine d'excommunication, aux évêques et aux ecclésiastiques de cette contrée d'y apporter remède... Que tous évitent le contact des hérétiques albigeois. » Cette défense est vaine, les doctrines des bons hommes se répandent avec plus de rapi-

dité encore, et telle est la faveur dont on les entoure que, sur les chaires du concile de Lombers, quatorze ans après, on voit assis face à face des clercs et des évêques aux manteaux éblouissants de soie et d'or, les bons hommes et les parfaits avec leurs habits noirs (1).

Ils sont excommuniés d'une voix unanime; mais, loin de se tenir pour battus, les hommes des vallées, dont les dogmes s'étaient propagés de château en château et de village en village depuis Pamiers jusqu'à Bordeaux, tinrent de leur côté, à Saint-Félix de Caraman, un concile général qui fut présidé par Niquinta, leur patriarche, venu exprès de Bulgarie. Qu'on juge de l'inquiétude du saint-père à la vue d'une propagande si hardie.

Il écrit à Raimond pour se plaindre, pour le prier de mettre un terme aux exactions dont, corps et biens, l'Église est victime. On pille ses domaines, on lui dénie ses dîmes, on brise violemment ses temples. Mais le comte de Toulouse n'accorde pas grande attention aux lettres de Célestin III, et les choses restèrent en même état jusqu'à l'exaltation du comte de Signa, sous le nom d'Innocent. Celui-ci, athlète ardent du pontificat, semble d'abord

(1) Manuscrit de la Bibliothèque impériale, collection Doat, n° 21.

n'avoir qu'une pensée, le défendre; qu'un but, le faire triompher à tout prix. A peine sous le dais du Vatican, il écrit aux prélats contre les albigeois; il écrit aux princes, il les exhorte à se croiser. Six ans plus tard, nouvelle lettre à Philippe Auguste. Il réclame son bras ou celui du prince Louis. « Contraignez, lui dit-il, en vertu du pouvoir que vous avez reçu d'en haut, les comtes et les barons à confisquer les biens des hérétiques, et usez d'une semblable peine envers ceux qui refuseront de les chasser de leurs terres... Aidez le légat, afin que, dans cette circonstance, le glaive séculier se joigne au glaive spirituel. » Et non content de ces supplications, il emploie pour le déterminer l'influence de l'évêque d'Auxerre et des autres prélats. Mais, politique adroit, Philippe Auguste feint d'abord de demeurer neutre de sa personne; bien sûr de la part du lion, il envoie ses barons au pape, et voici le consentement qu'il leur octroie : « Nous avons reçu votre lettre par laquelle vous nous mandez que le légat vous presse de vous mêler de l'affaire albigeoise, et qu'il vous promet de grands secours de la part des clercs, des Églises et de la sienne propre pour cette entreprise. Or, nous vous répondons que nous ne voulons que votre bien et celui de votre honneur, et que, si tel est l'avis de vos

peuples et de vos barons, nous vous verrons sans déplaisir mêler de cette affaire, sous la réserve expresse toutefois de nos droits féodaux, quand il nous plaira de les réclamer. » Mais, lorsqu'en punissant de mort le zèle trop ardent de Castelnau, l'hérésie eut jeté le gant à Rome, Innocent III le releva aussi fièrement qu'aurait pu le faire jadis le sénat quand il s'agissait de ses envoyés. Veillant avec autant de soin à ce que l'inviolabilité de ses représentants ne perdît rien de son prestige, le pape envoie de toutes parts la tunique sanglante de son fils en demandant vengeance. Les moines de Citeaux, fondant comme un essaim d'oiseaux de proie sur le Languedoc, la France et la Provence, en remplissent toutes les chaires de cris de guerre et de mort. Une croisade est résolue. Tout le Nord, poussé par la vieille haine des races, se rue sur le Midi.

Le récit fidèle, chaleureux et poétique de cette guerre, tel est le sujet du poëme de la croisade. Aujourd'hui que la papauté, jadis si formidable, n'est plus qu'une ombre de vieillard dans une ville morte, on peut, sans craindre d'en voir jaillir la flamme, remuer les cendres du volcan qui faisait à chaque explosion tressaillir et trembler l'Europe. Hâtons-nous de dire, pour l'honneur de notre pa-

trie, que cette première guerre de religion fut dans le principe et resta à peu près exclusivement l'œuvre de l'étranger.

Fille du catholicisme espagnol, dont les yeux de hibou ne pouvaient souffrir, malgré l'épaisseur des Pyrénées, les rayons de la lumière évangélique, et poussée par la théocratie romaine qui se sentait frappée au cœur, la croisade contre les albigeois devint une furie ivre de sang avec le légat d'Italie, les moines d'Espagne, les évêques et les barons du Nord. Dans la première période, celle d'invasion et de vengeance, les barons du Nord prêtèrent avec d'autant plus d'ardeur leurs larges glaives et leurs masses d'armes à l'Église qu'outre la soif du butin qui dévorait toujours les féodaux, ils démêlèrent parfaitement, malgré la lourdeur de leur intelligence, l'intérêt personnel qu'ils avaient tous à la croisade. En s'abattant, en effet, comme des vautours, sur nos contrées méridionales, ils y trouvèrent deux grandes causes d'effroi, le développement des lumières d'abord et ensuite l'établissement municipal. Si, d'un côté, les délégués de Rome étaient effrayés de ce progrès de la civilisation et des lettres, poussé jusqu'au point de mettre le catholicisme en question et de lui substituer une forme religieuse nouvelle, de l'autre les barons absolus



du Nord ne devaient pas moins s'épouvanter en voyant surgir entre eux et leurs vassaux une classe forte, riche, éclairée, qui se déclarait fièrement indépendante, et qui avait des tours assez hautes et des remparts assez épais pour soutenir ses prétentions. Sentant parfaitement tout ce qu'un pareil état de choses pouvait offrir de périlleux, ils tournèrent principalement leurs efforts contre les villes municipales et cherchèrent à les affaiblir et à les ruiner en toute circonstance. Ainsi, tandis qu'ils traitaient assez facilement avec les châteaux, la rigueur la plus inflexible était déployée contre les villes, comme à Béziers, Carcassonne, Lavaur, Graves, Marmande, Cassaneuil, où le sang coula par torrents. Et ce qui prouve que les villes ne se méprenaient point sur les motifs de cet acharnement, c'est qu'elles levèrent presque partout la bannière contre la croisade; que Marseille, Arles, Avignon vinrent d'elles-mêmes se jeter dans la querelle pour soutenir Raimond, et que Toulouse, ayant à lutter à la fois contre Rome et Paris, ne céda jamais un pouce de son terrain libre.

C'est le reflet de cet esprit du Midi, si vif et si indépendant, qui constitue le caractère principal et pour mieux dire la séve du poëme; car, on l'a déjà remarqué à grande raison : le héros n'est pas

un homme, ce n'est pas Montfort, ce n'est pas le comte de Toulouse, le héros est un héros collectif si l'on peut ainsi parler, c'est un peuple tout entier, c'est la société du Midi, ce sont ses généreux efforts pour repousser le joug de l'étranger qui sont chantés, célébrés, exaltés par le poëte. C'est elle qui, écrasée d'abord par le nombre, déploie pour reconquérir sa liberté et son autonomie, la plus admirable constance (1).

« Peut-être, disait M. Fauriel à la Sorbonne, en 1833, semblera-t-il un peu étrange qu'un poëme si intéressant à tant d'égards et aussi utile à l'histoire qu'important sous le rapport poétique, qu'un manuscrit qui a figuré plus d'un siècle dans les bibliothèques de Paris les plus fréquentées ait si longtemps échappé à l'attention des érudits. Mais les livres, c'est chose convenue, ont aussi leur destinée, et celle du poëme de la croisade était de rester près de sept cents ans inconnu. » Le savant qui parlait ainsi en donna le premier, vers 1837, une version en prose précédée d'une très-remarquable étude, dont nous allons reprendre un instant le sujet, comme un glaneur qui suit, le front à terre, les sillons déjà moissonnés.

(1) G. Guibal (le poëme de la *Croisade contre les Albigeois*).

Voici la première question que se pose l'esprit : Quel est l'auteur de ce poëme?... Un nécromancien de Tudela, si l'on en croit le troisième vers de la *Geste;* un chanoine de Saint-Antonin, si nous ajoutons foi à une variante du manuscrit donné par M. Raynouard. Le nécromancien navarrais est un fantôme derrière lequel se cachait par prudence le poëte. Quant au chanoine, il a bien pu s'appeler Vilhem, porter le froc de saint Benoît sur les rives de l'Aveyron et composer à Montauban les premiers chants de la *Croisade*. Mais il n'en est ni le seul ni à vrai dire le principal auteur. Un fait clair comme la lumière avait frappé M. Fauriel, c'est le dualisme de l'idée générale. « Ce poëme est double, écrivait-il en 1837 : il se compose de deux moitiés dans chacune desquelles domine un sentiment contraire à celui qui règne dans l'autre moitié. Il a l'air d'appartenir à deux hommes, non-seulement différents, mais contraires, mais ennemis, mais ayant des buts opposés. »

Le premier, en effet, est franchement partisan de la croisade, tandis que l'autre la maudit de toute son énergie méridionale. M. Fauriel, quoique surpris de cette opposition, n'en concluait pas moins que l'œuvre émanait d'un seul troubadour, dont les excès des croisés avaient changé le point de

vue. Si ce grand érudit, à qui rien ne manqua pour être le roi de la philologie moderne que le bonheur d'être né et d'avoir vécu dans nos pays romains d'origine et de langue, avait porté dans ses recherches une persévérance égale à sa sagacité, il aurait reconnu sans le moindre effort que le poëme n'est pas seulement double, mais triple, et qu'il émane aussi évidemment que possible de trois auteurs. Le premier fut un ecclésiastique; car, dans la première partie, qui va du début de la croisade jusqu'à la bataille de Muret, l'œuvre affecte un caractère exclusivement clérical : on n'y voit que les croisés, les croisés partout et toujours. Dans la seconde et la troisième partie, au contraire, il n'est plus question des croisés : l'intérêt féodal domine et absorbe tout; l'Église a servi le festin, c'est la féodalité qui le mange. La lutte se concentre sur le terrain civil et n'est plus qu'entre les barons du Nord et ceux du Midi aidés par les communes.

Il y a plus, le séjour dans le camp français du poëte de la première partie et sa collaboration même avec un trouvère de la langue d'oil se trahissent par une foule de tournures et de rimes françaises qui n'auraient pas dû échapper à l'esprit curieusement investigateur de M. Fauriel.

Les mots de la langue du Nord abondent et dia-

prent toutes les pages : on y trouve *cuir* pour *cuer* (vers 1790), *argiant, lèvera* pour *levara* (vers 2093), des rimes purement françaises du vers 2171 au vers 2183 : *fu, vertu, venu, issu, vaincu, perdu, retenu, confondu, déçu, défendu, fermèrent* (vers 2187), *desraubèrent* (vers 2191), *escrièrent* (vers 2192), *brui* (vers 2375), *vingt-huit, qui s'enfuit, annui.* On y rencontre des séries entières de rimes françaises :

Li borjes de Moissac viron l'ost alberger.
Les bourgeois de Moissac virent l'host s'héberger *durer.*
escaper.
vendemier.
denier.
conter.
tuer.
trier.
tomber.
blasmer.

VERS 2472.

E vuel vos d'un miracle un petitet *parler.*
D'un miracle je veux un moment vous parler *laisser.*
accorder.
outre mer.
Guilelme cel d'Encontre si com denant vos dis
D'Encontre ce Guillem comme je vous disais....
pris.
rocis.
païs.

mis.
amis.
pis.
ris.

Quant à ses sentiments pour les croisés, ils éclatent en maint passage :

> Cascus sera renduts on er lor alberguea
> Al comte Baudoï et à nostro crozea.
>
> VERS 2465.
>
> Chacun se rendra donc où l'ost tient l'albergade.
> Vers le comte Baudouin et vers notre croisade.

> La nostra gens de Fransa ans que fos desgarnida
> Nos gens de France avant de s'être désarmés...
>
> VERS 2253.

> Nostri baro Frances tuit Montfort escrièrent!
> Et nos barons Français tous Montfort s'écrièrent!
>
> VERS 2192.

Une transition aussi brusque et instantanée que le passage des ténèbres à la lumière signale la différence des deux autres parties. L'une, celle qui s'étend de la bataille de Muret à la mort de Simon, respire le patriotisme le plus ardent et l'horreur de l'invasion clérico-féodale. Si l'auteur de la première partie paraît avoir été un de ces esprits faibles, timides, personnels, toujours disposés à se courber

devant la force et à la chanter au besoin, le poëte de la seconde fut un cœur énergique, passionné et tout plein de la haine de l'oppression et de l'amour de la patrie. Aussi son œuvre, par le fond et par la forme, se détache vigoureusement de celle du premier auteur et la domine comme le Marboré domine les pics qui l'entourent. La troisième, vibrante également et chaude d'esprit national, lui est cependant inférieure, parce qu'elle s'agite dans le cercle de la féodalité rétréci petit à petit par les événements. La langue, la belle langue du treizième siècle n'est jamais sortie plus riche, plus énergique et plus sonore des lèvres des fils du soleil que dans cette seconde partie, comparable, si elle ne leur est supérieure, à tout ce qu'ont produit de plus grand la Grèce et l'Italie.

C'est le moyen âge prématurément évoqué il y a trente ans en France qui ressuscite tout entier dans ce poëme, avec ses idées, ses passions et ses étranges mœurs civiles et militaires. On dirait d'un de ces chevaliers de pierre, armés de pied en cap et couchés dans l'ombre d'une église gothique, qui se lève tout à coup, secoue la poussière des tombes, revêt son armure et, s'élançant sur son cheval, le pousse à toute bride, en jetant son cri féodal, au milieu des batailles.

Monument précieux plus que l'or par les renseignements qu'il apporte à l'histoire, ce poëme offre une singularité de facture imitée des makamas arabes et familière jadis aux auteurs de chansons de geste, mais qui doit sembler inouïe et bizarre de nos jours. Il est écrit en vers monorimes, formant deux cent quatorze strophes séparées par un petit vers. C'est ainsi que je l'ai traduit. Chargé, en 1847, par M. de Salvandy et, en 1853, par M. Fortoul de la publication des œuvres inédites des troubadours, je résolus, pour en donner une idée plus complète, de reproduire ce chef-d'œuvre dans une forme poétique aussi rapprochée de l'ancienne que le permettait le génie plus froid de notre langue. J'entamai donc contre le manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 91 et qu'on voulut bien me prêter, une lutte qui, souvent suspendue, mais toujours reprise, n'a pas duré moins de vingt ans.

Ma première idée fut de mettre le texte en regard de ma traduction; mais j'y renonçai bien vite, non que je craignisse la comparaison quant au sens, ayant suivi avec scrupule et pied à pied l'original, mais à cause du texte même, qui, en nous arrivant furtivement et par un merveilleux hasard, a perdu beaucoup de sa pureté sous la plume des copistes.

Le transcrivant en cachette, à la hâte et en tremblant que l'inquisition n'entendît grincer leur roseau sur le parchemin, les rubricateurs firent beaucoup de fautes, ajustèrent trop précipitamment les tirades et en oublièrent ou en avaient perdu certainement une partie, car le récit ne pouvait s'arrêter, comme dans notre manuscrit, à l'investissement de Toulouse par le fils de Philippe Auguste. Au moyen de quelques coupures aux endroits où le récit s'alanguissait par l'effet des répétitions, j'ai tâché de faire disparaître autant que possible ce défaut d'unité dans la composition générale de l'œuvre.

La première de ces coupures porte sur le début du poëme, qui est ainsi conçu :

El nom del Paire e del Filh e del Sant Esperit.
Comensa la cansos que maestre W... fit.
Us clerc qui en Navarra fo à Tudela noirit,
Mot e savis e pros si cum l'estoria dit,
Per clergues e per laycs fo el forment grazit,
Per comtes, per vescomtes amatz e obezit;
Per la destructio que el conoc et vic
En la geomancia qu'el a lonc temps legit.
E conoc que l' païs er ars e destruzit
Per la fola crezensa qu'avian consentit,
E que li ric borzes serian enpaubrezit
De lor grans manentias don eran enriquit :
Et que li cavalier s'en irian faidit
Caitiu en autras terras cossiros e marrit.

Albires en son cor, car era ichernit
E de so que volia apert et amarvit
Que el fezes un libre que fos pel mon auzit
Que n' fos sa savieza e son sen espandit.
Adoncs fe acquest libre ez el meteish l'escrit.
Pos que fo comensatz entro que fo fenit
No mes en als sa ententsa, neish à penas dormit.
Lo libres fo be faitz e de bos motz complit
E si l' voletz entendre : li gran e li petit.
Podon i moz apenre de sen e de bel dit.

Au nom du Père, au nom du Fils, du Saint-Esprit,
Commence la chanson que maître Wilhem fit.
Ce clerc, né Navarrais, que Tudèla nourrit,
Fut très-bon et savant, comme l'histoire dit.
Tout laïque et tout clerc fortement le chérit;
Plus d'un comte et vicomte en amitié le prit.
A cause du grand deuil qu'il connut et prévit,
En la géomancie, art qu'il savait, il vit
Que le pays serait mis en flamme et détruit;
Que les bourgeois bientôt pleureraient, appauvris,
Les biens dont ils s'étaient largement enrichis,
Et que les chevaliers, de leurs terres bannis,
Chercheraient d'autres fiefs, soucieux et marris.
Résolu dans son cœur, car il était instruit,
Adroit et très-heureux dans ce qu'il entreprit,
De composer des vers que tout le monde ouït,
Et par lesquels au loin son grand sens s'épandit,
Il fit ce livre alors, de sa main l'écrivit
Et ne le quitta plus que lorsqu'il le finit.
Pendant qu'il le rimait à peine s'il dormit.
Le livre fut bien fait et plein de mots choisis ;

Si vous voulez l'ouïr, les grands et les petits,
Vous y pourrez trouver et bon sens et bons dits.

Ce morceau, plaqué évidemment et dû à une main étrangère, a été remplacé par le véritable début qui commence au vers 202.

Indépendamment des coupures et de la restitution du texte incompréhensible dans le manuscrit où presque tous les mots se tiennent, il a fallu chercher et retrouver sous la rouille du moyen âge bien des noms propres et des noms de villes; je crois y être parvenu, mais ce n'a point été sans peine.

Au public, le souverain juge, de décider maintenant si j'ai fait œuvre utile et bon emploi de mon temps. J'aurais bien voulu lui dire encore quelques mots de l'original, ne fût-ce que pour justifier ma constance, mais un traducteur est comme un peintre de portraits, si épris parfois des perfections de son modèle qu'il en devient suspect. Désireux d'échapper jusqu'au soupçon de partialité, je me borne donc à laisser parler à ma place un critique étranger et placé dès lors dans les meilleures conditions pour apprécier le poëme :

« Ni par le fond ni par la forme cette œuvre hors ligne n'a rien de commun avec les froides chro-

niques de ce temps. Elle abonde en traits pittoresques d'une rigoureuse exactitude, en passages d'une beauté originale et sublime, en créations où éclate l'inspiration du génie, et une grande et profonde connaissance du cœur humain. Si ce précieux document n'était remarquable que par la vivacité du récit, l'élévation de la pensée et l'équité rigoureuse avec laquelle sont jugés les hommes et les choses, malgré la supériorité que lui attribue justement la critique, il ne sortirait pas de la sphère de l'histoire. Mais jamais la poésie épique ne poussa des jets plus vigoureux. Le caractère de Simon de Montfort, peint de main de maître, avec sa violente énergie, la fierté fanatique de sa volonté s'imposant à tous, et l'humble soumission qu'il montre aux pieds des prélats; ces descriptions des assemblées guerrières et des conseils féodaux où tous les personnages revivent au souffle des passions de l'époque et tiennent des discours d'une incomparable vérité : tout cela, sans parler d'une foule de beautés de premier ordre, met l'histoire en vers de la croisade contre les Albigeois au plus haut rang des compositions épiques.

« La seule description du fameux concile de Latran suffirait pour immortaliser un poëte, d'au-

tant que les passions, les sentiments, les intérêts qui luttèrent dans cette assemblée sont réellement ceux des personnages engagés dans ce grand débat (1). »

Plus maintenant qu'un mot avant la fin. Le temps en tournant dans les siècles crée d'étranges hasards. C'est à Montauban que fut composé ce poëme, vers l'an 1210, *quand blanchit l'aubépine,* et c'est à Montauban, dans les mêmes sentiers fleuris par le soleil de mai, que j'en commençai la traduction, en 1847, et que je la finis vingt ans après dans le mois des roses. Cette traduction est fidèle, mais qu'on me permette à ce propos de répéter comme avis au lecteur ce que disait excellemment un maître dans ce genre :

« Je n'ai pu traduire un ouvrage composé il y a près de sept cents ans comme un poëme des époques académiques. Il était pour moi de toute convenance de répandre quelques teintes d'archaïsme sur mon travail. J'ai tâché seulement de ne pas dépasser sur ce point les limites de l'usage et de la clarté. En employant quelques vieux mots,

(1) Ni en sa entonacion ni en su estilo tiene nada de comun con las frias cronicas de aquellos tiempos... las passiones, los intereses, los sentimientos que luchon en el Concilio son los que realmente lucharon en los personages de aquela singular contienda.

de ceux qu'on trouve tout faits, je ne les ai préférés à leurs équivalents modernes que lorsqu'ils m'ont paru mieux peindre les sentiments, les idées et la couleur énergique de l'original. »

Heureux si, au prix d'un travail difficile et bien long pour achever de rendre à sa lumière ce chef-d'œuvre inconnu, j'ai réussi, lapidaire patient et dévoué de l'art, à faire briller d'une partie de son éclat cet antique et noble joyau de la couronne de nos pères !

LA CROISADE

CONTRE LES ALBIGEOIS

PREMIÈRE PARTIE

LA FÉODALITÉ

A présent vont sonner les vers de la chanson
Que je commençai l'an de l'incarnation
Du Seigneur Jésus-Christ, sans mot de trahison,
Mille deux cent dix ans après sa passion.
Ce fut au mois de mai, quand fleurit le buisson,
Qu'à Montauban Wilhem rima cette chanson.
Certes, s'il avait eu bonne aventure ou don,
Comme maint fol jongleur ou maint chétif garçon,
Bien aurait-il trouvé quelque noble baron,
Qui lui donnât cheval ou palefroi breton
Pour fouler doucement le sable ou le gazon,
Et robe de pâli, de soie ou sisclaton (1).
Mais ce siècle mauvais tourne en perdition :
L'homme riche et puissant, qui devrait être bon,

(1) Brocart.

Ne vous donnerait pas la valeur d'un bouton,
Et je ne voudrais pas le vaillant d'un charbon
De la plus vile cendre éteinte en leur maison.
Soient-ils maudits de Dieu, ces enfants du démon,
Et par la Vierge mère!

Vous avez ouï tous comment de l'hérésie
Le flot montait si haut, elle en fut bien punie!
Qu'avec tout l'Albigeois elle avait en baillie
Carcassais, Lauraguais; et de la plaine unie
De Béziers à Bordeaux la plus grande partie
Était pour ses croyants et pour leur compagnie.
Et si je disais plus je ne mentirais mie (1).
Quand le puissant apôtre et sa haute clergie
Ont vu que cette foi croît et se multiplie,
Et va semant partout le grain de sa folie,
Ils mandent de prêcheurs une troupe choisie.
Citeaux des missions garda la seigneurie.
L'évêque d'Osma tint concile et cour bénie,
Puis les autres légats et ceux de Bulgarie
Furent à Carcassonne, où s'était réunie
Grande cour et don Pèdre avec sa baronnie.
Qui dépêcha ses brefs à Rome, en Lombardie.
Mais la gent hérétique, à Dieu je me confie!
Ne prise leurs sermons une pomme pourrie...
Cinq ans ou même plus cette gent pervertie

(1) Point.

S'obstine en son erreur et n'est point convertie,
Aussi vous la verrez en foule ensevelie
Avant que dans le sang la guerre soit finie,
Et cela se devait.

En l'ordre de Citeaux une abbaye était,
Auprès de Lérida, que l'on nommait Poblet.
Un digne homme, dit-on, jadis la gouvernait,
Lequel par son savoir de grade en grade allait
Au couvent de Granselve, et, comme Dieu l'aimait,
Au trône abbatial de Citeaux il montait.
Ce très-saint homme avec ses moines parcourait
Le pays hérétique, et lui-même prêchait
Ces frères égarés; mais plus il les priait
De quitter l'hérésie et plus on le raillait.
Tel était le légat, qui du pape tenait
Le pouvoir de chasser du sol qu'il infectait
Tout le peuple incroyant.

Cet abbé de Citeaux que le ciel aimait tant,
Appelé frère Arnaud, allait toujours devant,
A cheval comme à pied, prêchant et disputant
Avec tout hérétique et tout nouveau croyant,
Et de fortes raisons vivement les pressant.
Mais tous ces malheureux les tenaient pour néant.
Pierre de Castelnau survient à cet instant;
Vers le Rhône il accourt sur son mulet amblant,

Et traverse Toulouse en excommuniant
Le comte, qui maintient le routier mécréant.
D'où vient qu'un écuyer, qui fut de mal talent,
L'occit par trahison, derrière lui passant,
En le frappant au dos de son épieu tranchant.
Puis après il gagna, sur son cheval courant,
Beaucaire, son pays, et celui de sa gent.
Pierre avant de finir, ses mains au ciel levant,
Pria le Seigneur Dieu, tout le monde l'oyant,
De pardonner son crime à ce félon sergent.
Puis il communia du coq au dernier chant,
Et s'éteignit enfin, l'aurore paraissant.
L'âme s'envole aux pieds du Père tout-puissant.
On l'enterre à Saint-Gille avec maint cierge ardent,
Maint *Kyrie eleison*, que les clercs vont chantant.

Sachez-le, quand l'apôtre eut ouï la nouvelle
De la mort du légat, elle ne lui fut belle.
Se mordant jusqu'au sang les lèvres, il appelle
Saint Jacques au secours, celui de Compostelle,
Et saint Pierre, qui gît à Rome en sa chapelle;
Puis, après l'oraison, il éteint la chandelle.
Là furent frère Arnaud de Citeaux, son fidèle,
Avec maître Milon, du latin l'hirondelle,
Et douze cardinaux qui forment la rondelle.
C'est là qu'on résolut cette guerre cruelle,
Où tant d'hommes sont morts fendus sous la mamelle,
Où mainte riche dame et noble demoiselle

Restèrent à la fin sans manteau ni gonèle (1).
Bien avant Montpellier, jusqu'à Bordeaux la belle,
On mande d'égorger l'hérétique rebelle;
Ainsi l'a rapporté Pons, le maître de Melle,
Qu'avait transmis là-bas le roi qui tient Tudèle,
Seigneur de Pampelune et du château d'Estèle,
Le meilleur chevalier qui fut jamais en selle.
Et l'émir le sait bien, celui de Miramèle,
Quand Burgos et Castille, attaquant l'infidèle,
Firent briller le fer dont la pointe étincelle;
Ce dont je compte bien faire chanson nouvelle,
Et sur beau parchemin.

Frère Arnaud, qui tenait le chef baissé, soudain
Se dresse sur ses pieds contre un pilier marbrin,
Et parle au pape ainsi : « Seigneur, par saint Martin!
On fait de tout ceci trop vain bruit, trop long train;
Fais dresser sans retard tes chartes en latin
Comme tu l'entendras. Je me mets en chemin,
Et vais les apporter en France, Limousin
Et Poitou; puis d'Auvergne au sol périgourdin,
Proclame le pardon hautement dès demain,
Par tout le monde, jusqu'aux tours de Constantin.
A qui ne prendra pas la croix défends le vin!
Qu'il ne mange sur nappe au soir ni le matin,

(1) Robe.

Qu'il ne revête draps de chanvre ni de lin,
Et qu'il pourrisse aux champs, s'il meurt, comme un mâtin! »
Tous, après ce discours, adhèrent à la fin
Au conseil qu'il leur donne.

Quand l'abbé de Citeaux, l'honorable personne,
Qui fut élu depuis archevêque à Narbonne,
Le plus docte des clercs qui portèrent couronne,
Eut donné ce conseil, nul d'entre eux mot ne sonne.
Seul, les sourcils froncés, le pape ainsi raisonne :
« Frère, écoute : tu vas partir pour Carcassonne
Et Toulouse la grande, où coule la Garonne.
Guide l'host du Seigneur contre la gent félonne.
Au nom de Jésus-Christ aux repentants pardonne,
Et dis leur de chasser au mien, car je l'ordonne,
La mauvaise brebis qui gâterait la bonne. »
Frère Arnaud s'en va donc quand vient l'heure de none;
Il est sorti de Rome, et fort il éperonne
Avec le bon prélat qui régit Tarragone.
Celui de Lérida, celui de Barcelone,
Et devers Montpellier celui de Maguelonne
Vont tous avec l'abbé.

L'abbé, le congé pris, à cheval est monté.
Il s'en vient à Citeaux, et là trouve ajusté
Le chapitre où se rend maint frère tonsuré.
Le jour de Sainte-Croix, qui se fête en été,

Tout moine blanc s'y trouve en l'ordre accoutumé.
Devant tout le couvent il a messe chanté;
Et la messe finie ensuite il a prêché.
Sur les faits du concile il a bien devisé.
Son bref au sceau papal ensuite il a montré,
Qui par tout l'univers devait être porté
Aussi loin que s'étend la sainte chrétienté.
Le peuple en France, en tout pays, de tout côté
Se croise quand il sait qu'il sera pardonné.
Je ne vis si grand host depuis que je suis né.
De Bourgogne le duc s'est des premiers croisé.
Le comte de Nevers suit le pennon levé
Avec d'autres barons. Ce que leur ont coûté
Les croix de soie et d'or qu'ils portent au côté
Où ne bat pas le cœur, ne peut être compté.
Qui dirait là façon dont chacun est armé
Quand il s'est mis en selle et qu'il a chevauché?
Qui peindrait leurs chevaux vêtus de fer doré,
Caparaçons armure, étendard blasonné?..
Dieu n'a fait grammairien, ni clerc assez lettré
Pour noter de cela le tiers ou la moitié,
Et pour mettre en écrit tous les noms des abbés
Que dans l'host de Béziers nous vîmes rassemblés
Dehors sur le sablon.

Le comte de Toulouse et maint autre baron
Et de Béziers le maître entendant le sermon,

Et sachant que Français se croisent tout de bon,
En sont fort irrités, comme dit la chanson.
Au parlement des clercs, fait en cette saison,
Là-haut, dans Aubenas, vint le comte Raimon.
Il fléchit les genoux avec contrition,
Devant le saint légat, en demandant pardon.
Mais l'abbé répondit qu'il n'avait pas ce don,
A moins que le saint-père en sa compassion
N'eût lavé le péché par l'absolution.
Content ou mécontent, avec cette raison
Le comte s'en retourne à broche d'éperon.
Son neveu le vicomte, accourt, priant, dit-on,
Qu'il ne lui cherchât plus querelle ni tenson (1),
Et se mit avec lui pour sauver leur maison.
Raimon ne dit pas oui, mais il dit plutôt non.
Ils se quittèrent mal, et le comte Raimon
Regagne avec colère Arle et puis Avignon.

Quand le comte Raimon, de qui dépend Beaucaire,
A vu que son neveu lui deviendra contraire,
Et que ses ennemis lui déclarent la guerre,
Sachant que les croisés ne peuvent tarder guère,
A l'archevêque d'Auch, son vassal et compère,
Il fait dire là-bas, en Gascogne, sa terre,
De prendre promptement, sans dire le contraire,

(1) Discussion.

Raimon de Rabasteins, un noble caractère;
Le prieur L'Hospital, bon feudiste et notaire,
Et l'abbé de Condom, un prêtre débonnaire.
Ces quatre à Rome iront pour parler au saint-père
Et puis à l'empereur, et tâcheront de faire
Quelque accommodement.

Les messagers s'en vont tôt et joyeusement,
Au trot de leurs mulets, à Rome, bât-battant.
Et sans vous raconter les choses longuement,
Ils disent tant de mots et font si beau présent
Que le pape souscrit à l'accommodement
Du comte de Toulouse; or, sachez tous comment :
Sept châteaux des plus forts de son gouvernement
Le comte doit livrer au premier mandement;
Et le saint-père envoie un clerc sage et vaillant
Qu'on appelle Milon, pour être son garant.
(Dans le bourg de Saint-Gille il mourut l'an tournant.)
Quand le vicomte sait ce que l'on dit vraiment
Que Raimon a fait paix, tout bas il se repent.
Bien voudrait-il l'avoir s'il pouvait promptement;
Mais il n'y peut songer, si dure on la lui rend.
Par tout son fief alors il convoque sa gent
A pied comme à cheval, tout homme au cœur vaillant;
A Carcassonne, après les croisés il attend.
Les bourgeois de Béziers en ont le cœur dolent,
Car il n'en doit rester ni cinquante ni cent
Qu'on ne livre à l'épée.

Cette guerre, seigneurs, fut ainsi commencée :
Comme on vient de le voir dans la geste lettrée,
Le frère de Citeaux guide la chevauchée ;
Plus longue en est le soir la file à la couchée
Quand ils vont au conseil ou bien à l'assemblée,
Que toute la grande host de Milon ajustée.
De l'autre part chevauche en tête d'une armée
De Narbonne le duc, enseigne déployée.
Le comte de Nevers sa bannière a levée ;
Le comte de Saint-Pol guide sa gent armée
Et le comte d'Auxerre a la sienne assemblée.
Celui de Gênes vient de sa terre dorée.
Adhémar de Poitiers, qui, depuis une année,
Au comte du Forez faisait guerre acharnée,
Amène les vassaux de toute sa contrée.
Puis vient Bernard de Nauphle ; enfin de la vesprée
Je ne compterai pas jusqu'à la matinée
Cette foule qui s'est en Provence croisée,
Outre la multitude en tous lieux ramassée,
Et la cavalerie innombrable et pressée
Qu'amènent les François.

Merveilleux fut cet host contre les Albigeois :
Vingt mille chevaliers s'y trouvent à la fois,
Et deux cent mille à pied vassaux et villageois,
Et cela sans compter les clercs ni les bourgeois.
On voit là tous les gens d'Auvergne et de Vigeois,
De Bourgogne, de France et du Lémozinois.



Vous nous montrez, ô Joseph, les sources de la vie, daignez nous y conduire.

Déposé


ROMA

Le monde entier s'y rend : Allemands et Thiois,
Poitevins et Gascons, Rouergats et Saintongeois.
Dieu ne fit point de clercs de main assez adroits
Pour les mettre en écrit dans deux ni dans trois mois.
Là furent la Provence entière et le Viennois.
Depuis le vieux Rhodez jusqu'aux ports Milanois.
Tous, des légats de Rome en entendant la voix,
Pour gagner l'indulgence en masse ont pris la croix.
Ils menaçaient Toulouse; elle a subi leurs lois.
Ils prendront Carcassonne et tous les Albigeois.
Le vieux comte Raimon, comme un cerf aux abois,
Court et vient au-devant des soldats de la croix;
Puis l'autre host des croisés descend de l'Agénois.
Là chaque bourdonnier marche depuis un mois.
Là furent Guy le comte, un Auvergnat courtois;
Le seigneur de Turenne, avec ses Quercinois;
L'évêque limousin, celui du Bazadois,
Et puis le bon prélat du pays Bordelois.
Cet host prit Puylaroque, ouvert comme une noix.
Ils pillèrent Gontaut et Tonneins l'autre fois;
Mais devant Cassaneuil, boulevard d'Agénois,
Il fallut reculer, car les Gascons adroits
Se défendirent bien avec leurs arcs de bois
Et leurs flèches d'acier.

Cassaneuil dans ses murs renferme maint archer,
Puis Séguy de Balenc et maint bon chevalier.

L'host pourtant l'aurait pris, mais on sut l'entraver;
Ce fut le comte Guy qui s'en fit bien payer.
L'archevêque l'apprit et le vint quereller.
Je ne sais pas comment l'accord put se traiter,
Mais l'armée en partant plus d'un en fit brûler,
Et nulle nè voulant par la force abjurer,
Mainte belle hérétique au feu l'on fit jeter.
Or l'évêque du Puy se hâte d'arriver :
De Caussade et du Bourg il touche maint denier,
Et de Saint-Antonin rançonné le premier
Au camp de Cassaneuil il s'empresse d'aller.
Le voyant peu nombreux, il veut le renforcer.
Un homme, à Villemur, alors vint annoncer
Que l'host de ce côté s'apprête à cheminer
Et qu'il a de ses yeux vu les tentes lever.
Les bourgeois aussitôt le feu font allumer,
Et leur fort, un lundi, se mettent à brûler;
Puis tout fuit quand le soir la lune vint briller.
Mais de l'host du Quercy je ne veux plus parler;
A l'autre revenons qui touche Montpellier.
Le vieux comte Raimon le guide, en bon routier,
Le précède partout, et le fait héberger
En terre du neveu qui voulait l'outrager
Quoique fils de sa sœur.

Le vicomte, à Béziers, travaille avec ardeur
A se fortifier, car il a très-grand cœur.

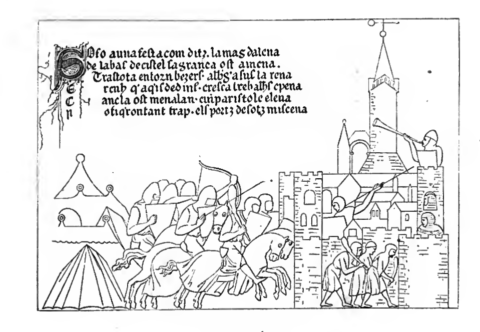
Il n'est par tout le monde un chevalier meilleur,
Plus preux, plus libéral, plus brillant de valeur
Neveu du vieux Raimon, comme fils de sa sœur,
Il fut bon catholique. Et je ne suis menteur,
Car j'en ai pour garants maints clercs chantant au chœur.
Mais il était trop jeune et trop plein de douceur,
Et les gens du pays dont il était seigneur
N'eurent jamais de lui défiance ni peur.
De tous ses chevaliers, baron ou vavasseur,
Pas un qui des Parfaits ne fut le protecteur,
Aussi furent-ils tous occis à déshonneur;
Et lui-même mourut en très-grande douleur,
Ce qui fut crime, deuil et fait d'empoisonneur.
De le voir à Toulouse une fois j'eus l'honneur,
Quand Raimon épousa dame Aliénor, la fleur
Des pays où l'on tient Jésus-Christ pour Seigneur
Et de celui qui sert Mahomet le menteur.
De beauté, l'univers n'eut point trésor meilleur,
Et tant qu'on élevât son prix et sa splendeur,
L'éloge ne pourrait égaler sa valeur.
Au récit je reviens. Quand le brave seigneur
Apprend que les croisés arrivent en fureur
Par Montpellier, montant Milsoldor, son coureur,
Il accourt à Béziers, à l'heure où la nuit meurt
Et jour n'est pas venu.

Les gens de la Cité, le jeune et le chenu,
Les petits et les grands, le sachant revenu,

Tôt et joyeusement pour le voir ont couru.
« Défendez-vous, dit-il, avec force et vertu,
Bientôt par mes amis je serai secouru.
Pour moi, je vais gagner par le chemin battu
Carcassonne où les miens m'ont par trop attendu. »
Sur ces mots, le vicomte a vite disparu.
Les bourgeois restent seuls, dolents, le cœur ému.
Leur évêque, un prud'homme à qui tout loz est dû,
Entre alors à Béziers : de cheval descendu
Au moutier principal où fut mainte vertu (1),
Il convoque son peuple, et, quand il s'est rendu,
Sur l'host qui vient il a sagement discouru,
Le priant de céder, avant qu'il soit vaincu,
Mort ou pris, et qu'il ait avoir et biens perdu,
Disant que, le butin leur serait tout rendu,
Mais que s'ils résistaient, on les mettrait à nu,
Et qu'ils seraient taillés par l'acier émoulu
Sans remise accordée.

Quand l'évêque leur eut sa raison dévidée,
Après sa mission longuement exposée,
Il leur dit : « Faites paix avec la gent croisée
Avant qu'on ne vous passe au tranchant de l'épée. »
Mais du peuple sa voix ne fut pas écoutée.
Plutôt que cette paix fût par eux octroyée

(1) Relique.



SAC DE BÉZIERS

Page 57. — Vers 25.

Ils se laisseraient tous noyer en mer salée,
Et ne donneraient pas une maille marquée
Pour que leur seigneurie à nouveau fût changée.
Aucun d'entre eux ne croit que la guerre ait durée.
Dans quinze jours au plus l'host sera dispersée,
Dit-on, car elle tient et couvre la contrée
Une lieue à la ronde amplement mesurée.
Ils comptent que leur ville est trop bien entourée
De bons murs et de tours, et trop fortifiée,
Pour que d'un mois entier on pût la voir forcée.
Mais rarement l'effet du fou suit la pensée,
Comme dit Salomon à la reine sensée.
Lorsque l'évêque voit la croisade assemblée,
Et qu'on prisait ses dits comme pomme pelée,
Il monte de nouveau sur sa mule sellée
Et va rejoindre l'host qui s'est acheminée.
Tous ceux qui l'ont suivi la vie auront sauvée.
L'erreur, du reste, hélas! sera bien cher payée.
L'évêque se rend donc au devant de l'armée;
A l'abbé de Citeaux l'histoire il a contée,
Et puis aux grands barons, qui l'ont bien écoutée.
Tous condamnent alors cette gent forcenée,
Folle, qui doit souffrir au fer abandonnée
Mort, tortures et gêne!

Belle fête d'été, c'est à la Madeleine
Que l'abbé de Citeaux sa grande host nous amène.

Tout autour de Béziers elle couvre la plaine.
Voici ceux du dedans en grand péril et peine.
Ce Ménélas auquel Pâris ravit Hélène
Ne déploya jamais au port devant Mycène
Autant de pavillons, par une nuit sereine,
Que les barons de France et le comte de Braine.
Il n'est baron du Nord qui n'y fit quarantaine.
Pour les gens de Béziers, ô la mauvaise étrenne!
Quelqu'un a conseillé, quand leur perte est certaine,
D'escarmoucher le jour et toute la semaine.
Or, sachez ce que fait cette race vilaine,
Cette gent plus ignare et folle que baleine.
Avec des pennons blancs de gros fil et de laine,
Ils couraient et criaient jusqu'à perte d'haleine,
Croyant effrayer l'host, comme un vassal en plaine
Qui fait peur aux oiseaux, brait, hue et se démène
Lorsque jour va briller.

Quand le roi des ribauds les vit escarmoucher
Contre l'host de la France, et brailler et crier,
Puis un croisé français occire et dépecer,
Après l'avoir d'un pont de force fait rouler,
Ses truands il appelle et les fait s'ajuster,
Criant à pleine voix : « Allons les assiéger ! »
Aussitôt qu'il a dit, les siens courent s'armer.
D'une masse chacun tâche de s'emparer.
Quinze mille ils sont bien qu'on voit pieds nus marcher,
Et tout autour des murs soudain se disperser

Pour les miner d'abord et puis les renverser.
Dans les fossés sautant, ceux-ci vont effondrer
Les remparts; ceux-là vont les portes fracasser.
La bourgeoisie alors commence à s'effrayer.
Cependant l'host criait : Allons tous nous armer!
Sous les murs on vit donc la foule se presser,
Et tous ceux du dedans, se hâtant d'emporter;
Leur femme et leurs enfants vont se réfugier
En l'église majeure, et font pour se sauver
Les cloches retentir.

Les bourgeois de Béziers, voyant l'host accourir,
Et le roi des ribauds qui les vient envahir,
Les truands les fossés de toute part emplir,
Pour effondrer les murs et les portes ouvrir,
Et les Français de l'host pressés de se garnir (1),
Sentirent dans leur cœur qu'ils ne pourraient tenir,
Et vite au grand moûtier se hâtèrent de fuir.
Les clercs de leurs surplis s'allèrent revêtir,
Faisant cloches sonner à grand bruit et gémir
Pour l'office des morts qu'on veut ensevelir.
Mais rien ne les pourra des truands garantir.
Ils entrent; des maisons vont d'abord se saisir,
Et certes chacun d'eux à son gré peut choisir,
Et même en prendre dix si tel est son plaisir.
Ces ribauds au cœur chaud n'ont pas peur de mourir,

(1) S'armer.

Tous ceux qu'ils rencontraient ils les faisaient périr.
On les voyait partout grand butin recueillir,
Si bien que, s'ils pouvaient vers eux le retenir,
Ils seraient pour jamais riches à l'avenir.
Mais les barons français vont vouloir se saisir
De ce qu'ils ont conquis.

Les barons de la France et ceux devers Paris,
Les laïques, les clercs, les princes, les marquis,
Secrètement entre eux avaient le conseil pris
Que dans tour ou château, lorsque les ennemis
Ne voudraient pas se rendre, ils seraient tous occis.
Pensant qu'alors la peur glacerait les esprits
En voyant Montréal et puis Fanjeaux détruits;
Et si ce n'eût été la peur, à mon avis,
Jamais par force seule on ne les eût soumis.
Voilà pour quel motif Béziers à mal fut mis.
On les égorgea tous, ne pouvant faire pis!
Jusqu'à ceux qui s'étaient au grand moûtier enfuis;
Rien ne les put sauver, autel ni crucifix.
Ces fous ribauds tuaient les clercs même en surplis.
Les femmes, les enfants, pas un des plus petits
N'échappa. Le Seigneur reçoive en paradis
Leurs âmes! Car depuis les Sarrazins maudits
Carnage si cruel n'effraya le pays,
Dans les hôtels d'avoir, de richesses remplis,
Après vous auriez vu ces goujats établis;

Mais les Français de rage en jetèrent des cris;
A grands coups de bâton, comme mâtins surpris,
Ils chassent les ribauds, et les chevaux de prix
Qui paissaient là dehors l'herbe des prés fleuris
Remplacent ces mauvais.

Leur roi, puis tous les siens, croyaient bien être gais
Et riches à toujours de l'avoir pillé, mais
En voyant leur butin dans les mains des Français,
« Au feu ! » vont s'écriant ces mendiants punais.
Avec torches de pin, plus grandes que balais,
Ils embrasent la ville, et d'un nuage épais
Le feu sort, vole et court en long et de biais.
Ainsi Raoul, le duc du pays de Cambrai,
Brûla cette cité du pays de Douai.
De quoi blâmé très-fort par sa mère Azalais,
Il voulut la frapper au visage. Un vent frais
Embrase cependant maisons, toits et palais.
Là brûlent maints jambarts, maints heaumes rouennais,
Mainte cotte de Blaye ou de Chartres. Jamais
On ne vit tel butin perdu sous les déblais.
Le moûtier principal, que fit maître Gervais,
Au milieu se fendit sous la flamme, et défaits
En croulèrent deux pans.

Seigneur, que de trésors miraculeux et grands
Auraient pris à Béziers ceux de France et Normands!

Ils en vivraient encor riches et triomphants
Sans le roi des ribauds et ses chétifs truands,
Qui brûlèrent les toits, les femmes, les enfants,
Les jeunes et les vieux, les clercs messe chantant,
Qui priaient revêtus au grand moûtier dedans.
Les croisés sont trois jours dans les prés verdoyants,
Le quatrième on part; chevaliers et sergents
Vont par le plain pays sans trouver d'assaillants,
Les étendards levés à la brise battants.
Un mardi, vers le soir, les offices sonnants,
On vient à Carcassonne où tous étaient dolents
De la mort de Béziers et des trois jours sanglants.
Sur les murs le vicomte était, et des ambans
Il observait la marche et l'host de ces méchants.
Il appelle au conseil chevaliers et sergents,
Ceux qui sont bons au choc, les meilleurs combattants.
« Allez, barons, dit-il, brider vos alferans,
Nous sortirons là-bas et seront quatre cents
Bons joûteurs et montés sur des chevaux ardents.
Avant la noire nuit il nous reste le temps
De déconfire ceux qui sont sur les penchants. »

« Seigneurs, allez, dit-il, et vous appareillez,
Prenez armure et brans, sur les chevaux montez,
Et sur l'host à la fois tous ensemble frappez! »
« Par ma foi! fit Roger, celui de Cabardez,
Si nous gardons la ville, assez vous en ferez!

SIÉGE DE LA CITÉ, A CARCASSONNE

age 62. — Vers 19.

Les Français, le matin, quand ils seront gorgés,
De vous s'approcheront le long de vos fossés
Afin de couper l'eau dont vous vous abreuvez.
C'est là qu'il faut bons coups et reçus et donnés! »
Cet avis réunit les voix des plus sensés.
L'on fit un guet dehors, de chevaliers armés,
Autour des murs qui sont épais et forts assez.
Car Charles, l'empereur, des grands rois couronnés
Le plus noble, les tint pendant sept mois cernés.
Ni l'été, ni l'hiver ils ne furent forcés,
Mais après son départ on les vit affaissés;
Aussi quand il revint il les conquit. Notez
Que jamais autrement, et c'est bien vérité,
Il n'eût pris la Cité.

Le vicomte, la nuit, s'est bravement gardé,
A l'aube paraissant ensuite il s'est levé.
Et des barons français, quand ils eurent dîné,
Chacun sur le gazon s'est à la hâte armé.
Ceux de la ville aussi s'arment de leur côté.
Tout le jour on combat : là, fut maint coup porté;
Là, des deux parts, fut maint cadavre ensanglanté.
Maint croisé tomba mort, maint échappa blessé.
Maint homme du dedans périt, maint est navré.
Des barons ennemis l'host a si bien lutté
Qu'elle brûle à la fin le bourg sous la Cité.
Certes, j'entendis dire, et c'était vérité,

Que vautour ni corbeau durant tout cet été
Ne vint jeter son cri sur le camp du Croisé.
Les vivres s'y trouvaient en telle quantité
Que trente pains coûtaient un denier monnoyé.
Le sel de la saline alors ils ont chargé;
Sur ce qui fut perdu, c'est autant de gagné;
Mais nul, croyez-le bien, n'a son fonds recouvré,
Car il s'en faut de tout.

Ce fut quand vint ce mois que l'on appelle août
Que les croisés pressaient Carcassonne partout.
Pédro, roi d'Aragon, dont le noble sang bout,
Vient avec cent barons qui vivent à son coût.
Ceux de l'host mangeaient viande et rôti de bon goût.
Les chefs, en le voyant, furent bientôt debout.
Gent il les salua. « Sire, on répond partout,
Soyez le bien venu! »

Dans un pré, devers l'eau, sous un bois bien feuillu,
Raimon le comte avait son pavillon tendu.
Avec ses Catalans, c'est là qu'est descendu
Le roi, notre seigneur : quand ils ont bien repu,
Son cheval à tous crins il monte et s'est rendu
A Carcassonne, lui troisième et sans écu.
Le vicomte Roger au devant a couru
Avec ses chevaliers, chacun de joie ému,
En pensant qu'il sera par le roi secouru,
Car tous sont ses féaux, et secours leur est dû

Comme amis et parents; mais il n'est là venu
Que pour prier pour eux s'il peut être entendu.
Roger lui conte alors le malheur advenu,
Les meurtres de Béziers et ce qu'il a perdu.
Le roi l'écoute bien, puis il a répondu :
« Ne m'en blâmez, baron, je vous ai défendu
De garder l'hérétique, et, si vous m'aviez cru,
Maint plaid dans vos remparts n'eût pas été tenu
Pour la jeune croyance.

« Ne sais si nous pourrons dans cette circonstance
Obtenir un accord de ces barons de France
Qui marchent sous la croix : suivant toute apparence,
En bataille jamais ni d'écu ni de lance
Point ne devez, ami, mettre votre espérance,
Tant est grande leur host, car selon ma croyance
On ne peut jusqu'au bout soutenir la défense.
Dans ces murs qui sont forts, vous avez confiance,
Et peut-être, qui sait? sans cette foule immense
De femmes et d'enfants, avec votre vaillance
Vous pourriez maintenir la fortune en balance.
Mais j'ai telle pitié de votre male chance
Que pour l'amour de vous et de votre naissance
Je vous veux secourir de toute ma puissance. »
Le seigneur qui tant vaut, de sa reconnaissance
Aussitôt l'assura.

« Sire, dit le vicomte, ainsi qu'il vous plaira
Faites pour cette ville et pour tous ceux qu'elle a.
Car nous sommes à vous comme nous fûmes jà
Hommes de votre père et qui fort nous aima. »
Le roi, sur ce propos, son palefroi monta,
Allant à l'host, avec les Français il parla
Et l'abbé de Çiteaux, qu'avant on appela,
Car rien sans son conseil jamais ne se fera.
Ce qu'il disait là-haut, le roi le rapporta.
Pour Roger et les siens vivement il pria;
Mais il eut beau parler et courir çà et là,
Quand on en vint au fait, rien ne se termina.
Seulement pour l'amour de lui, l'host permettra
Que le vicomte sorte avec ceux qu'il voudra,
Et puis douze barons qu'à son choix il prendra.
Au vouloir des croisés le surplus restera.
Entre ses dents le roi dit : « Ceci se fera
Tout aussitôt qu'au ciel un âne volera ! »
Sombre et le fiel au cœur dans la ville il rentra;
A Roger comme aux siens son message il conta.
Le vicomte en l'oyant a dit qu'il laissera
Écorcher ses barons tout vifs et s'occira,
Mais que sous un tel joug jamais il ne pliera
Ni le moindre vassal à l'host ne livrera.
Que le roi s'en retourne, et lui se défendra
Dans sa vieille Cité, là-haut, tant qu'il pourra.
Le roi monte à cheval et bien marri s'en va,
Car tout a mal tourné.

Pedro III d'Aragon s'est donc acheminé
Malcontent en son cœur de ce qui s'est passé.
Dans sa terre il revient tout triste et courroucé.
Ceux de l'host cependant, pour combler le fossé,
En dressant leurs engins, mainte branche ont cassé.
Les chefs courent partout, et chacun est armé
Pour voir par où le mur pourrait être entamé.
Évêques et prieurs, les moines et l'abbé
Vont criant : « Au pardon, chrétiens, et ne tardez ! »
Le vicomte et les siens au rempart sont montés
Tirant, avec leurs arcs, leurs carreaux emplumés,
Et d'une et d'autre part il choit des morts assez.
Sans la foule de gens dans la ville entassés,
Les assiégés d'un an n'auraient été forcés,
Tant sont hautes les tours, bons les murs crénelés !
Mais on leur coupe l'eau, les puits sont désséchés
Par la grande chaleur et le feu de l'été.
Alors la puanteur dont l'air est infecté
Par le vassal malade, et les bœufs écorchés
Qui là-haut de partout avaient été cachés,
Les femmes, les enfants criant de tous côtés,
Les mouches dont ils sont sans cesse tourmentés,
Tout les accable au point que, depuis qu'ils sont nés,
Ils ne connurent pas telles calamités.
Sur le départ du roi, huit jours avaient passé,
Quand un message vint d'un noble chef croisé,
Et Roger descendit, quand il fut assuré,
Avec peu de sa gent.

Le seigneur de Béziers descend au parlement,
Amenant avec lui chevaliers plus de cent.
Le chef était suivi de trente seulement.
« Sire, dit le croisé, je suis votre parent,
Ainsi m'aide aujourd'hui le père omnipotent
Tout comme je voudrais votre paix ardemment,
Puis avec votre bien celui de votre gent!
Si vous croyez secours avoir prochainement,
Maintenez la défense et luttez fermement.
Mais s'il vous est prouvé que tout est pour néant,
Signez avec le pape un bon arrangement;
Car les barons de l'host, je vous le dis vraiment,
S'ils vous prennent de force, à tous également
Vont de ceux de Béziers faire le traitement.
Sauvez toujours le corps de mort et de tourment,
Assez vous aurez d'or si vivez longuement! »
Le vicomte répond au discours qu'il entend :
« Beau seigneur, sans mensonge à votre mandement
Comme à celui du roi de qui France dépend,
Je ferais droit de tout, sur ce cheval amblant,
Si je pouvais aller dans le camp sûrement. »
Le croisé répondit : « Je suis votre garant,
Et vous ramènerai, j'en fais loyal serment,
Sauf parmi votre gent. »

Sur ce propos félon, le vicomte se rend
Avec le chef du Nord sous le pavillon blanc

Du comte de Nevers où fut le parlement.
Chacun le regardait avec étonnement;
Car, ainsi que l'a dit prêtre messe chantant,
Il se livra lui-même et volontairement.
Et chose fit-il là folle, à mon escient,
De se mettre en prison.

Le seigneur de Béziers est dans le pavillon
Du comte de Nevers, avec maint compagnon,
Neuf barons des meilleurs qui soient dans sa maison.
Ils vont émerveillant Français et Bourguignon.
De la ville là-haut bourgeois et garnison,
Dames, donzelles, tous s'échappent à foison.
Personne ne resta, ni sergent ni garçon,
Les grands ni les petits, ni page de baron.
Tous s'enfuirent la nuit à broche d'éperon,
En chausses et chemise, et nus comme un larron.
Ils n'emportèrent pas la valeur d'un bouton.
L'un s'enfuit à Toulouse, et l'autre en Aragon,
Et beaucoup vers l'Espagne, en aval, en amont.
En foule les croisés à Carcassonne vont :
Ils inondent les tours, la salle et le donjon.
Tout le riche butin on mit en un moulon.
Des chevaux et mulets qu'on trouvait à foison,
Chacun prit, sans compter, ce qu'il lui sembla bon
Mais voici les hérauts criant vite : « Au pardon!
Car l'abbé de Citeaux veut vous faire un sermon. »

Tous y courent alors et se rangent en rond.
Or le seigneur abbé, montant sur un perron :
« Soldats du Christ, dit-il, écoutez ma raison :
Vous voyez quel miracle a fait le Dieu d'Aaron.
Tout cède devant nous et comme neige fond !
Le Roi du ciel défend, je vous parle en son nom,
Qu'on ose retenir rien qui vaille un charbon
Du butin de la ville, ou voués au démon
Serez tous et frappés de malédiction !
Nous donnerons la terre à quelque grand baron
Qui la tiendra sous l'œil de la religion
En chassant à toujours l'hérétique félon ! »
Quand on est à la fin, chacun par oui répond
A ce que l'abbé dit.

Carcassonne fut prise, ainsi qu'avez ouï,
Et de tout le terroir le peuple s'est enfui.
Montréal et Fanjeaux ouvrent à l'ennemi.
Du pays il ne reste homme grand ou petit.
Pierre l'Aragonais, chef de routiers hardi
En eut maints beaux deniers que pour sa part il prit.
Mais l'abbé de Citeaux ne met rien en oubli :
Lui-même il a chanté messe du Saint-Esprit,
Et leur prêcha comment Notre Seigneur naquit.
Puis il dit qu'au pays par les croisés conquis,
Pour gouverneur il veut un bon seigneur de prix.
Le comte de Nevers il a d'abord choisi;

Mais le comte s'excuse et n'a pas consenti,
Ni celui de Saint-Pol, qu'il élisait aussi,
Car avant que leur temps sur terre soit fini,
Là-bas, en France, où gît leur père enseveli,
Ils ont assez de fiefs sans prendre ceux d'autrui,
Et chaque grand baron se tiendrait pour honni
Si cet honneur il prend (1).

Mais là dans ce conseil et dans ce parlement
Est un noble baron qui fut preux et vaillant,
Le premier au conseil, hardi, sage, prudent,
Brave et bon chevalier, libéral, avenant,
Affable, franc et doux, de bon entendement.
Outre-mer il avait un établissement.
Comte de Leicester si la geste ne ment,
Il possédait Montfort et son fief bretonnant.
Voilà celui que tous viennent pareillement
Prier de se charger de ce gouvernement,
Afin de contenir ce peuple mécréant.
L'abbé lui dit : « Seigneur, au nom du Tout-Puissant,
Acceptez cet honneur dont on vous fait présent,
Le pape comme Dieu vous en sera garant,
Nous ensuite avec eux et toute cette gent,
Et nous vous aiderons tant que serez vivant. »

(1) Fief ou terre noble.

« Je le veux bien, reprit Montfort, mais seulement
A la condition que tous feront serment
De me venir défendre en un péril urgent. »
« Nous vous le promettons dirent tous franchement. »
Et Montfort accepta vite et résolûment
La terre et le pays.

Quand le sire Montfort en l'honneur fut assis,
Croyez qu'il eut assez d'angoisse et de soucis,
Car il ne peut garder que peu de ses amis,
La plupart ont voulu retourner à Paris.
Sauvages sont les monts, dangereux les mâquis,
Et dans les défilés ils craignaient d'être occis.
Il en resta pourtant, je ne sais, huit ou dix,
Des plus puissants barons et des plus aguerris;
Avec lui fut Simon, surnommé de Poissy,
Robert de Forceville et Lambert de Crécy,
Don Roger de Lessart, puis Hugues de Lascy,
De Pègue don Robert, Normand ce m'est avis,
Puis d'Encontre Wilhem, qui, foi de Saint-Denis!
Se peine chaque jour pour exhausser son prix.
Le vicomte Santon, Robert des Andelys,
Régnier de Chauderon, Raoul, celui d'Argis,
Et d'autres dont les noms je n'ai jamais appris,
Et que dans ce temps-là je ne connus ni vis.
Si dans le fief gagné je les avais suivis,
Bien plus riche serait le livre que j'écris,
Meilleure la chanson.

Le comte de Montfort que l'on nomme Simon,
Quand il tint Carcassonne, appelle à son perron
Wilhem d'Encontre, à qui Dieu fasse bien et don,
Et dépêche à Béziers ce brave compagnon;
Car pour garder château, cité forte ou donjon,
On ne pouvait élire un plus vaillant baron.
Certes si Portugal ou terre de Léon
Eussent été placés en sa subjection,
Ils seraient gouvernés, Jésus-Christ me soit bon!
Bien mieux que par ces fous engendrés de larron,
Que je ne prise pas sur leur trône un bouton.
Limoux eut pour captal Lambert; en maint canton
Pour la terre garder qui d'aval, qui d'amont,
Les autres furent mis comme il lui sembla bon.
Le comte de Montfort, ce vrai cœur de lion,
Demeure à Carcassonne et garde sa maison.
Puis le vicomte, un jour, meurt de consomption.
Et voilà les vauriens, ce vulgaire félon,
Qui des choses ne sait ni le oui ni le non,
Disant qu'il fut occis la nuit par trahison.
Mais par le Dieu vivant et sa rédemption!
Par tout ce que du ciel couvre le pavillon,
Montfort n'eût point souffert une telle action,
Ni qu'à mort on l'eût mis.

Le sire de Montfort, seigneurs, je le redis,
Tous vinrent supplier comtes, princes, marquis,

Afin qu'il acceptât le fief et le pays;
Et lui le voulut bien, sur l'engagement pris
De l'aider à garder le sol qu'ils ont conquis.
Le comte de Toulouse a fait venir son fils,
Que les barons de l'host, tous ceux de vers Paris,
Avaient désiré voir, car ils sont ses amis.
Don Raimon de Ricaut l'amène un des jeudis.
Or l'enfant était beau, fort et très-bien appris,
Car Jauffre de Poitiers s'en était entremis.
Le duc et son cousin, venu du Cambrésis,
Le comte de Saint-Pol en furent esjouis.
Les croisés par l'hiver craignant d'être surpris,
Reviennent en Champagne ou regagnent Paris
Par delà Montpellier.

La grande host se disperse et ne peut plus durer;
Mais avant son départ s'en va maint chevalier
A Toulouse la belle afin de demander
Avec l'host du Seigneur s'il veulent s'accorder.
« Le pape seul sera maître de décider, »
Répondent les bourgeois, qui prétendent aller
A Rome, et rien ainsi ne se peut terminer.
L'host s'en retourne donc par le chemin plainier.
Les croisés ont tiré tout droit vers Montpellier,
Et Raimon de Toulouse est allé s'apprêter,
Car du côté de Rome il pense chevaucher.
Pour parler à l'apôtre, et sans plus demeurer,

Croyant qu'il y sera sans faute avant janvier.
Raimon de Rabasteins, qui vient d'en arriver,
En reprend le chemin comme son messager.
Pour Rome part aussi, quittant son vieux moûtier,
L'abbé de Saint-Thendard, qui fit mauvais métier,
Car pendant plus d'un an il resta prisonnier,
Et jamais clerc pourtant ne l'a pu surpasser.
Vers le pape ces deux iront pour annoncer
Que le comte Raimon vient, et ne veut manquer,
Parler au saint vicaire.

Le comte de Toulouse arrange son affaire
Pour le grand et lointain trajet qu'il pense faire.
En France il ira voir le roi; puis il espère
Rencontrer l'empereur, ensuite le saint-père,
Et savoir leur pensée à tous; mais au contraire
Le légat de Citeaux s'efforce à l'en distraire;
Car, sans aller si loin et sans quitter sa terre,
S'il veut faire avec lui pacte ou traité sincère,
Il a pour tout finir le pouvoir nécessaire,
Mais lui ne veut rester.

Vers Montfort maintenant mon récit va tourner.
Il tenait Roger pris voulant bien le garder,
Et de tout largement il lui faisait donner.
Mais quel homme peut fuir ce qui doit arriver?
Un mortel flux de sang vint bientôt l'emmener.
Voyant la mort, Roger voulut communier,

Et l'évêque le vint fort bien administrer.
Le comte de Montfort, en courtois chevalier,
Le corps de leur seigneur aux vassaux fit montrer
Pour que chacun le vînt honorer et pleurer;
Vous eussiez vu le peuple alors se lamenter.
Les clercs en grande pompe allèrent l'enterrer.
Son âme soit à Dieu, s'il veut s'en contenter,
Car ce fut grand péché.

Quand des croisés du Nord l'host s'en fut retourné,
Le comte de Montfort se vit tout étonné,
Car de ses compagnons il en est peu resté;
Avec le comte alors de Foix il a traité,
Et son plus jeune fils en ôtage a livré;
Mais l'accord toutefois peu de temps a duré,
Bientôt par chacun d'eux le pacte est déchiré,
Et depuis rudement le glaive fut tiré.
Giraud de Pépion, qui, d'un autre côté,
Avait la paix du comte, aussi s'est révolté;
Mais par une raison, grave à la vérité,
Un Franc occit son onclè; or, Montfort irrité
Voulut qu'il fût tout vif dans la fosse jeté.
Jamais on ne montra plus de sévérité,
Et l'homme était Français et de grand'parenté,
Donc Giraud aurait dû se tenir pour vengé;
Mais, au contraire, il fond sur lui comme enragé,
Et lui brûle un château sans avoir pris congé.

Selon mon jugement, il l'aurait cher payé,
Si Dieu sur son chemin eût Montfort envoyé.
Bouchard tenait Saissac : il s'est un jour armé,
Et cinquante Français sa bataille ont formé.
Par ceux du Cabardez ils furent rencontrés;
Tant à pied qu'à cheval ceux-ci marchaient serrés,
Quand on les vit de loin descendre des rochers.
Ils étaient quatre-vingt dix et quatorze archers,
Qui les ont rudement assaillis et frappés.
Mais nos Français s'en vont pas à pas bien groupés,
Bravant menace et cris; maints morts restent couchés
Des deux parts, mais enfin ils furent tous hachés
Ceux qui suivaient Bouchard. Quel deuil et quels péchés!
Et lui-même fut pris et par eux emmené.
De ceux qui là sont morts fut le corps oublié.
Du monde quand sera le cycle terminé,
Qu'aux âmes par le Christ asile soit donné
En son ciel glorieux.

Le comte de Montfort fut triste et soucieux
Du malheur de Bouchard et des cinquante preux.
Tout, durant cet hiver, lui devint désastreux,
Jusqu'au temps de la feuille et du ciel radieux,
Que les croisés du Nord revinrent plus nombreux.
Raimon à Rome alla, comme ont dit les aïeux,
Ses consuls avec lui riches et généreux.
Ils passèrent en France et trouvèrent joyeux

Philippe le grand roi; mais plus tard soucieux
Pour Othon, l'empereur, il se sépara d'eux.
La dame de Champagne et d'autres valeureux,
Bons et courtois barons leur furent gracieux.
Maints dons leur fit le duc de Bourgogne le preux,
Et le comte à Nevers leur fut en dons et jeux
Hôte très-amical.

Le saint-père de Rome et chaque cardinal
L'accueillirent fort bien comme noble captal (1).
Le pape lui fit don d'un manteau principal (2),
Et d'un anneau d'or fin, dont le chaton royal
Vaut bien cinquante marcs d'argent, puis d'un cheval.
Ils devinrent tous deux amis de cœur loyal.
La véronique on montre au prince féodal
Qui crut que c'était chair d'homme vivant. Du mal
Fait en sa vie, il eut un pardon général :
Tant ils traitaient d'accord et d'égal à égal
Dans la cité bénie.

Quand le comte Raimon eut sa tâche remplie,
Il prit congé du pape et partit d'Italie,
Car il avait grand'peur d'y prendre maladie.
En France, dans Paris, il ne séjourna mie,
Car Philippe le roi lui fit mine ennemie.
Le comte s'en revint avec sa compagnie

(1) Grand chef.
(2) De prince.

A Toulouse la belle où par la bourgeoisie
Sa personne à grand'joie et cris fut accueillie.
Puis il tint parlement dans une heure choisie
Avec Montfort le comte, auprès d'une abbaye,
Et l'abbé de Citeaux et mainte autre clergie.
On croit alors la paix sûrement établie,
Et qu'ils ne voudront plus guerroyer de leur vie,
Tant avec abandon l'un à l'autre se fie.
De mille ans, je n'aurais pensé cette folie
Qu'à Toulouse l'abbé viendrait de sa patrie.
Du château Narbonnais il reçut la baillie,
Et l'évêque Folquet en eut la seigneurie,
Tous deux captals égaux.

A Toulouse entra donc cet abbé de Citeaux;
Tous s'en émerveillaient les vieux et jouvenceaux,
Grands, petits, jusqu'à ceux qui sortent des berceaux.
Le comte lui livra le plus fort des châteaux
Qu'en plaine on vit jamais, je pense, et des plus beaux.
Mainte charte on dressa, maint bref avec les sceaux
Que jusqu'au mont Gibel portèrent les chevaux.
Le roi d'Aragon vint suivi de don Mureau,
Dans un pré sous Portet il parle avec Arnaud (1).
Mais ils ne firent rien qui valût un anneau
D'aucune armure vieille.

(1) Le légat.

L'évêque toulousain, Folquet, fils de Marseille,
Dont chacun a connu la bonté non pareille,
Et l'abbé de Citeaux, qui souvent le conseille,
Tous les jours vont prêchant le peuple qui sommeille.
Contre les usuriers ils parlent à merveille.
Or l'abbé, plus ardent, sur tout l'Agénois veille
Et court en chevauchant jusqu'à Sainte-Bazeille.
Mais de son sermon rien ne tombe dans l'oreille.
Ils disaient, en riant : « C'est Aude, la vermeille! »
Aussi bien, par ma foi! ce ne m'est point merveille
Qu'on écrase, qu'on pille une engeance pareille!
Que le fer la châtie!

Les bourgeois toulousains, ceux de la confrairie
Et ceux du bourg avaient tous les jours l'âme aigrie.
Ils n'y gagnèrent pas, la querelle finie,
Un gland ni la valeur d'une pomme pourrie.
Les croyants, dont la secte à Toulouse est chérie,
Vont disant que l'abbé, l'évêque et la clergie
Les divisent exprès pour que dans leur folie
Ils se détruisent l'un par l'autre : car unie
Toulouse renverrait la Croisade honnie.
C'est ce que souffle au comte avec sa compagnie
Cette mauvaise gent qui croit à l'hérésie.
Mais pour peu que le ciel les frappe et nous sourie,
Ils verront quel conseil cette race endurcie
Leur donnait pour leur mal. La mort et l'incendie

Dévoreront leur sol, car la race ennemie,
Et les Français de France et ceux de Lombardie,
Tout leur court sus et tout leur porte félonie
Plus qu'à gent sarrazine.

Seigneurs, ce fut l'été lorsque l'hiver décline
Que doux temps et soleil brillent sur la colline,
Le comte de Montfort rêvant guerre et famine
A Minerve, un château de la plage marine,
Met le siége et le bat avec mainte machine.
Ses engins sont dressés : *la mauvaise voisine*,
Et les autres pierriers, la dame et la *Régine*,
Effondrent les grands murs et la salle marbrine
Qu'on bâtit de mortier de sable et de chaux fine.
Ils coûtaient maints deniers et mainte masmudine
Si le roi de Murcie et sa gent sarrazine
Eussent été devant, par sainte Catherine!
On n'aurait pas prisé leurs coups, une Angevine,
Mais contre l'host du Christ, qui tout peuple ruine,
Rien ne peut garantir ni roche, ni ravine,
Ni castel en montagne.

Minerve a son château, par le ciel que foi gagne!
Non pas en plaine assis, mais en haute montagne.
Il n'est plus fort donjon jusqu'aux côtes d'Espagne
Sauf Cabaret et Terme, où commence Cerdagne.
Avec toute sa gent qui là-haut l'accompagne,
Le seigneur a gaiment commencé la campagne.

Mais bientôt nos Français et ceux de vers Champagne,
Ceux du Mans et d'Angers, les Bretons de Bretagne,
Les Lorrains, les Frisons et ceux de l'Allemagne
Les en ont arrachés avant que le grain vienne
Brûlant maint hérétique, enfant de pute chienne,
Mainte folle, hurlant dans le feu son antienne.
On ne leur laissa rien, autant qu'il m'en souvienne,
Puis on jeta les corps, pour que la gent chrétienne
N'eût pas la puanteur de cette chair païenne,
Dans un profond bourbier.

Minerve pris, Montfort a quitté ce quartier.
En Carcassais, là-haut, il vient vers Penautier,
Et la comtesse Alix mande par messager.
Pour la mettre en chemin, il n'eut qu'à commander
Dame sage vraiment, si Dieu me veut aider!
La plus noble de cœur, qu'homme puisse trouver,
Trois jours dans l host nombreux nous la vîmes passer,
Puis un jeudi matin en un palais monter.
Là, princes et barons sont à délibérer
Pour savoir si là-haut, il faut Terme assiéger.
Mais Terme est le plus fort château du Terminois.
Avant qu'il ne soit pris, plus d'une âme, je crois,
Ira sans confesser, trouver le Roi des rois,
Et l'on dépensera force marcs et tournois.
Il y sera gagné chevaux et palefrois,
Et maint riche butin échoira cette fois

A tel qui n'en sait rien, des soldats de la croix
Ou de l'autre côté.

Le comte de Montfort au palais est entré;
La comtesse l'y suit : chaque baron titré
Sur un tapis de soie, en cercle s'est placé.
Robert de Mauvezin, le premier appelé,
Et Guy le maréchal sont du même côté.
Wilhem d'Encontre y vient : or, dans la vicomté,
Il n'est preux de plus noble et haute qualité.
En Bourgogne il naquit, ainsi qu'on m'a conté,
A Nevers : ces barons le conseil ont donné
D'aller assiéger Terme : et tous l'ont octroyé.
Puis le conseil se rompt, qui n'a pas trop duré
Pour prendre du repos; mais quand on eut dîné
Chacun est au conseil promptement retourné.
Le comte de Montfort, en son cœur est porté
A garder Carcassonne et la vieille Cité.
Alors par les barons il lui fut proposé
De choisir ou Lambert de Crécy, l'honoré,
Ou Rainier, le Gascon; mais ils ont refusé,
Tant on voit le pays plein de méchanceté.
Willem d'Encontre, enfin tous ont sollicité.
Il dit qu'il resterait lorsqu'il eut bien pensé.
Montfort seul s'en montra soucieux et blessé,
Car volontiers pour chef il ne l'eût pas laissé
N'ayant pas en tout l'host un baron plus sensé,
Ni chevalier meilleur, plus plein de loyauté,

Ni plus courtois, si Dieu, pour dire vérité,
Me bénit en ma vie.

Or, Guillaume d'Encontre a dit à la pairie,
Après réflexion et sa demande ouïe :
« Au nom de Jésus-Christ et de sainte Marie,
Ces murs je garderai, puisque chacun m'en prie. »
Toujours Montfort résiste et ne le voudrait mie
S'il pouvait faire mieux ; mais malgré son envie,
Faute d'autres barons la chose est consentie.
Tous les barons de l'host, et la chevalerie,
Et la comtesse Alix, que le même vœu lie,
Et le comte, lui vont donner pour compagnie
Crépin de Rochefort, un puits de courtoisie,
Le preux Saxon Simon, dont l'âme soit bénie !
Avec don Guy, son frère, à la face hardie,
Et bien d'autres barons, troupe noble et choisie,
De Bourgogne, de France et de vers Normandie.
On part, enfin : Montfort, sa bannière déplie
Et court assiéger Terme avec sa baronnie.
D'Encontre en même temps réunit sa mesnie,
Les quitte à Penautier, là-bas dans la prairie,
Et vient à Carcassonne, en la cité brunie,
Avant qu'on vît la nuit par la lune éclaircie
Et le soir s'achever.

Willem d'Encontre est donc parti de Penautier.
A Carcassonne il va, tant qu'il peut chevaucher,

Et rentre avant qu'il soit grand soir sans s'arrêter,
Quand la gent pour dormir se lève du souper.
Les sergents du château courent le désarmer.
Dans la grand' salle, en haut, le feu brille au foyer;
Chair de bœuf et de porc ils y font apprêter,
Et d'autres mets de ceux qu'ils avaient à manger.
Ensuite on fait les lits, et tous s'en vont coucher;
Car, l'aube paraissant, il faudra se lever.
A cause des pierriers qu'ils doivent escorter,
Et puis des mangonneaux qu'on fait en char porter
Là-bas pour le château de Terme renverser.
Montfort par-dessus tout ne cesse de mander
Qu'on défende la ville, et puis de bien garder
Les machines trois jours : lui les fera dresser.
Don Guillaume d'Encontre alors sans plus tarder
Fit traîner les pierriers dehors sur le gravier.
On les mit sur des chars que traîne maint sommier
Vite et facilement.

A Cabaret aussi tôt et rapidement
Retourne un espion qui leur dit : « Maintenant
Que le comte a commis vile et mauvaise gent
Pour les pierriers porter, qu'ils sont tout au plus cent,
Tant servants que piétons : en se réjouissant,
Aussitôt que la lune a montré son croissant,
Tous ceux de Cabaret sont sortis doucement. »
Don Roger les conduit, si la geste ne ment,

Avec Don Cat, Robert de Mirs et maint parent,
Plus de trois cents preux dont chacun son pair attend.
Vers Carcassonne ils vont au plus vite courant,
Mais Guillaume d'Encontre, au cœur noble et vaillant,
Faisait garder pierriers et chars soigneusement.
En voyant arriver les cavaliers brochant
Les guettes vont crier : Aux armes! hautement;
Honni soit, dit chacun, qui bien ne se défend!
Lorsque Willem le cri du haut des tours entend,
A ses bons chevaliers il dit tranquillement
De courir tous s'armer, de s'armer promptement,
Que si le Dieu de gloire et père tout-puissant
Avec sa sainte mère à cette heure y consent,
Sur-le-champ il ira combattre l'assaillant.
Pourquoi vous raconter le fait plus longuement?
Don Roger et les siens, dont le cœur est brûlant,
De leurs destriers bais descendent vivement,
Brisent les mangonneaux, leurs gardiens le voyant,
Y jettent des brandons de paille : le feu prend,
Tout eût été brûlé s'il avait fait du vent;
Mais Dieu le leur dénie.

Quand Guillaume d'Encontre a la clameur ouïe,
« Aux armes, chevaliers! » sur le champ il s'écrie.
Cent soixante sergents sont en sa compagnie,
Sans y compter les preux de sa chevalerie.
La porte il fait ouvrir de par sainte Marie!
Et court sur l'assaillant, groupé dans la prairie.

Mais ceux de Cabaret ne s'épouvantant mie,
Au devant de lui vont comme troupe hardie.
Les bonnes lances, Dieu! qu'on fracasse et qu'on plie!
Les beaux coups dont on fiert les heaumes de Pavie!
Don Encontre a piqué le cheval de Hongrie.
Au plus fort du combat, mon âme soit bénie!
Il s'élance indigné, pâle, plein de furie,
Dans l'eau qu'on appelle Aude entre avec énergie,
Au milieu du courant, fend la presse ennemie,
Rencontre un Mironenc qui vient et le défie,
Et lui donne tel coup sur sa targe fleurie,
Que son haubert ne vaut une pomme pourrie.
Il le pousse dans l'eau devant la baronnie,
Puis il frappe un truand avant qu'il ne s'enfuie,
En passant, de l'épée acérée, bien fourbie,
Et du revers, d'un autre il emporte la vie.
Ni P. de Rochefort, ni Simon ne s'oublie.
Celui qu'ils ont frappé, ne croyez pas qu'il fuie.
Pierre Roger en fit face noire et marrie;
De tous ses compagnons la bagarre finie,
Nul qui ne l'ait maudit pour la perte subie.
Ils s'en vont déconfits, moins nombreux, l'âme aigrie
Willem d'Encontre alors sa bataille rallie
Et rentre en la cité que Montfort lui confie,
Tout joyeux des pierriers sauvés, et sa mesnie
Etait en la suivant grandement réjouie
De ce choc court et bon.

Le comte de Montfort, qu'on appelle Simon,
Qui battait le château de Termes en amon,
Apprit cette nouvelle, et certe il lui fut bon
Que le brave Willem avec maint compagnon
Eût sauvé ses engins de la destruction,
Et plus encor qu'il eût vaincu ce grand baron
Nommé Pierre Roger; qu'il n'ait de Dieu nul don!
On l'aurait enrichi de tout l'or de Mâcon
Qu'il l'eût prisé bien moins : un gentil donzelon (1)
Que lui transmit Willem à broche d'éperon
Sans mentir d'un seul mot lui conta la raison
Là-bas, au siége, à Terme : il y vit maint baron,
Mainte riche soîrie et maint beau pavillon,
Mainte robe de soie et maint beau sisclaton,
Maint haubert bien maillé et maint beau gonfanon,
Maintes lances de frêne où flotte le pennon,
Maint brave chevalier, maint brave donzelon,
Allemand, Bavarois de la Saxe et Frison,
Angevin, ou du Mans, et Normand et Breton,
Italien et Lombard, Provençal et Gascon,
De Bordeaux l'archevêque, un seigneur de Langon,
Puis Amanieu d'Albret; tous dans cette saison
Servent quarante jours, puis roulent leur pennon;
Mais le sire Robert ne les prise un bouton,
Car jamais on ne vit, je crois, plus fort donjon.
Le siége consuma Pâque et l'Ascension,

(1) Damoiseau.

Et moitié de l'hiver, comme dit la chanson.
Aussi qui vit jamais plus brave garnison,
Que celle de ce fort qui regarde Aragon,
La Catalogne à droite, à gauche Roussillon.
Mainte joûte y fut faite et brisé maint arçon,
Et maint chevalier mort, maint rude Brabançon,
Mainte enseigne perdue et maint beau gonfanon,
Qu'on prit et qu'on porta là-haut dans le donjon,
Que les joûteurs de l'host le voulussent ou non.
Les pierriers n'y font pas dommage d'un bouton.
Les vivres abondaient : viande fraîche et jambon,
Le vin, l'eau bonne et pure et le pain à foison;
Mais le ciel les frappa de malédiction,
Car jamais sans le mal qui donne le frisson
On ne les eût conquis.

Voulez-vous voir, seigneurs, comment Terme fut pris?
Et comment son pouvoir Jésus-Christ a transmis?
L'host demeura neuf mois, autour, sur le glacis;
L'eau fut coupée ensuite et tous les puits taris.
Du vin ils en avaient pour trois mois; mais je dis
Qu'on ne vit pas sans eau : le Dieu du paradis
Leur en fit tant pleuvoir que mal leur en a pris.
En tonne et dans les muids assez ils en ont mis.
Ensuite avec cette eau les pains furent pétris.
De colique et frisson tous se virent saisis;
Plutôt que de mourir par ce mal déconfits,
Quand vient la nuit obscure ils se sont tous enfuis,

Laissant chacun sa dame et les choses de prix.
Robert qui remontait, par les Français surpris,
Fut conduit à Montfort. Les siens dans leur pays,
D'Urgel en l'Aragon, vont de peur d'être occis.
Aux dames qu'au château laissèrent ces maudits,
Montfort n'enleva pas même un maravédis
Ni denier monnayé.

Quand on sait par pays que Termes est forcé,
Il n'est château si fort qui ne soit délaissé :
Alby fut pour cela pris sans être cerné.
Jamais la garnison n'aurait imaginé
Que Terme, un lieu si fort, serait abandonné.
Mais grand miracle Dieu nous fit dans sa bonté,
Car l'hiver fut plus doux et plus beau que l'été.
Reprenons où tantôt je m'étais arrêté.
Le comte de Toulouse, à qui l'on a porté
Cette triste nouvelle, à Saint-Gille est allé.
Un parlement de clercs dans le cloître assemblé,
Les soldats de la Croix et de Citeaux l'abbé
Lui mandent que Milon dans la tombe est couché.
Sire Guy Cap de P. a le comte amené,
Légiste le meilleur qui soit en chrétienté,
Et chevalier en plus de bonne race né.
Tout le savoir d'autrui ne vaudrait pas un dé
Auprès de sa science, et quand on l'eut mandé
Il défendit le comte en homme renseigné,
Si bien que le plus fort se serait éloigné

Avant qu'à son encontre il eût un mot sonné.
Or l'abbé de Citeaux sur ses pieds s'est levé :
« Seigneurs, leur a-t-il dit, sachez, en vérité,
Que le comte Raimond m'a très-fort honoré
En me donnant son fief dont je lui sais bon gré.
Je vous en prie aussi, qu'il soit remercié. »
Le bref du saint pontife alors fut déplié.
Pourquoi plus long en dire? On a tant exigé
Que le comte, à la fin, répond, bien affligé,
Qu'il n'y suffirait pas avec tout son comté.
Puis, montant à cheval, mécontent, irrité,
Vers Toulouse, là-bas, d'un pas précipité,
Il court rapidement.

Raimond revint ensuite à l'autre parlement,
Qui se tint à Narbonne, après la saint Vincent.
Le roi don Pèdre y fut et mainte noble gent;
Mais il ne s'y fit rien un églantier valant.
Ils choisirent après Arle à mon escient;
C'est là que fut en charte écrit le jugement.
On le donne à Raimond, qui là debout l'attend,
Avec le roi don Pèdre, à la froidure, au vent.
L'abbé le lui remit en main, tous le voyant.
Avec maître Thédise, un clerc sage et savant,
Et l'évêque d'Usez, puis d'autres prêtres cent.
Lorsque la charte il tient, Raimond secrètement
Appelle l'écrivain : tout entière il l'entend,
Il l'entend mot à mot assez paisiblement.

Vers le roi d'Aragon ensuite, en frémissant,
Pâle de rage il vient, et lui dit en riant :
« Écoutez, sire roi, l'étrange mandement,
Auquel Rome voudrait me voir obéissant. »
Le roi par l'écrivain le fait lire à l'instant,
Et, la lecture faite, il dit tout simplement :
« Ce sera corrigé par le Dieu tout-puissant! »
Raimon, sombre, et le front de colère brûlant,
Sans répondre un seul mot la charte en main reprend,
Et s'en va tout d'un trait à Toulouse en courant,
Puis devers Montauban, Agen, Moissac, brochant
Son coureur jusqu'au sang.

Le preux comte Raimon s'en retourne en Tolzan.
Il se rend dans sa ville, et puis à Montauban,
Moissac ensuite, Agen, la charte en main tenant.
Il la faisait partout lire publiquement,
Pour montrer vers quel but tendait le parlement.
La charte des légats disait premièrement :
« Que le comte et les siens n'aillent plus combattant;
Qu'il chasse les routiers demain ou maintenant,
Qu'en ses fiefs le clergé devienne tout-puissant,
De tout ce qu'il voudra que Raimon soit garant,
Qu'il bannisse les juifs au cœur faux et méchant,
Et que des habits noirs, fidèle ou partisan,
Soient livrés à l'Eglise avant la fin de l'an,
Pour en faire à son gré justice et châtiment.
Que l'on pourra manger de deux chairs seulement;

Qu'on ne portera draps ni riche vêtement,
Mais un grossier surtout brun et sans ornement;
Qu'on rasera châteaux, tours et retranchement.
Qu'en ville les barons n'auront plus logement,
Mais dans les champs, dehors, comme le paysan.
Plus de péage ou droits levés injustement,
Sauf celui des chemins que payait le marchand.
Quatre deniers tolzas seront donnés par an
Aux paciers de l'Église, et l'usurier méchant
Quittera son usure et rendra gorge avant.
Quand Simon de Montfort et son arrière ban
Chevaucheront contre eux, comme ils font vaillamment,
Ils pourront enlever tout sans empêchement,
Et le seul roi de France en fera jugement.
Au Jourdain outre-mer Raimon incessamment,
Doit aller et rester, des moines pénitent
Et cardinaux de Rome à leur commandement.
Puis dans l'ordre du Temple ou celui de Saint-Jean
Qu'il entre, et le légat se montrera clément;
Sinon il perdra tout par juste châtiment
Et ses fiefs seront pris. »

Chevaliers ou bourgeois, les hommes du pays,
Quand la charte fut lue et tous ces mots ouïs,
Dirent qu'ils aimaient mieux être tous morts ou pris,
Et qu'ils ne souffriraient pareil sort à nul prix,
Car ils seraient tous serfs ou vilains avilis.
Les bourgeois de Moissac et d'Agen peu surpris,

Disent que pour Bordeaux ils seront tous partis
Avant que par Français ou clercs ils soient soumis,
Ou qu'ils suivront Raimon dans un autre pays.
Le comte et ses barons en furent réjouis...
Raimond, faisant sceller ses brefs, les a transmis,
Là-haut, dans l'Albigeois, à ses meilleurs amis;
Et puis, devers Béarn, à deux comtes hardis :
Comminge et Foix; il prie un des plus aguerris
Chevaliers, Savary de Mauléon, le fils.
Et le noble baron contre ses ennemis,
Qu'on se courrouce ou non, de l'aider a promis
De l'épée et du cœur.

En mars, lorsque l'hiver dépouille sa rigueur
Et que du temps pascal commence la douceur,
Se meuvent les croisés à l'appel du corneur,
Car ils sont excités par maint prédicateur.
L'évêque de Toulouse, à qui Dieu donne honneur,
Qu'ils ont dans cette ville établi pour seigneur,
Là-bas, en grande pompe, ainsi qu'un empereur,
Du péché les absout, si bien qu'avec l'erreur
Je croyais la paix faite à toujours, de bon cœur.
Mais, puis je vis le temps rallumer leur fureur.
L'évêque alla prêcher en France avec ardeur,
Et fit croiser baron, chevalier, vavasseur (1)
Et princes au temps gai.

(1) Vassal noble.

Le comte d'Auxerrois, Robert de Courtenai,
Et de Paris le chantre avant la fleur de mai,
A Carcassonne avec un très-grand host montait.
Or, oyez de Jésus quel miracle il a fait,
Tel que le manuscrit le rapporte en effet.
Il mit en grand émoi tous ceux de Cabaret.
En la chambre où Bouchard, son prisonnier, couchait.
Pierre Roger, un jour, à l'aube se rendait.
Là : « Bouchard, lui dit-il, vous êtes, on le sait,
De très-haute nature et n'auriez point forfait;
J'ignore si chez vous plus tard je trouverai
Gratitude et merci, mais je me risquerai. — »
« Jamais, reprit Bouchard, trahison ne tentai. »
« Donc, dit Pierre Roger, je vous délivrerai. »
Un maître forgeron ensuite il appelait,
Pour rouvrir les anneaux des chaînes qu'il portait,
Délicatement tondre et baigner le faisait,
Lui donnait belle robe avec palefroi bai,
Que personne avant lui n'avait pris à l'essai.
Bouchard, voyant cela, fut plus heureux et gai
Que le jour qu'il naquit.

Seigneurs, ce fut ainsi tout comme je l'ai dit.
Pierre Roger au lieu de discourir agit,
Les chaînes de Bouchard le forgeron rompit,
D'une très-riche robe ensuite on le vêtit,
Le plus beau palefroi qu'on pût voir il choisit;
De trois donzels montés Roger présent lui fit;

Comme guide hors des tours après il le suivit,
Et les fossés franchis, avant qu'il ne partit,
De lui-même et du fort, tout haut il l'investit,
Et se fit son vassal sans aucun contredit.
Et le seigneur Bouchard alors le garantit,
Bien que fol hérétique, et merci lui promit.
Or, chevalier loyal, à rien il ne faillit,
La croisade finie

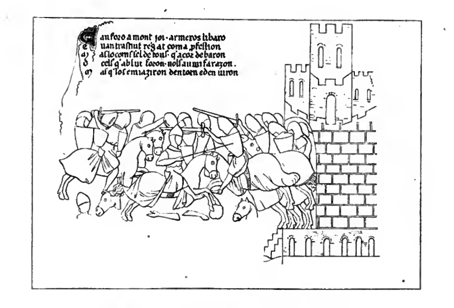
Quand Simon de Montfort et l'autre baronnie,
De cette délivrance ont la nouvelle ouïe,
Il ne faut demander si leur âme est ravie.
Au-devant de Bouchard ils vont de compagnie,
On s'entre-baise et puis de leur dire on le prie
S'il a promis rançon? « — Non! dit-il, sur ma vie!
Le château de là-bas est en notre baillie,
Pierre Roger m'en a donné la seigneurie.
Et, me bénisse Dieu! j'ai dit, et ne l'oublie,
Qu'il en serait bien mieux pendant toute sa vie,
Et du double verrait son honneur agrandie. »
« Oui, dit le comte Fort, ce serait félonie
S'il perdait maintenant en notre compagnie,
Et vous lui devez tous l'aide et la garantie. »
« Oui, dirent les barons, oui, par sainte Marie!
Car il a fait prouesse et grande courtoisie. »
En France il n'est baron qui, je le certifie,
En ait eu la pensée.

L'host, toute cette nuit, jusqu'à la matinée,
Pour monseigneur Bouchard grande joie a menée,
Puis, quand le ciel fut peint par l'aube carminée,
L'armée à Carcassonne est tout droit retournée.
La résolution y fut délibérée.
En parlant le premier, Bouchard l'a proposée,
Et de tous aussitôt on la vit agréée.
La bannière du comte aux créneaux arborée,
Les croisés, dans la place, ont garnison jetée.
Ainsi fut Cabaret conquis par notre armée,
Et voyez comme Dieu sa force a proclamée!
Car si toute la gent qui dans ce monde est née
Avait de ce château l'enceinte environnée,
Il l'eût prisée autant qu'une pomme pelée;
Mais contre l'host du Christ, il n'est place assiégée,
Ni château fort qui dure, et c'est chose insensée
De lutter contre lui, la visière baissée.
Il n'est pas d'ennemi, quand sa croix est passée,
Qui ne soit confondu!

Lorsque de Cabaret le château s'est rendu,
Montfort et les croisées n'ont pas plus attendu.
Dans la plaine, à Lavaur, leur host est descendu.
Plus de trente-sept jours le siége y fut tenu;
Machines et pierriers rudement l'ont battu.
Très-fort était le lieu; s'ils l'avaient défendu,
Et que le vieux Raimon à temps l'eût secouru,
Foi que je dois au Christ! ils ne l'auraient pas eu.

Mais les vivres sont chers, car rien n'est descendu.
Le bourgeois toulousain, d'esprit de haine ému,
Arrête follement le transport attendu,
Et retient toute armure, et la lance et l'écu.
Mais comme le proverbe dit : il s'est déçu,
Et puis se ravisant, trop tard s'est aperçu
Que l'étable il fermait sur le cheval perdu.
Les croisés cependant, avec force et vertu,
Attaquaient l'assiégé.

Lavaur était si fort, que jamais homme né
Ne vit en terre plaine une telle cité,
Ni plus épais rempart, ni plus large fossé.
Dedans sont maints barons, maint chevalier armé
Et de Guiraude un frère, Aimerigot nommé.
Guiraude, de la ville est dame : sans congé
Le baron a quitté Montfort pour l'assiégé,
Car il voit Laurac pris, Montréal enlevé,
De deux cents chevaliers son fief diminué.
Preux, et l'un des meilleurs qu'on eût dans le comté,
Il était généreux, fier, plein de loyauté.
Mais mal lui prit d'avoir connu l'ensabatté,
Et l'Albigeois croyant, car dans la chrétienté
On n'avait vu jamais au gibet haut planté,
Autant de chevaliers pendus à son côté.
Bien plus de quatre-vingts dit qu'il en fut compté
Un clerc digne de foi qui me l'a raconté;
Et de ceux de la ville attachés dans un pré,



DÉFAITE DES CROISÉS ALLEMANDS A MONT-JOY

Page 99. — Vers 23.

Quatre cents environ la flamme a dévoré.
Pour Guiraude, jeté au puits de la cité,
De pierres on l'accable, et c'est deuil et péché,
Car nul homme vivant du siècle, en vérité,
Jamais avec la faim son manoir n'a quitté.
On allait célébrer la Sainte-Croix d'été,
Quant Lavaur fut détruit, comme je l'ai conté,
Ayant par les Truands été pris et forcé.
Quel horrible carnage et que de sang versé!
Jusqu'à la fin du monde il en sera parlé!
L'hérétique Vaudois devait être accablé,
Seigneurs, car je le vis, il était trop osé
De mépriser la voix du clerc et du croisé.
Il pliera, quand de tout on l'aura dépouillé;
Mais le monde ni Dieu ne peut lui savoir gré
De sa conversion.

Lavaur était conquis : dans la même saison
Le comte de Foix part avec maint compagnon.
Sous sa bannière il prend ceux du comte Raimon,
Sans oublier vassaux, écuyer ni garçon.
Les Allemands venaient à broche d'éperon,
Au nombre de cinq mille au moins, dit la chanson.
Une fois à Montjoy, s'arme chaque baron,
Et tous s'en vont rangés comme procession.
Mais le comte de Foix, un vrai cœur de lion,
Et les siens, sans compter ce nombreux escadron,

Les chargent lance au poing, d'aval comme d'amont.
Pendant assez longtemps, Allemand et Frison
Luttèrent vaillamment le long d'un grand buisson.
Mais lorsque vint la fin, sachez, sans trahison,
Qu'ils furent tous vaincus par male occasion.
Un grand nombre y mourut et sans confession :
Le vilain de la terre et le mauvais garçon
Les massacraient à coups de pierre et de bâton,
D'où Montjoy fut plus tard mis en destruction,
Aussi vrai que de Dieu j'espère le pardon.
A cause de ce sang, il me semblerait bon
Qu'on pendît ces vilains méchants comme larron,
Et de les voir piller.

Quand le comte, à Montjoy, monta pour batailler,
Les vilains du pays vinrent tous pour l'aider,
Et tous eurent largesse avec maint beau denier;
Mais avant peu, bien cher il le faudra payer.
Un donzel sauvé seul à l'host vint tout conter.
Les Français, l'entendant, faillirent enrager;
Plus de quatorze mille à cheval vont monter,
Tant que dura le jour, on les vit chevaucher;
Mais le comte de Foix n'a point voulu tarder,
Au plus vite, chacun songe à se retirer;
Là-bas, à Montgiscard, ils allèrent coucher,
Car avec leur butin ils peuvent s'amuser,
Trois mois et quinze jours et même un an plénier.
Or, les barons de l'host ne les pouvant trouver,

Irrités et dolents, songent à rebrousser,
Et rentrent à Lanta quand on va reposer.
En oyant ce sanglant récit, tout chevalier
De rage pâlissait.

Lorsque les chefs ont vu que le comte fuyait,
Ils regagnent Lavaur, où l'host encore était,
Et se partagent là le butin qu'ils ont fait.
En la ville, ils ont pris maint destrier parfait,
Mainte armure superbe et dont l'acier brillait,
Le blé, les vins, les draps que Lavaur contenait,
Et maint beau vêtement.

A l'usurier Raimond de Salvagnac, marchand
De Cahors et bourgeois opulent et puissant,
Montfort doit le butin qui fut très-riche et grand.
Il maintient la croisade et lui prête l'argent,
Et se paye, à mesure, en drap, vin et froment.
Le butin de Lavaur lui fut tout mis devant,
Puis l'usurier soldé, les croisés, en un an,
Conquirent le pays jusques à Montferrand.
Là se trouvait Baudouin, qui fut preux et vaillant;
En bravoure, il valait Olivier et Roland.
S'il avait possédé domaine suffisant,
Il en eût bien conquis d'autres de son vivant.
Dans ces tours l'avait mis Raimond, son frère avant.
Certes, si le château dont il fut commandant,

Aussi fort eût été que de nom il est grand,
Jamais ne l'aurait pris le Franc, ni l'Allemand.
Quatorze chevaliers et maint serf et sergent
Sont avec don Baudouin, qui l'arrivée attend
Des Français orgueilleux.

Baudouin est enfermé dans ces murs sourcilleux,
Avec Pierre, un baron ardent et généreux,
Le seigneur de Monclar, Pons le Roux, aux yeux bleus,
Puis don Hugues Du Breuil, l'un des plus courageux,
Le brun Sancho Spada, chevalier valeureux,
Plus un chef des routiers, Raimond de Périgueux,
Que la peur du gibet rendait tout soucieux,
Car le comte d'Alost avait marché contre eux.
Que Dieu qui peut tout soit miséricordieux!
Ou tous les assiégés mourront jeunes et vieux,
Avant que le soleil n'ait amorti ses feux,
Car le donjon est faible et sera, par ces preux,
Défendu faiblement.

Les barons de l'armée ont fait commandement
A tous d'aller combler le fossé promptement.
Puis, après la criée, on n'en verrait pas cent,
Mais bien dix mille et plus qui s'avancent en rang.
Les pierriers on dressa sur un escarpement.
Après, chacun se bat, chevalier et servant.
Mais le comte Baudouin, homme preux et vaillant,
Avec ses chevaliers, de son mieux se défend,

Et brûle la fascine avec tison ardent.
Mais d'autre bois, soudain, vient jeter l'assiégeant.
Grand miracle fit là Jésus l'omnipotent!
Car ils auraient dû tous être pris à l'instant.
Le comte de Montfort se montrait bienveillant
Pour le comte Baudouin, mais non pour l'autre gent.
En pitié, pour le bien qu'on en dit, il le prend.
Quant aux autres, qui vont avec lui combattant,
Il n'en donnerait pas d'une noix le vaillant.
Le comte de Châlons agit courtoisement,
Il envoie un croisé qui s'approche en criant :
« Seigneur comte Baudouin, venez tranquillement,
Le comte, mon seigneur, ici près vous attend,
Un accord avec vous de tous a l'agrément. »
Qu'en dirais-je de plus? Le comte, en entendant
La proposition, de son donjon descend.
Sachant bien la défense inutile, il leur rend
Les tours avec le pain, le vin et le froment.
Il sortirent armés, non sans faire serment
De ne plus guerroyer croisés de leur vivant,
Et de ne plus aider l'Albigeois mécréant.
Là-dessus ils s'en vont, vers le point chevauchant
D'où chacun est venu.

Comme eux l'host sur ses pas est aussi revenu.
Il conquit Rabasteins, Gaillac et Montaigu.
D'effroi dans tous ces lieux le peuple s'est rendu.
Ainsi qu'à Puycelsis et La Garde on a vu

L'adroit Saint-Antonin, sans armes, sans écu
Accourir et traiter avant d'être vaincu.
La noire La Guêpie et son castel ardu,
Et Puycelsis le fort la croisade a tenu,
Puis dans tout l'Albigeois son host s'est répandu.
L'évêque, m'aide Dieu! par sa bonté connu,
S'est bien sur toute chose avec eux entendu.
Baudouin, de Montferrand, après qu'il l'eut rendu,
S'en vint à Bruniquel, où le peuple éperdu
Songe à brûler le bourg; mais il l'a défendu.
Le comte de Toulouse alors l'eût bien voulu.
Les hommes de la ville entr'eux l'ont résolu,
Tous tristes et dolents.

Le comte de Toulouse était dans ses murs blancs.
Or, du château voulaient s'enfuir toutes les gens;
Mais en secret Baudouin fait dire aux habitants
S'ils sauvent le château, qu'ils auront des garants,
Pourvu que de son frère ils soient indépendants
Comme lui. Sur ces mots, chevaliers et sergents
Ont dit : « Souscrivez-vous à ces arrangements,
Seigneur? » Le comte alors leur répond : « J'y consens, »
Et les tient devant tous quittes de leurs serments.
Aussitôt à Baudouin les petits et les grands
Jurèrent qu'ils seraient ses hommes en tout temps,
Et puis Baudouin obtint des croisés bienveillants
Sûreté pour le fort, la terre et les manants.
Ce qui fut octroyé, pourvu qu'avec ses gens

Il suive la croisade en tous ses mouvements,
Conservant à la paix ses agrandissements,
S'il veut bien les aider.

Le bon comte Baudouin songe à s'en retourner;
Avec le comte fort n'ayant plus à traiter,
Il s'en va vers Toulouse à son frère parler.
Raimon, qui l'aime peu, ne lui veut rien donner,
Ni comme son germain en sa cour l'honorer.
Sur les saints on le voit deux ou trois fois jurer,
Pour qu'avec les croisés Baudouin pût s'accorder.
Celui-ci congé prend et pour la foi garder
Il part et s'en revient au camp de l'étranger;
Mais on ne l'eût pas vu durement guerroyer,
Si Raimon n'avait fait Bruniquel révolter.
Vint le comte de Bar la croisade augmenter.
Montfort à sa rencontre accourut le premier,
Ensuite à Montgiscard il alla l'héberger,
Et dans le camp de là le ramena souper.
Vers Toulouse la grande on va donc chevaucher,
Car le comte de Bar brûle de l'assiéger.
Un jeudi, le matin, on commence à marcher.
Tel qui sait le chemin se met à les guider.
Là-bas, au gué de l'Hers, dès qu'on les vit passer,
A Toulouse aussitôt courut un messager.
Et Raimon et les siens se hâtent de s'armer :
Les comtes de Comminge et de Foix, maints routiers
Descendus de Navarre et venus pour l'aider,

Bien six cents chevaliers tout prêts à batailler.
Pour les autres piétons, qui pourrait les compter?
Si vous les eussiez vus dans les murs s'agiter,
Revêtir les hauberts et leurs heaumes lacer,
Puis couvrir leurs chevaux de fer et déployer
Leurs bannières, qu'au vent on entend palpiter,
Vous auriez dit : Ces gens quatre hosts vont écraser.
Certes s'ils ont du cœur, si Dieu veut les aider,
Je crois que ceux du Nord n'y pourraient pas durer,
Ni vaincre en ce tournoi.

Au pont de Montaudran, le gué passé, ma foi!
Avec ceux de la ville on eut rude tournoi,
Qui valut un combat, et dans ce désarroi
Plus de cent quatre-vingts restèrent morts, je croi.
A travers les jardins, il n'est comte ni roi
Qui ne chevauche à force avec un tel émoi
Qu'à la vérité même on n'aurait nulle foi.
Près de la barbacane, hors d'un pré, trente-trois
Des vilains du pays tombèrent cette fois.
Bertrand, fils de Montfort, au pied d'une paroi
Fut pris et dut donner avec son palefroi
Mille sols, son cheval, ses armes, son convoi,
Puis encore autre chose.

Seigneurs, l'host des croisés à tout péril s'expose;
Elle est fière et terrible, et pour aucune cause,

Le gué de l'Hers franchi, ne reste ou ne repose.
Elle attaque où la ville est plus forte et mieux close.
Toulouse des cités est la fleur et la rose,
Plus nombreux sont ses fils; mais elle hésite et n'ose,
Tandis que les croisés, comme le dit la glose,
Ont le cœur plus ardent.

Le preux comte de Bar s'approche cependant,
Puis celui de Châlons et tous semblablement,
Grandes targes de cuir bouilli s'en vont plantant
Pour se couvrir des traits qu'on lance en combattant,
Et jettent au fossé la fascine en courant.
Les assiégés alors en ayant cœur dolent
Leur courent sus et tous frappent si durement,
Qu'on en voit des deux parts morts et noirs plus de cent.
Outre cinq cents blessés dont chacun est sanglant.
Comminges, le puissant comte, à mon escient
Perdit dans cet assaut un chevalier vaillant,
Raimond de Castellon pleuré de mainte gent.
Tant ils ont combattu des deux parts âprement,
Que ceux de l'host partis emportèrent néant.
Et des targes de cuir, je vous le dis vraiment,
Chaque bon travailleur en eut trois en rentrant.
A son alberc s'en va chevalier et servant.
Ceux de Toulouse alors rentrent également.
Les uns vont dormir jusqu'à l'aube aux pieds d'argent;
Les autres vignes, bois, arbres et vert froment
Coupent autour des murs avec acharnement,

Et vont l'amonceler à l'abri d'un penchant,
Pour combler les fossés quand le soleil levant
Chauffera les courages.

Les barons de l'armée, hommes prudents et sages,
Craignent que du dedans ne leur viennent dommages,
Et pour le camp garder avec leurs équipages
Tout baron reste armé, car tels sont les usages.
Dedans est Huc d'Alfar, un des plus beaux courages,
Sénéchal d'Agenais, il a grands vasselages,
Son frère, Pierre d'Ars, la fleur des hauts lignages,
Et maints bons chevaliers, qui sont fiers et sauvages.
Chacun s'arme en secret; mais le vieux comte enrage,
Car sortant sans son ordre, on va lui faire outrage,
Puis il a dans le cœur peur pour son héritage
S'il les laisse sortir.

Les barons toulousains refusent d'obéir.
Malgré le vieux Raimon la porte ils font ouvrir,
Et vont des deux côtés les croisés assaillir.
C'est à l'heure de tierce, on peut s'en souvenir,
Qu'un mercredi matin ils les virent sortir.
L'armée avait mangé quand on vint l'envahir;
Montfort qui ne voulut jamais se dégarnir,
Et ceux qui du haubert ont soin de se munir,
Tôt et rapidement leurs chevaux vont saisir.
Là l'on eût vu grands coups des deux côtés férir,

Sur les heaumes l'épieu bruyamment retentir,
Et tant d'écus choqués et fracassés s'ouvrir,
Qu'on aurait cru le monde au moment de périr.
Don Eustache de Caux, je le dis sans mentir,
Fut par ceux de Toulouse occis, dont maint soupir
En fit l'host : preux et brave il voulait revenir
Et les siens rallier.

Rude fut le combat, si Jésus veut m'aider.
Quand Toulouse et Navarre en l'host vinrent frapper,
Vous auriez entendu les Allemands crier :
« A Bar! à Bar! à Bar! » et le bon chevalier
Don Eustache de Caux un petit pont passer.
Il reçut là tel coup qu'il n'y put résister,
D'une lance de frêne à la pointe d'acier,
Dont le gonfanon bleu dans son sang vint tremper.
Il ne s'y trouvait point de clerc pour l'assister,
Et de tous ses péchés le pardon lui donner;
Mais l'avant-veille il prit soin de se confesser,
Et je crois que Jésus lui voudra pardonner.
A ce coup les Français coururent tous l'aider,
Mais les routiers félons commencent à céder
En voyant ceux de l'host courir et se hâter;
Ils savent dans leur cœur qu'ils ne pourraient durer,
Et le butin conquis ils pensent emporter,
Car ce n'est que le mort que l'host pense à pleurer,
Noble et riche baron et bien à regretter!
Le corps ont fait les siens dans son pays porter :

Là-bas, avec honneur, ils veulent l'enterrer.
Le lendemain matin, quand l'aube vint briller
Et qu'on eut quinze jours les vignes fait tailler,
Tentes et pavillons l'host commence à plier,
Car, à mon escient, ils veulent décamper;
Les vivres sont trop chers, on n'en peut plus trouver.
Un pain vaut bien deux sous pour un petit dîner.
Sans les fèves, les fruits qu'ils peuvent récolter,
Les croisés, croyez-moi, n'auraient rien à manger.
Vers le comté de Foix ils songent à marcher,
Là-haut, sous Hauterive, ils vont le pont passer,
Pour faire host tout le temps que l'été doit durer,
C'est ce qu'ils ont à cœur.

Sur Foix quand l'aube au ciel a montré sa rougeur,
Marche Montfort avec le gros de l'host vengeur,
Car le comte d'Alen partit. Le bon seigneur
Eût voulu qu'on traitât Toulouse avec douceur;
Mais les princes français, le pauvre vavasseur,
Les évêques, l'église et maint prédicateur
Tous ensemble ont brisé cette paix dans sa fleur
En parlant des Vaudois et de leur folle erreur.
Aux Chênes dans la tour qui défend la hauteur,
Quatorze et quatre-vingts de ce culte menteur
Que ceux de Roqueville à l'insu du seigneur
Célaient, on découvrit cachés : mon narrateur
Pour ce fait fut alors don Isarn, le prieur
De Muret-sur-Garonne, et de tout son honneur,

Lorsque l'host des croisés aveugle en sa fureur
A ruiné partout le pauvre laboureur,
Il quitte le pays quand tombe la chaleur,
Et vers Rocamadour suit Montfort le grand cœur.
Mais l'abbé de Cîteaux préfère la fraîcheur
Du cloître de Cahors : telle était sa frayeur
Qu'il n'en fut pas sorti, je pense, le trembleur,
Avant qu'on n'eût revu les églantiers en fleur,
Mais il y fut repris.

De la terre de Foix les croisés sont partis,
Et Montfort en chemin avec les siens s'est mis
Pour le pèlerinage, ainsi qu'il l'a promis.
Et l'abbé de Citeaux, à Cahors, m'est avis,
Tient là-bas du Quercy les barons réunis,
Et les prie et reprend afin qu'ils soient soumis
Au comte de Montfort, et gardent le pays.
Il fait faire ses brefs sur parchemin écrits,
Les envoie en Provence aux nobles, ses amis.
Or, quand Montfort et lui de Cahors sont sortis,
Le preux comte Baudouin là-haut les a suivis
Jusqu'à Saint-Antonin où fut leur gîte pris,
Et que le lendemain au pillage on a mis.
Puis on fut à Gaillac.

Montfort, dès qu'il eut mis Saint-Antonin à sac,
S'en vint à Carcassonne, au delà de Laurac,
Et l'abbé de Citeaux d'Alby monte à Saissac.

A cause de Raimon, il dit son *Salvum fac*,
Car le comte, à Toulouse, Agen et puis Moissac,
Lève un grand host qui vient par chemin, pont ou bac,
Et cent mille saluts il mande à Bergerac,
A Savary qui mène avec lui de Fronsac,
Belle chevalerie.

Lorsque Raimon le comte a la nouvelle ouïe
Que celui de Montfort ses hommes licencie
Dans les fiefs où de tous sa voix est obéie,
Il convoque les siens et ceux qu'un serment lie.
Comminges, qui tenait Saint-Gaudens la hardie,
Et le comte de Foix avec sa baronnie,
Et bien d'autres barons vinrent de compagnie.
Le sénéchal d'Agen qui tient Penne en baillie
Avec tous les routiers sa bannière déplie;
Puis ceux de Montauban que je n'oublierai mie
Ni Castelsarrazin, mon âme soit bénie!
Un dimanche matin, à l'aube épanouie,
On sut que Savaric amenait sa pairie.
Or, jugez si Toulouse alors s'est réjouie!
Mais tout n'est pas gagné ni la guerre finie!
Dieu Père glorieux! Dame sainte Marie!
Qui vit host plus nombreux ni gent si bien garnie,
Et quand Toulouse sort, telle cavalerie!
Certes, vous auriez dit que tous ceux de Pavie,
De Rome, de Milan et de la Lombardie
Étaient là dans le champ.

Seigneurs, l'host toulousain fut merveilleux et grand,
Car Toulouse et Moissac y sont, et Montauban,
Et Castelsarrazin avec l'Isle-Jourdan.
Et dans tout l'Agénois il n'est resté manant :
De Comminge et de Foix descend l'arrière-ban.
Le duc de Mauléon, Savary le puissant,
Les Gascons de Gascogne et ceux du Puy-Cerdan.
Bien deux cent mille et plus ils sont rangés au camp.
Les chars roulent remplis de pain et de vin blanc
Avec les chariots que guide un paysan.
Le buffle et les grands bœufs traînent d'un pas pesant
Les machines de guerre. On va là menaçant
Bien haut le comte fort et tous ceux de son clan.
Traître on l'appelle, fils de p... et truand!
A Carcassonne, ils vont courir en arrivant
Pour assaillir la ville et l'écorcher vivant;
Montréal et Fanjaux ils prendront en passant,
Iront à Montpellier de force chevauchant.
Ensuite ils conquerront Lavaur en revenant
Avec tout l'Albigeois.

Grand fut l'host toulousain, si Dieu m'aide et sa croix!
De Carcassonne alors sortirent les François
Suivis des Navarrais et des routiers aspois.
On en compte à cheval mille cinquante-trois;
Outre les Agénois, Gascons et Quercinois.
La bannière levée, ils vont tous à la fois
Comptant ne trouver homme en tout le Bitterois.

Mais au nom de Montfort le vicomte d'Ongeois
Convoque et réunit les soldats de la croix.
Le sire de Lavaur, don Bouchard le courtois,
Ceux de près ou de loin qui s'arment à sa voix,
Martin l'Algaï, bandit dont les camps sont les bois.
Aymeric mande aussi tous ceux du Minervois
Qui viennent, bien qu'au fond ils aiment les Vaudois
Et n'osent dire non!

Le comte de Montfort semond (1) chaque baron
A Carcassonne, un jour, comme dit la chanson.
Il eut autour de lui bien trois cents compagnons,
Bons en guerre et de cœur hardis comme lions!
« Mes seigneurs, leur dit-il, écoutez ma raison :
Le comte toulousain tous ses hommes semond;
Bien plus de deux cent mille, un de mes donzelons
M'a dit qu'ils sont déjà, tant vilains que barons.
Le bailli de Limoux là-bas, dans le vallon,
M'apprend qu'on se rassemble à broche d'éperon
Autour de Montferrand et devers Avignon.
Ils sont si courageux ces hommes de Raimon
Qu'ils veulent m'assiéger soit d'aval soit d'amon,
Partout où, disent-ils, flottera mon pennon.
Je vous demande à tous un conseil qui soit bon.
Que faire à votre gré?... »

(1) Convoque.

Lorsque le comte fort leur eut ainsi parlé,
Don Hugues de Lascy sur ses pieds s'est levé :
« Seigneur, puisqu'un avis tu nous as demandé,
Que celui qui voudra dise sa sa volonté.
Pour moi, si tu m'en crois, voici la vérité :
En t'enfermant ici dans la vieille cité,
Raimon t'assiégera s'il vient de ce côté.
A Fanjaux, l'ennemi te suivrait pied à pié,
Car notre gonfanon est trop bien épié.
Déshonneur éternel en serait engendré.
Dans le plus mauvais fort et le plus délabré,
Attends, et s'il te vient le secours espéré
Qu'à ce fier ennemi le combat soit livré,
Le cœur me dit pour sûr qu'il sera repoussé! »
« Par ma foi! dit Montfort, le conseil est sensé :
Qu'ainsi, quoi qu'il arrive, il en soit ordonné!
Car vous m'avez, je vois, sagement conseillé. »
Et tous en même temps à voix haute ont crié :
« Seigneur, l'avis est bon et vaut d'être écouté! »
On se sépare après : chacun de son côté
Regagne son albetc, puis au lit est monté
Jusqu'à la matinée.

Le lendemain matin, à l'aube carminée,
Montfort et ses barons partent sur la rosée.
A Castelnaudary tous vont lance levée.
C'est là que de Raimon ils attendront l'armée

A près de demi-lieue en la plaine campée.
Or un mardi matin, quand la gent *fut dînée*,
Dans ses prés Castelnau la vit toute rangée.
Là vous eussiez ouï mainte et mainte criée
De la foule étrangère en ce camp ramassée.
On eût dit que la terre au ciel s'était mêlée!
Que de tentes, ô Dieu! dans le sol sont plantées,
Partout de pommeaux d'or ou d'aigles surmontées!
Un trabuc on dressa dans la sente creusée,
Mais on ne trouve pierre en côte ni vallée
Qui résiste au trabuc et n'éclate brisée.
Il en faut d'une lieue à grands pas mesurée
Apporter trois. La tour par l'une est effondrée,
L'autre, aux regards de tous, une salle a percée,
Mais au troisième jet la pierre s'est cassée,
Sans cela dans les murs cher l'auraient achetée
Ceux qu'elle allait battant!

Le comte de Montfort, comme j'ai dit avant,
Dans Castelnaudary s'est mis, tous le voyant.
Don Bouchard tient Lavaur; des siens le nombre est grand:
Le fils du châtelain, donzel preux et vaillant,
Avec cent à cheval hardis en combattant,
Et Martin l'Algaï, lui, vingtième seulement.
Tous ceux-là vers Montfort s'en vont droit chevauchant.
L'évêque de Cahors les suit pareillement.
A Castres, sur l'Agout, Bouchard d'abord descend.
Vers Carcassonne après, d'où vient en ce moment

Grand convoi pour Montfort de vin et de froment,
D'avoine et de pain cuit, ils se tournent amblant.
Mais le comte de Foix se coule doucement
Tout le long du coteau qui forme le penchant.
Il a tous ses routiers, et pas un dans le camp,
Ma foi! qui soit resté chevalier ou sergent,
Excepté Savaric et maint baron normand
Restés avec Raimon pour leur amusement.
Bouchard, aux yeux de tous, vient rangé fièrement.
Le comte, en le voyant descendre d'un versant,
Range aussitôt les siens qui sont quatre fois cent,
Et même plus, dit-on, si la geste ne ment.
Quant au sire Bouchard, il n'en eut pas autant
Portant heaume et haubert; mais à mon escient,
Deux mille en menait Foix avec cheval courant,
Cotte de cuir, haubert, bon heaume reluisant,
Bonne lance de frêne et bon épieu tranchant,
Et bon chapeau de fer, masse à l'arçon pendant.
Un récit de combat, écoutez maintenant,
Tel qu'on n'en ouït point depuis le preux Roland,
Depuis que Charlemagne, en battant Aygoland,
Conquit Galiana, la fille au roi Bramant,
Sur le courtois Galafre, émir noble et puissant
De la terre d'Espagne.

Les Français de Paris et ceux de vers Champagne
Venaient à Castelnau rangés dans la campagne,
Mais la troupe de Foix, celle qui l'accompagne,

Qui leur barre la voie et les routiers d'Espagne
Prisent moins qu'un marron les fils de Charlemagne.
« Barons, se disent ceux de Gascogne et Cerdagne,
Qu'il n'en reste pas un de France ou d'Allemagne,
Et que les étrangers de Poitiers à Mortagne
Tremblent du châtiment ! »

Quand monseigneur Bouchard et tous ceux de son clan
Marchent vers Castelnau, voici qu'un aigle blanc
A sa gauche apparaît, et s'élève en volant
Et planant dans les airs dont il fend le courant.
Martin l'Algaï alors dit : « Sire, par saint Jean !
Quelle que soit la fin du combat maintenant,
Vous pouvez être sûr que nous aurons le champ !
Mais nous y recevrons grands coups à notre dam ! »
« L'augure le meilleur, dit Bouchard en riant,
Je ne le prise pas, sur mon salut, un gant !
La gloire est à celui qui meurt en combattant !
La palme des martyrs dans le ciel nous attend !
Si je perds, eux aussi pleureront de leur camp
Tous les meilleurs barons. »

Le comte de Foix vient avec ses compagnons
Auprès de Saint-Martin des Bordes : aux arçons
La lance est appuyée en ces champs beaux et longs...
Tous chevauchent criant : « Toulouse ! » à pleins poumons.
Les arbalétriers lançent flèche et bosson,
Si grands étaient les cris et des armes le son,



DÉFAITE DE MONTMORENCY (BOUCHARD)



Qu'on eût dit que le ciel s'écroulait tout de bon.
Terrible fut le choc et rude la tenson
Au baisser de la lance, et lorsque nos barons
Criaient « Toulouse ! » et puis « Comminges ! » les Gascons,
D'autres vont criant « Foix ! » et « Montfort ! » et « Soissons ! »
Un chevalier d'ici, Giraud de Pépion,
Du preux comte de Foix le meilleur champion,
Pique son destrier des tranchants éperons,
Et du seigneur Bouchard rencontre un des Bretons
Débouchant de la voie au milieu des buissons.
Il le fiert dans l'écu, lui perce le poumon
Malgré cotte et haubert, et le cloue à l'arçon,
Si bien que par le dos il lui sort un tronçon
De lance tout sanglant ainsi que le pennon.
A terre celui-là choit sans confession.
Voyant frapper ainsi Giraud de Pépion,
Les Français furieux partent comme lions
Chacun en bon vassal.

Les Français, en vrais preux, arrivent à cheval
Au plus vite en avant sur le penchant d'un val;
Monseigneur Bouchard tient un pennon de sandal
Où le lion est peint. Son coureur sans rival
Vaut, à ne point mentir, cent livres de métal.
Là-bas, dans le chemin qui mène à Montréal,
Le choc de ses barons aux routiers fut fatal.
Ils les frappèrent bien et leur firent grand mal.
Les cent qui vont tomber sur l'herbe de ce val

Ne verront plus Noël, Cendres ni Carnaval.
D'une flèche d'acier atteint sous le nasal (1)
Le fils du baron, chef de Lavaur et captal,
Mort, de son destrier, devant le sénéchal,
Tomba dans la prairie.

Mais monseigneur Bouchard arrive avec furie
Amenant ses Français dont chacun, « Montfort ! » crie
Et lui plus haut que tous : « Dame sainte Marie ! »
Le preux comte de Foix vient avec sa pairie.
Des targes où reluit mainte noble armoirie
Alors vous auriez vu joncher l'herbe fleurie,
Les lances se briser dont le bon frêne plie.
Dieu ! que d'éclats sanglants ! La terre en est remplie !
Sans maître, les chevaux courent dans la prairie.
Martin et ses bandits quittèrent la partie,
Puis on les revit tous, la bataille finie,
Disant pour s'excuser de cette vilenie
Qu'ils venaient de charger la mainade ennemie.
L'évêque de Cahors et sa troupe bénie
Firênt jusqu'à Fanjaux une lieue et demie.
Mais de tels compagnons je ne m'étonne mie.
Tout le butin leur prit la gent de l'hérésie
Qui ce jour, à mon sens, commit grande folie.
Le bagage pillé, vite elle s'est enfuie
Emmenant toutefois sans être poursuivie

(1) Pièce de fer couvrant le milieu du visage.

De bons mulets emblants, les meilleurs qu'en sa vie
Eût guidés Nicolas. Avec l'autre clergie
Il put, lui, s'échapper, mon âme soit bénie!
J'en fus bien satisfait, car l'amitié me lie
A maître Nicolas.

Après ce rude choc, les Français vont au pas,
Tout doucement, le heaume en tête et le front bas.
A reculer ou fuir, certe, ils ne pensent pas.
Tous aiment mieux frapper grands coups à tour de bras.
Belle et longue est la plaine et le sol large et ras.
Des deux parts il en meurt de maigres et de gras,
Aussi, comme plus tard me le dit Nicolas,
Ceux de l'host des croisés crurent ouïr leur glas
Voyant Bouchard vaincu.

Le comte de Montfort à Castelnau venu,
Tandis qu'on se battait à grand'force et vertu,
Fait armer ses barons, et leur dit tout ému :
Que monseigneur Bouchard son bagage a perdu.
Il sait bien si, Bouchard lui revenait battu,
Qu'il perdrait tout le fief, et du château rendu
Ne pourrait plus sortir que pris ou confondu;
Aussi tête baissée au choc il a couru,
Armé de pied en cap et de lance et d'écu.
Les piétons qui restaient le fort ont défendu
Jusqu'à ce qu'ils rentrèrent.

Le comte de Montfort et les preux qui s'armèrent,
Bannière déployée, à la bataille allèrent,
Et les gens du dedans les portes bien fermèrent;
De lutter fortement ensemble ils décidèrent.
Quand ils virent Montfort ceux de Foix se troublèrent,
D'être alors déconfits les plus hardis tremblèrent.
La faute est aux routiers qui le convoi pillèrent.
« Sainte Marie, à l'aide! » et « Montfort! » s'écrièrent
Les Français à leur vue.

Le comte de Montfort brandit l'épée aiguë,
Et vient éperonnant par la route battue;
Sa mainade le suit serrée et résolue.
Tous ceux qu'il peut rejoindre il les prend, frappe ou tue.
Les routiers mécréants, cette gent corrompue,
Se sent en le voyant tellement éperdue,
Qu'elle a froid dans le cœur, ne va ni ne remue.
Mais le comte de Foix, dont la targe est fendue,
Et des grands coups frappés l'épée encor tordue,
Son fils et le baron à la grande massue,
Porada l'Espagnol, ont la foule rompue.
Izarn de Puylaurens sur les Français se rue,
Et les autres bandits, qui là plument la grue,
Frappent si rudement la masse épaisse et drue,
Qu'au pied de leurs chevaux le sang des morts reflue.
S'ils eussent fait comme eux tous les autres, perdue
N'eût pas été la lice et notre host confondue
Comme elle fut, je croi.

Seigneurs, très-longuement a duré le tournoi;
Les morts des deux côtés sont nombreux, sur ma foi!
Le seigneur de Lavaur y perd de ses fils trois,
Beaux comme des enfants de comtes ou de rois.
Aussi l'host toulousain, voyant le désarroi,
Voulait lever le camp dans son premier effroi,
Mais Savary cria : « Seigneurs, écoutez-moi!
Gardons-nous de plier les pavillons d'orfroi,
Que personne ne bouge, et sachez tous pourquoi :
Nous sommes morts ou pris si l'on voit notre émoi. »
« Sire, Dieu glorieux, par ta très-sainte foi!
Sauve-nous en ce jour, dit chacun à part soi,
De l'affront qui honnit! »

Lorsque Raimon le vieux cette nouvelle apprit,
Que le comte de Foix s'éloignait déconfit,
Il croit certainement que plus d'un le trahit.
Tous se tordent les poings et l'un à l'autre dit :
« Sainte Vierge! qui donc telle merveille ouït? »
Mais le comte de Foix était, quand il partit,
Dix fois plus fort. Récaut si grande peur en prit,
Que, sans tourner la tête, à Montferrand il fuit;
L'ombre du comte fort jusque-là le suivit.
Au bout de quelque temps, lorsque seul il se vit,
Sur ses pas il revint, mais ne se dégarnit,
Et ne voulut dormir de toute cette nuit,
Ni même au lendemain, lorsque le jour sourit
A l'aube épanouie.

Seigneurs, écoutez donc, si votre âme est bénie,
Ce que fit le vainqueur, la bataille finie.
Voilà que don Bouchard à voix haute s'écrie :
« Barons, tous en avant sur la foule ennemie! »
La troupe des Français d'un élan est partie
Et jusqu'aux pavillons a fait une saillie.
L'host, sans les grands fossés qui brisent sa furie,
N'eût pas été sauvé par tout l'or de Pavie.
Ne pouvant les franchir, cette cavalerie
Se tient dans son dépit pour morte et pour trahie.
Ils se disent entre eux que ce serait folie
De pousser plus avant, car leur tâche est remplie.
Mais toutefois, avant de s'être dégarnie,
Quand la lune sereine éclaira la prairie,
Cette race française, indomptable et hardie,
Pilla le camp. Dieu sait la richesse inouïe
Et l'or qu'on y trouva; nos barons pour la vie
En seront opulents.

Montfort, tout radieux, rentre avec ses vaillants;
Ceux du siége, au contraire, ont fait armer leurs gens.
Avant l'aube on plia tentes et vêtements,
Puis sur des chariots on les mit doucement.
Le trabuc à la pluie est laissé comme au vent.
Je crois que, valût-il cent mille marcs d'argent,
Personne ne voudrait l'emmener à présent.
Très-fort s'en sont émus les gens de Puylaurens,
Car ils sont renégats, violant les serments

Qu'ils firent à Montfort dans les commencements,
Réunis à Lavaur au nombre de cinq cents,
Et puis ils l'ont trahi, tant ils manquent de sens!
Pour la folle croyance.

Le comte toulousain, fils de dame Constance,
S'en retourne avec l'host : et les barons de France
Ne le poursuivent pas, car, malgré leur vaillance,
Ils n'ont frappé que trop et d'épée et de lance.
Pour ceux de Rabasteins, qu'une vaine espérance
Égare en ce moment, le châtiment s'avance,
Et du comte Montfort le glaive se balance
Sur tous ceux que j'ai dits.

Les barons de Toulouse et chevaliers faidits (1)
Partirent mécontents, couroucés et marris.
Ils disent les Français battus et déconfits
Et content de Montfort qu'il s'est enfui la nuit.
Or, en s'en retournant, ils ont tant fait et dit,
Que Rabasteins y crut et Gaillac se rendit.
Le bon comte Baudouin, que garde Jésus-Christ!
A Montégut avec Martinez le hardi
Sut qu'on venait à mort de blesser le bailli
De Gaillac : les bourgeois à Graves l'ont trahi.
Leur host dans le castel ensuite s'établit

(1) Bannis.

Et fit bannir Baudouin sans aucun contredit.
Le comte vers La Grave, aussitôt que jour luit,
Marche rapidement.

Lorsque ceux de Gaillac et Doat Alamant
Découvrent sa bannière au loin se déroulant,
Ils en sont tout joyeux en eux-mêmes, croyant
Voir la croix de Raimon qui resplendît au vent.
Mais quand on reconnut dans son champ éclatant
Celle du comte fort, chacun en fut dolent.
Dans le lointain on vit paraître au même instant
Le pennon de Martin d'Olitz, qui vient voguant
A force vers Gaillac sur le Tarn écumant.
Son retour aux croisés a fait plaisir très-grand.
On reprit le château : qu'irais-je vous contant?
De Belmont le bailli mourut au coq chantant.
Baudouin à Montégut monte au soleil couchant,
Et puis à Bruniquel revient en chevauchant,
Triste, car Salvagnac, où croit le beau froment,
A Raimon s'est donné.

Quand l'host des Toulousains se fut disséminé,
Seul avec ses vassaux Raimon est demeuré.
Gaillac et Rabasteins il a tout recouvré,
La Garde et Puycelsis par son ami gardé;
Saint-Marcel, la Guépie, un manoir appelé
Paris, Saint-Antonin tournent de son côté.
Montégut se rendit avant le mois passé.

Sauf Bruniquel, de tous les forts il a chassé
Les hommes de Simon et honni le croisé.
« Montfort a, disait-il, son camp abandonné,
Pour s'enfuir au pays dans lequel il est né.
Jamais ceux de la croix ne viendront de bon gré,
Tant dans le dernier choc il en fut massacré! »
Mais tout avant six mois doit être bien changé.
Aux Toelles, un fort pris sitôt qu'assiégé,
Avec d'autres Français don Simon arrivé
Égorge de vilains tout ce qu'il a trouvé.
Puis il passe le Tarn sur un pont, non à gué,
Dans la cité d'Alby, d'où son host est monté
Vers Cahuzac, là haut, en deux jours emporté.
Ensuite à Bruniquel message est adressé
Pour avoir le secours de l'ami du croisé
Et sa cavalerie.

Huit jours à Cahuzac, ville très-bien munie,
La croisade resta jusqu'à l'Épiphanie.
Au plus dur de l'hiver, par le froid et la pluie
D'assiéger Saint-Marcel ils firent la folie.
On n'y pouvait gagner une pomme pourrie
En dépensant beaucoup. Mon âme soit bénie!
Si le comte Raimon avec sa baronnie
De Montauban alors eût fait une sortie,
La croisade pour sûr était anéantie.
Mais monseigneur Alard, preux à l'âme hardie,
Et Pierre de Livron, que Jésus fortifie!

Lui firent tant de peur qu'il n'en eut pas envie.
Or, le samedi saint, la croisade est partie.
Elle leva le camp à l'aube épanouie.
Vers Alby sur le Tarn va la cavalerie.
Les vivres leur manquaient, on n'en peut avoir mie.
Pendant un mois et plus ils firent maigre lie,
Puis arrive le flot, la grande compagnie
Des croisés d'Allemagne et de l'Esclavonie,
Qui plus tôt, qui plus tard, quand la plaine est verdie.
Tous viennent : notre gent met, de terreur saisie,
Entre elle et cette foule une lieue et demie,
En la voyant venir.

Immense est l'host nouveau qui vient nous assaillir;
Or, par tout le pays chacun s'empresse à fuir,
Montferrand et Casser virent tout déguerpir.
A Toulouse la grande on doit les recueillir.
Il ne resta que ceux qui ne pouvaient s'enfuir.
Quand les croisés d'Alby commencent à partir,
Rabasteins et Gaillac ne veulent pas fléchir,
Et leurs hommes alors aiment mieux en sortir.
Ceux de Saint-Antonin paraissaient s'enhardir
Sous Adhémar Jourdain; lorsqu'il fallut agir
Il n'en trouva pas un qui vînt le soutenir.
Non, jamais, si Jésus daigne un jour me bénir,
On ne vit plus de tours prendre sans coup férir.
La Garde et Puycelsis, les croisés, sans mentir,

Occupent en passant : l'host s'y peut établir.
Car homme dans leurs murs n'avait osé dormir,
Tous s'enfuirent la nuit.

L'host des croisés avec grand fracas et grand bruit
Attaque Saint-Marcel ensuite et le détruit :
Puis à Saint-Antonin un guide les conduit.
En moins de temps, je crois, qu'on ne voit un œuf cuit,
Ils le prirent d'assaut dans cette même nuit.
De morts et de noyés on en compta vingt-huit.
Des bourgeois de la ville un cent et plus s'enfuit,
Hommes, femmes, enfants, au cloître où cierge luit.
Mais on les mit tout nus. Les clercs en leur réduit
Sont eux-mêmes pillés (et certe il leur en cuit)
Par les mauvais garçons.

Saint-Antonin fut pris, comme dit la chanson;
Don Adhémar Jourdain ils mirent en prison
Avec Pons le vicomte et d'autres à foison.
Que le Dieu glorieux me refuse pardon,
Si pendant le combat les clercs en oraison
Ne chantaient dans l'Église avec dévotion
Le *Sancte Spiritus*, dont on oyait le son
Retentir demi-lieue au loin dans le canton.
Puis un jour l'host partit à broche d'éperon.
Le comte de Montfort et les autres barons
Choisissent don Baudouin avec ses compagnons
Pour qu'à Saint-Antonin il tienne garnison.

Mais avant des Montfave il reprit le donjon (1).
L'host cependant chemine; il franchit l'Aveyron
Et porte en Agenois sa bénédiction.
Arnaud de Montégut et maint autre Gascon
Savent bien le guider dans cette région.
A Penne d'Agenois l'host fit sa station.
Penne appartient au roi Richard Cœur-de-Lion.
On entoure un mardi la place et tous ses fronts.
Là furent maints Français et Normands et Bretons,
Et beaucoup de Lorrains, Allemands ou Frisons,
Maint baron auvergnat, maint puissant Bourguignon.
Mais Penne, fort château, ne les prise un bouton.
Mangonneaux et pierriers lancent flèche et bosson.
Dedans sont Huc d'Alfar le courtois, d'Avignon,
Don Bausas le routier et don Bernard Bovon.
Montfave, qui déploie en Quercy son pennon,
Et grand nombre de preux dont je ne sais le nom.
Le siége par Montfort mis vers l'Ascension
Dura jusqu'en septembre, un mois, dit la chanson,
Où l'on doit vendanger.

Ce siége fut très-grand, si Jésus veut m'aider!
Et très-bon le château, qu'on ne pouvait forcer.
Tant les croisés de Bar de rocs y font jeter
Que tous leurs mangonneaux faillirent éclater.
Maints routiers de Navarre et maint bon chevalier
Avec Hugues d'Alfar savent bien résister,

(1) Montcuq.

Et si l'on avait eu de quoi boire et manger,
Jamais on n'eût ouvert la porte à l'étranger.
Mais si grand est le chaud, qu'ils n'y peuvent durer :
L'ardente soif les tue et l'eau vient à manquer.
Quand les renforts à l'host ne cessent d'arriver,
Le comte Guy, Merlin, sur son blanc destrier,
Son frère don Johan, le brave chevalier
Au manteau gris et noir, un clerc qui sait prêcher,
Tant et tant de barons qu'on ne les peut nombrer,
L'assiégé, nul secours ne pouvant espérer,
Comprend bien malgré lui qu'il faut capituler.
Le château pris, Montfort le fit bien réparer.
Des combats qu'on livra je ne veux point parler,
Dans un trop long récit ce serait m'engager;
Aussi, j'en vais trancher le fil pour abréger :
Le château rendu, l'host, n'y voulant séjourner,
Le plus vite qu'il peut s'empresse à décamper.
Tentes et pavillons en hâte on fait charger.
Puis ils vont à Biron, d'où le fameux routier
Martin l'Algaï toujours s'élance pour piller
Saintonge et Périgord, qui viennent implorer
Cette foule croisée.

Avec le comte alors, l'oriflamme levée,
Au château de Biron la croisade est allée.
Elle ne s'arrêta, l'ayant repris d'emblée,
Que pour punir l'Algaï de mort déshonorée,
Car on l'écartela, c'est vérité prouvée,

Et l'on pendit ce tronc sanglant à la vesprée.
Du château de Biron et de cette contrée
Ensuite à Montégut la garde fut donnée.
Vers Moissac remonta l'host dans la matinée
Et fit trois mille pas de chemin par journée.
Puis vint madame Alix, par le comte mandée.
Elle vint par Catus la noble et la sensée,
Avec quinze milliers de bonne gent armée.
A Penne, celle-ci d'abord s'est reformée.
A l'aube elle atteignit Le Bourg pour la dînée,
Et vit le jour suivant Moissac, tierce sonnée.
L'élite des routiers rude et déterminée
Venait de l'occuper.

Les bourgeois de Moissac virent donc l'host camper
Sur la rive du Tarn, tout le long du gravier.
C'est raison que plus d'un commence à se troubler.
Ils auraient fait la paix vite sans le routier
Sentant bien qu'on ne peut jusqu'au bout résister.
Par les vignes dehors tous pourraient se sauver,
Mais leur bon vin avant ils voudraient décuver.
Sachez que trois d'entre eux partis sans vendanger
De vrai n'ont pas perdu la valeur d'un denier.
Mais on n'arrête pas ce qui doit arriver.
A Castelsarrazin on sut mieux se sauver :
C'étaient des gens loyaux, sûrs, au cœur droiturier,
Dont jamais je n'ouïs un mot de mal conter.
Sachant que si Raimon peut son fief recouvrer,

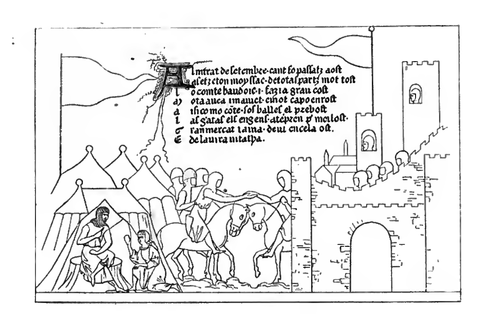
Ou bien avec le pape un jour s'accommoder,
Ou d'Aragon là-bas si le roi chevalier
Tombe sur la croisade et la force à plier,
Ils redeviendront tous ses vassaux sans tarder.
Point ne veulent se faire occire ou dépouiller.
Ils vont où les bourgeois d'Agen viennent d'aller.
Le moindre de deux maux il faut toujours chercher.
Bernard d'Esgal le dit : « Dans un fangeux sentier,
Si tu vois devant toi ton compagnon tomber
Ou si tu passes l'eau, ne va point le premier,
Reste loin, si quelqu'un venait à se noyer
Pour pouvoir en arrière aussitôt retourner. »
Donc, si m'aide Jésus ! ils ne sont à blâmer.
Car celui qui devrait être leur bouclier,
Géraud de Pépieux, avec maint chevalier,
Sort du château disant qu'il n'y veut demeurer,
Et n'y demeurerait pour or ni pour denier,
Et s'en va maintenant camper sur le gravier
Contre ceux de Moissac, pour les exterminer,
Dont la ville fut prise.

Soit châtiment divin ou qu'erreur les conduise,
En refusant la paix qui leur était promise,
Les bourgeois eurent tort, s'il faut que je le dise.
Ils ne croyaient jamais que leur ville fût prise.
La gent des Toulousains qui dans les murs s'est mise
Va criant : « Guerre ! guerre ! » et leur courage attise.
L'archevêque de Reims à la fourrure grise

Foule assis dans sa tente un coussin de peau bise.
Près de lui sont Montfort, le chantre de l'église
De Saint-Denis, en France, et la comtesse assise,
Puis force noble gent, qui tout autour s'est mise :
D'Encontre, preux baron, que Dieu chérit et prise,
Don Pierre de Livron que la prière épuise,
Don Lambert de Limoux, vêtu d'une chemise,
Par la chaleur qu'il fait, qui fut filée en Frise.
Du siége tous ceux-là conseillent l'entreprise,
Et d'aller jusqu'au bout.

Septembre était ouvert et fermé le mois d'août,
Quand Moissac se trouva clos et cerné partout.
Baudouin y faisait là bonne chère à son coût.
Mainte oie il y mangea, maint chapon de bon goût
Comme me le conta son grand prévôt, debout
En mettant les pierriers : abondance de moût
Dans le camp des croisés vous auriez vu partout
Et d'autre victuaille.

Fréquente dans ce siége et rude est la bataille;
Des routiers du dedans le fer souvent travaille
Et fauche dans les rangs de cette vilainaille.
Au preux comte Baudouin, la foi du Christ me vaille!
Un donzel on occit : ni haubert, ni vantaille,
N'y servit; dans le flanc, sous la côte de maille,
Le dard d'acier plongea comme en un sac de paille.
Le comte de Montfort vite ordonne qu'on aille



REDDITION DE MOISSAC

Page 134. — Vers 10.

Au loin chercher le bois que le charpentier taille.
Lui-même suit sa gent de peur qu'on ne l'assaille
Avec ses compagnons.

On dressa les pierriers : Montfort et ses barons
Font construire une gate et poser les bossons
Qui battent jour et nuit le mur et tous ses fronts.
Ceux de Moissac en sont courroucés et, félons,
Un jour ils s'arment tous à guise de larrons
Et vont frapper sur l'host à broche d'éperons ;
Pour brûler les engins, ils portaient des tisons.
« Aux armes ! » ont crié Français et Bourguignons.
Vite dans leurs albercs Poitevins et Gascons,
Et Flamands, et Lorrains, et Normands et Bretons
Revêtent les hauberts, et maint bon gonion
Avec cotte et pourpoint dessus, de Sisclaton.
Et Montfort au galop courant sur le sablon
Apparaît agitant sa bannière au Lion.
Son cheval on lui tue au sortir d'un buisson,
Et certe il était pris et sujet à rançon
Sans Guillaume d'Encontre, à qui Dieu fasse un don,
Et messire Morel, d'armes son compagnon,
Un noble chevalier de très-belle façon.
Aussi courtois que preux, hardi, vaillant et bon
A la rescousse il va. Puis Pierre de Livron,
Don Foucaud de Merlin et le comte Guyon
Viennent tous trois en rang et d'un élan si prompt
Qu'ils délivrent Montfort, qu'on le voulût ou non.

Le comte était blessé, comme Achille, au talon.
L'archevêque de Reims avait un donzelon,
Son neveu, qui fut pris par le mauvais garçon
Et tué sur-le-champ.

Seigneurs, tout ce combat fut merveilleux et grand;
Mais quand vint le Français, le Breton, le Normand,
Les routiers dans leurs murs rentrèrent promptement,
Laissant pour son neveu l'archevêque dolent.
Le lendemain matin, là-haut, tierce sonnant,
Du Quercy, de croisés une foule descend.
Mais ceux de Montauban le chemin vont gardant
Et les ont assaillis par derrière et devant.
La nouvelle en arrive au siége en un moment.
Le preux Baudouin, de guerre a pris le vêtement,
Et tous ses compagnons arme rapidement.
Armand de Mondenard, au bon cheval courant,
Et les fils de Du Breuil, dont chacun est vaillant,
Avec tant de vigueur repoussent l'assaillant
Qu'ils gagnent huit chevaux bons, dont un auférand
Que prit un des archers.

Le preux comte Baudouin et tous ses chevaliers
Le même jour, au soir, rentrent dans leurs quartiers.
A Moissac sans repos vont jouant les pierriers.
Ils effondrent les murs et les font chanceler.
Ceux du dedans alors commencent à trembler.
Secours de nulle part ne peut leur arriver.

Le vieux comte Raimon, depuis un mois entier,
Est avec Savaric, à Bordeaux, à parler,
Sans avoir obtenu la valeur d'un denier,
Si ce n'est que son fils il a pu ramener
Au prix des monceaux d'or qu'il a fallu donner.
Mais à notre récit il convient retourner.
Je vous veux maintenant d'un miracle parler
Que fit pour ceux de l'host, Jésus, le justicier.
Car un grand pan de mur soudain vint à crouler
Dans le fossé, si bien qu'on pouvait y passer.
Quand il a vu cela, point ne faut demander
Si le bourgeois a peur ainsi que le routier.
Avec le comte fort tous voudraient bien traiter,
Mais il leur a juré par les saints d'outre-mer
Qu'ils seront tous passés par le tranchant du fer
S'ils ne lui livrent pas jusqu'au dernier routier.
Je ne saurais, seigneurs, quoi de plus vous conter :
Les bourgeois s'aiment mieux quand il faut se sauver
Qu'ils n'aiment frère et femme au moment du danger,
Ou parent ou cousin.

Aux croisés fut rendu Moissac de bon matin.
Les routiers furent pris et trahis pour certain.
Trois cents on en occit, je crois, par saint Martin !
Dont on eut les chevaux, les armes, le butin.
La ville pour rançon paya cent marcs d'or fin,
Ce qui mit la terreur dans le pays voisin.
Sire Willem d'Encontre eut Castelsarrazin ;

On accorda Montech à Baudouin : don Perrin
L'abbé reçut Verdun : puis l'host prend son chemin
Et va vers Montauban.

Du bon comte de Foix le fils, du Puycerdan
Avec cent chevaliers, entra dans Montauban.
Nulle ville en lieu plain ne présente un tel flanc,
Et n'est si bien munie, et n'a fossé si grand.
Des hauts barons de l'host chacun voit et comprend
Que l'hiver déjà monte et que l'été descend,
Que la peur qu'on a d'eux ne vaudrait pas un gland.
Puis l'abbé de Pamiers avec son capelan
Leur prêche tout le jour et crie à tout le camp
Que les gens de Pamiers et de l'arrière-ban
Vont finir par se rendre ou s'enfuir nuitamment,
Car Saverdun leur prend le vin et le froment,
Et l'on n'a moissonné ni vendangé d'un an.
Par cette occasion tous, au soleil levant,
Décampent et s'en vont à la course marchant
Vers Hauterive où vint un renfort allemand;
Puis vers le Carcassais, avec maint auriban,
Et maints riches pennons.

La gent de Saverdun voit tant de gonfanons
Qu'elle descend et fuit à broche d'éperons,
Et le comte de Foix les suit : le preux baron
Venait dans le château se mettre en garnison.
Que vous dire ēt pourquoi faire plus long sermon?

Dans toute la Gascogne a rugi le Lion.
Saint-Gaudens et Muret, les tours et le donjon,
Et l'Isle en formation, et là-bas Oloron,
Montfort a tout conquis, jusqu'au fief de Gaston,
Mais à Foix ce torrent comme neige se fond,
Et chacun des croisés, quand il le trouve bon,
Quittant l'host du seigneur, va dans sa région.
Leur quarantaine est faite et gagné leur pardon.
Durant tout cet hiver, le bon comte Simon
A bien gardé sa terre : ensuite avec Guyon,
Son frère, ses amis et maint puissant baron,
Il tint un parlement au bout de la saison
Où furent prélats, gens de prix et de raison,
Et tous les châtelains qui suivent son pennon
Exprès au plaid mandés.

Au parlement de Foix maints clercs sont assemblés,
Et maints puissants prélats et maints barons titrés,
Coutumes, par le droit usages consacrés
Au pays vaste et grand ils ont d'abord donnés.
Des chartes on en fit avec des brefs scellés.
Ensuite ils s'en sont tous dans leurs fiefs retournés.
D'Encontre, don Willem, le sage et l'honoré,
Fut à la Saint-Denis à Muret, dans un pré,
Puis il partit de là joyeux et bien monté
Avec Bernard Jourdain qui dans son Isle est né,
Et l'abbé don Perrin avec eux ajusté.
De l'Isle, où par Bernard ils furent hébergés,

Ils viennent à Verdun qui les a restaurés.
Le lendemain matin, les routiers sont allés
A Castelsarrazin, courant jusqu'aux fossés.
Ils ont pris des brebis et d'autre avoir assez.
Ils étaient plus de mille à cheval bien comptés.
Dès que par le pays le bruit en fut semé,
Don Guillaume d'Encontre à l'instant s'est armé,
Et monseigneur Morel chevauche à son côté
Avec l'abbé Perrin de Saissy l'emporté.
Ils sont soixante au plus en bataille ordonnés
Qui les routiers pourtant ont vite ramenés,
Et jusqu'à Montauban les ont tant pourchassés
Qu'il en resta plusieurs dans le Tarn de noyés.
La nuit vient à propos et les a renvoyés.
Les chevaux retombaient sur leurs jarrets pliés.
Ils avaient tout repris, les prisonniers liés
Et la prise enlevée.

Don Guillaume d'Encontre, après cette mêlée,
Joyeux avec les siens de la prise gagnée,
A Castelsarrazin rentre lance levée;
Quand on baisse le pont, la minuit est passée.
Leur repas ne finit que vers la matinée,
Et l'on dormit, je crois, jusqu'à tierce sonnée.
La Route une autre fois de butin altérée
Courut autour d'Agen dans toute la contrée.
Elle ne marchait plus, tant elle était chargée.
Willem d'Encontre, à qui cette audace n'agrée,

Vient au devant avec sa mainade rangée :
Là fut frappé maint coup et de lance et d'épée
Dont la terre bientôt fut tout ensanglantée,
Et de tronçons de lance aux environs jonchée.
On vit là maint bandit mort, la gorge tranchée :
Rien pour eux du butin, pas même une poignée !
Il les défit avec la gent déterminée
Qu'il avait de Bourgogne et de France amenée
Ici dans ce pays.

Don Guillaume d'Encontre, ainsi que je vous dis,
Aux routiers enleva tout ce qu'ils avaient pris,
Et gagna maints chevaux et destriers de prix.
Ils revinrent encor, les avides bandits,
A Castelsarrazin pour piller le pays,
Mais sans en emporter deux deniers, m'est avis,
Car jusque dans le Tarn on les a poursuivis.
Son cheval étant mort de cinq flèches ou six,
Guillaume à terre choit devant tous ses amis.
Fièrement glaive en main aussitôt il a mis,
Et s'élance en avant appelant à grands cris,
Pour rallier les siens, l'enseigne de Paris.
Don Morel pique alors son coureur de grand prix,
Et les autres barons viennent forts et hardis
Et pressés d'arracher Guillaume aux ennemis.
Ils vont criant très-haut : « Dieu aide et saint Denis ! »
Là vous auriez vu donc maint écuyer occis
Et les routiers frapper sur un de nos baillis.

On remonta Willem sur un destrier gris
Dont les hennissements les ont tous réjouis.
Lui fiert sur les routiers tant qu'il les déconfit,
Et pousse jusqu'au Tarn : puis il plaisante et rit
De l'écart qu'il a fait.

Seigneurs, Dieu toute grâce et miracle opérait
En faveur de Willem, qui si fort se peinait
Qu'il était adoré de quiconque advenait.
Jamais homme plus preux de Bourgogne, en effet,
Ne vint : on n'en peut voir encor d'aussi parfait
S'il n'est de plus haut rang et plus grand qu'il n'était.
Mais à notre pays revenons, s'il vous plaît :
Pierre, roi d'Aragon, à Raimon s'alliait,
Et, malgré les croisés, à son fils accordait
Sa jeune sœur : et puis en campagne il entrait
Disant que d'Aragon bientôt il mènerait
Les mille chevaliers qu'à sa solde il avait
Contre ceux de la croix, et qu'il les combattrait
A force par delà.

Quant à moi, si je vis, je verrai qui vaincra :
En livre, je mettrai tout ce qu'on m'apprendra,
Et par écrit les faits dont il me souviendra
Aussi loin devant moi que le sujet ira,
Et si Dieu le veut, jusqu'au jour où l'on verra
Cette guerre achevée.

Mais avant que la paix soit vers nous arrivée,
On verra force coups, mainte lance brisée
Et maint gonfanon neuf sur l'herbe ensanglantée.
Mainte âme de son corps par la force arrachée
Et mainte noble dame en deuil et ruinée.
Le bon roi d'Aragon vient avec son armée;
Il a toute la gent de sa terre mandée.
En foule elle se rend belle et bien équipée.
A tous il parle alors et leur dit sa pensée :
Il veut aller mater cette tourbe croisée
Qui ravage, détruit et pille la contrée.
Le comte de Toulouse a son aide implorée
Pour que sa région ne soit plus dévastée.
Il n'a failli ni fait tort à personne née :
« C'est mon beau-frère ayant épousé mon aînée,
J'ai, dit-il, à son fils l'autre sœur mariée,
Et j'irai donc férir cette gent acharnée
A les déshériter.

« Sans qu'ils aient commis tort qu'on leur puisse imputer,
Les Français et les clercs veulent les dépouiller.
J'adjure les amis jaloux de m'honorer
De fourbir leur armure et de se préparer,
Car dans un mois d'ici les ports je veux passer
Avec ceux qui voudront me suivre et guerroyer. »
Et ses barons alors ont dit sans hésiter :
« Seigneur, nous ne voulons à rien nous opposer. »
Là-dessus chacun part et songe à s'apprêter.

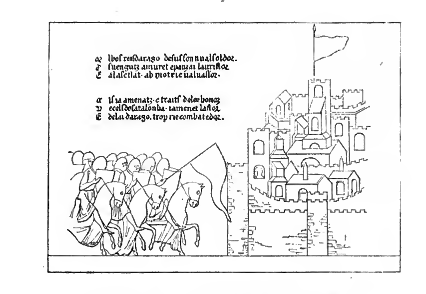
Chacun fait ses efforts pour paraître et briller,
Trafique, et met en gage afin de mieux s'armer.
Puis le roi mande à tous qu'on songe à bien charger
Les sommiers et les chars, car le temps va changer :
La vigne et les buissons commencent à feuiller,
Et la terre, les bois, les prés à verdoyer.
Tandis que d'Aragon le roi songe à marcher,
Le comte de Toulouse un jour vient à penser
Qu'il peut cerner Pujol et la ville forcer.
Sur l'heure aux Capitouls il va le déclarer.
Tous disent d'une voix : « Il faut se préparer ! »
Et les voilà qui font dans la ville crier :
« Que par la vieille rue on sorte sans tarder ! »
Au pré de Montaudran ils furent s'assembler.
« Seigneurs, leur dit Raimon, j'ai voulu vous mander
Pour vous apprendre à tous que j'ai fait épier
L'host qui veut nous détruire, et croit nous empêcher
De tenir dans nos champs et de les moissonner.
Tout proche, vers Lantar, ils viennent de camper :
« Seigneur, répond le peuple, allons les attaquer !
Nous sommes assez forts, si Dieu veut nous aider !
En pièces maintenant nous pouvons les tailler.
Le preux comte de Foix, que Dieu daigne garder !
Comminges et les routiers pouvant nous seconder.
Puisque nous voilà prêts, songez à bien frapper
Avant qu'en nous voyant ils puissent échapper,
Ces buveurs altérés. »

Les soudadiers de France à Pujol sont entrés,
Et le comte Raimon les a vite entourés :
Il amène avec lui, tous deux bien disposés,
Le preux Roger Bernard, la terreur des croisés,
Le comte de Comminge et les manteaux rayés
De Catalogne ici par don Pèdre envoyés,
Les bourgeois toulousains, tôt et vite arrivés,
Marchands, nobles et gens de toutes qualités.
Ainsi parla d'abord un légiste sensé
Qui fut au Capitole aux discours exercé :
« Seigneurs, comtes, marquis et vous tous, ajustés
Ici pour le combat, s'il vous plaît, écoutez :
Nous avons des pierriers et des engins chargés
Pour battre durement les murs des assiégés
Qui, j'en ai bon espoir, seront bientôt percés.
Car à nous est le droit, pour ceux sont les péchés
Qui nous ont tous nos champs pillés, détruits, fauchés.
Or, je vous dis, seigneurs, maintenant apprenez
Que nous avons reçu lettres et brefs scellés
D'amis très-chers, par qui nous sommes avisés
Que si demain au soir ils ne sont pas forcés,
Des secours leur viendront de partout ramassés.
Grande serait la honte et nos maux redoublés
Partant sans les avoir tous en pièces taillés.
Nous avons assez d'arcs, de carreaux emplumés.
A l'œuvre ! Soyons prompts et comblons les fossés.
Que dire et faire ici ne soient entremêlés.
Tous ensemble courons dans les bois et les blés ;

Que ramée et blé vert y soient amoncelés !
C'est derrière ces murs qu'est la fleur des croisés.
Si nous pouvons les prendre en comblant le fossé,
L'orgueil de ce Montfort va tomber abaissé !
Faisons donc voir pourquoi notre host s'est avancé :
Au fossé maintenant !... »

Tôt et vite leur host au fossé va courant.
Il n'est ni chevalier, ni bourgeois, ni servant
Qui n'apporte son faix avec empressement.
Tout se jette au fossé, qui s'emplit tellement
Que jusqu'au pied du mur peut aller l'assiégeant.
Ils le piquent bientôt de leurs longs ferrements.
Lors sur eux les Français lançent des feux ardents,
Des pierres, des rochers qui tombent lourdement.
L'eau bouillante qui perce armure et vêtement,
Au point que ceux d'en bas disent en reculant,
Et secouant le dos quand le flot pleut bouillant :
« La gale, par ma foi ! serait plus doux présent. »
Mais les archers de l'host visent si promptement,
Que nul Français là-haut n'apparaît un moment
Que l'acier ne lui brise ou le front ou les dents.
Et le pierrier qui tire avec des sifflements
Chasse tous les Français du mur et des ambants.
Personne qui ne parte ou ne tombe sanglant
Ou qu'on n'emporte à bras blessé mortellement.
Alors nos chevaliers ont crié hautement :
« Aux échelles, bourgeois ! l'ennemi va cédant ! »





ARRIVÉE DU ROI PIERRE D'ARAGON DEVANT MURET

Page 147. — Vers 21

Ils prirent donc la ville et tous ses bâtiments.
De ces croisés français tous, riches ou manants,
Sans aucune pitié furent pris là dedans,
Et moururent du glaive ou pendus aux ambans.
Soixante ils étaient bien, tous chevaliers puissants,
Sans compter les donzels, écuyers et sergents.
Voici venir ensuite un messager prudent,
Qui prend le Capitoul à part, et doucement
Lui dit : « Guy de Montfort arrive éperonnant.
Aux murs d'Avignonnet il touche maintenant,
Et combattra, si l'host de Toulouse l'attend. »
« L'host, dit le Capitoul, s'est vengé largement,
Que la trompette sonne et partons à l'instant. »
Ils rentrent là-dessus à Toulouse en chantant,
Tout fiers de leur bonheur.

De leur bonheur ils ont grande et douce saveur,
Les Toulousains et ceux qui servent leur seigneur;
Mais quand Guy de Montfort en ouït la rumeur,
Il eut des Français morts grande tristesse au cœur,
Et ses larmes ne put retenir. Du malheur
Il pleure, et mène deuil et cruelle douleur
De l'échec qu'il essuie et de ce déshonneur.

Laissons-le maintenant pour un sujet meilleur.
Le bon roi d'Aragon sur son ardent coureur,
Est venu sous Muret déployer l'or en fleur.
Il assiége la ville avec maint vavasseur,

Et maints barons qu'il a tirés de leur honneur (1).
De ceux de Catalogne il amène la fleur
Et de vers Aragon force preux au grand cœur.
Il pense tout briser deçà par leur valeur,
Et que nul n'osera lui résister de peur.
Puis à Toulouse il mande au mari de sa sœur
De venir le rejoindre avec maint guerroyeur,
Et ceux que du combat exalte la fureur,
Car il veut dans ses fiefs rétablir le seigneur
De Comminge et les siens; Béziers avec vigueur
Repris, un croisé seul en plaine ni hauteur
Il ne laissera sauf, et de Saint-Amateur (2)
A Montpellier sera leur exterminateur.
Quand il apprend cela le comte, plein d'ardeur,
Va droit au Capitole.

Au Capitole va le duc, comte et marquis;
Il leur dit que le roi vient avec ses amis,
Et que devant Muret il a le siége mis,
En déployant un camp épais comme taillis.

« Portons-y nos pierriers, nos arcs turcs bien fourbis,
Puis dans le Carcassais, leur dit-il, Muret pris
Nous irons, si Dieu veut, délivrer le pays. »
On lui répond : « Seigneur, bon est ce que tu dis,
Si tout peut s'achever comme ils l'ont entrepris;

(1) Fief.
(2) Roquemadour en Quercy (Saint-Amadour).

Mais ces Français sont durs et rudes ennemis;
Ce sont cœurs de lion au péril endurcis,
Et la rage les point des compagnons occis
Et pendus à Pujol. Suivons donc bon avis
Et ne nous trompons point avec ces ennemis. »
Là-dessus les corneurs font retentir leurs cris :
« Que tous sortent soudain en armes et munis
Pour aller à Muret où le roi siége a mis. »
Par les portes en foule et par les ponts-levis,
Chevaliers et bourgeois et peuple sont sortis.
Ils s'en vont à Muret qui, dans ses prés fleuris,
Verra rester bientôt tant d'armures de prix,
Tout leur riche bagage et tant d'hommes choisis,
Dont ce fut grand dommage, ô Dieu de Paradis!
Le monde en valut moins.

Le monde en valut moins, seigneurs, en vérité,
Car du bonheur céleste il fut déshérité,
Et l'on vit aussitôt déchoir la chrétienté.
Or, écoutez, seigneurs, comment tout s'est passé.
Le bon roi d'Aragon, de combattre pressé,
Campe devant Muret, frais et bien reposé.
Raimon et les barons qui sont de son comté,
Les bourgeois de Toulouse et la communauté,
Redressant les pierriers qu'ils avaient apportés,
Battent si rudement Muret de tous côtés,
Que dans la ville neuve ensemble ils sont entrés,
Et pressent les Français là-haut réfugiés.

Voilà qu'un messager dit, dressé sur ses pieds :
« Sire roi d'Aragon, sachez-le en vérité,
Les hommes de Toulouse ont vaillamment lutté ;
Sauf votre bon plaisir, ils tiennent la cité,
Ayant forcé maison, Albercs barricadés,
Et de telle vigueur les Français pourchassés,
Que dans la citadelle ils sont tous entassés. »

Ce récit fait au roi ne l'a pas contenté,
Auprès de nos consuls lui-même il s'est porté,
Et leur dit et commande avec autorité,
De rendre à l'ennemi ce qu'ils ont emporté.
« Car nous ferions, dit-il, grande légèreté
Que de prendre Muret. Je suis bien informé
Que Simon de Montfort viendra demain armé,
Et quand nous le tiendrons dans ces murs enfermé,
Que Nunez mon cousin, et ceux qu'il a levés,
Seront dans notre camp en bon point arrivés,
Nous cernerons Muret alors de tous côtés,
Et prendrons ceux de France avec tous les croisés,
Et plus jamais leur dam ne sera réparé,
Paradis en splendeur brillera redoré.
Mais si l'on assaillait ceux qui sont assiégés,
Don Simon s'enfuirait dans les autres comtés,
Et la peine et le temps pour nous seraient doublés.
Mieux vaut que nous soyons sur ce point accordés,
Laissons-les entrer tous, puis nous prendrons les dés,

Et moi, comme tous ceux qui m'ont accompagné,
Nous ne les quitterons que nous n'ayons gagné.
Allez le dire aux vôtres ! »

Les donzels vont tôt dire au conseil principal
Qu'on fasse de Muret sortir l'host communal
Et qu'on n'y tranche plus ni barrière ni pal,
Mais que chacun retourne à sa tente, au signal
Que donne le roi Pèdre, au cœur impérial.
A ce cri des barons sort le ban féodal.
Chacun revient s'asseoir au feu seigneurial.
Quand ils eurent mangé sur le penchant d'un val,
Voici venir Montfort déployant son sendal,
Et bien d'autres Français qui sont tous à cheval.
Des heaumes et des brans, m'aide saint Martial,
La Garonne partout reluit comme cristal.
Nul en si faible corps ne vit meilleur vassal.
Ils entrent à Muret au trot par le Foiral,
Et s'en vont aux Albercs, où cuisait leur régal,
Faire en braves barons chère de carnaval;
Puis quand le jour blanchit l'azur oriental,
Don Pedro d'Aragon et tout son ban royal
Vont tenir dans un pré parlement féodal
Avec le vieux Raimon et Roger son égal,
Le comte de Comminge au cœur bon et loyal,
Et bien d'autres barons, Hugues le sénéchal,
Les bourgeois et les chefs de l'host municipal.
Le roi parla premier.

Le roi premier parla, car il sait bien parler.
« Seigneurs, oyez, dit-il, ce que je veux conter.
Simon est là venu, mais ne peut échapper.
De ceci seulement je dois vous informer,
Que nous aurons bataille avant de nous coucher.
Ainsi donc maintenant songez à commander,
Et sachons les grands coups et donner et frapper,
Même dix fois plus forts nous les ferions plier. »
Raimon le vieux s'est mis ensuite à raisonner :
« Seigneur roi d'Aragon, si tu veux m'écouter,
Voici ce qu'à mon sens on doit exécuter :
Faisons autour du camp des bannières dresser,
Pour que nul à cheval n'y puisse pénétrer;
Et puis si les Français veulent nous y forcer,
Nos arbalétriers sauront bien les blesser.
Alors quand ils plîront nous irons les charger,
Les poursuivre la lance aux reins et les chasser. »
« Moi, dit Michel de Luz, je ne peux approuver
Que le roi d'Aragon aille ainsi se cacher;
Mais vous faites bien pis que de le conseiller,
Vous laissant lâchement, comte, déshériter! »
« Seigneurs, leur dit Raimon, je cesse de parler,
Mais avant que la nuit ait noirci ce gravier,
Nous verrons qui plîra ses tentes le dernier. »
On crie : « Aux armes tous! » et tous se vont armer.
Aux portes de Muret ils vont éperonner,
Et font par leurs épieux la porte outrepasser.
Sur le seuil corps à corps on se prend à lutter,

On lance épieux et dards, on court s'entre-frapper,
Tant qu'on y voit partout le sang à flots couler,
Et de ce sang vermeil la porte ruisseler.
Ceux du dehors voyant qu'ils ne peuvent entrer,
A leurs tentes tout droit songent à retourner.
Les voilà donc assis tous ensemble à dîner.
Mais Simon de Montfort dans Muret fait crier
Qu'on remette aux chevaux et le chanfrein d'acier
Et la barde de maille, et qu'on fasse seller
Pour voir si l'ennemi se laissera tromper.
Au portail de Salas tous vinrent se grouper,
Et don Simon alors se prit à sermonner :
« Seigneurs barons français, quel conseil vous donner?
Nous sommes tous ici pour nous mettre en danger.
Pendant toute la nuit je n'ai fait que songer.
Toujours ouverts mes yeux n'ont pu se reposer;
Or, j'ai trouvé ce plan à force d'y penser.
Dans le chemin couvert nous allons nous glisser,
Et droit au camp courir comme pour attaquer.
S'ils viennent en bataille et prêts à résister,
Ou bien qu'ils aiment mieux des tentes nous braver,
Sur Auvillar tout droit il faut se replier. »
Le comte Baudouin dit : « Bien! allons l'essayer!
Et, si l'ennemi sort, songeons à bien frapper,
Il vaut mieux bien mourir que vivre à mendier! »
L'évêque Folquet vient bénir et les signer
Avec la croix; ensuite ils ont pour les guider
Guillaume de la Barre, un vaillant chevalier.

Il les fait en trois corps serrés s'échelonner,
Laisse dans le premier les bannières flotter,
Et vient droit à nos tentes.

Aux tentes tous vont droit à travers le palus,
Les bannières au vent, les pennons étendus,
Les heaumes où l'or brille en feuille, et les écus,
Les glaives, les hauberts en Orient battus
Font comme diamants luire les prés herbus.
Don Pedro d'Aragon, les ayant aperçus,
Tient bon; mais peu des siens à l'aide sont venus.
Les hommes de Toulouse, eux, sont vite accourus
En foule, mais sans ordre et ne respectant plus
Leurs chefs, quand les Français viennent de fer vêtus,
Et vont frapper le roi qui leur est inconnu.
« Je suis le roi, » dit-il, mais sans être entendu.
Il fut si rudement atteint, frappé, moulu,
Que jusque sur le sol son sang s'est répandu,
Et qu'il tombe là mort sur la place étendu.
Les siens voyant cela se tiennent pour perdus.
Qui fuit çà, qui fuit là, peu se sont défendus.
Les Français de Montfort les ont si bien battus,
Que celui qui s'en sort se croit cher à Jésus!
Le choc jusqu'au Rivet dura rude et confus.
Les bourgeois toulousains dans le camp répandus,
Tous ensemble étaient là comme des éperdus,
Quand Dalmas d'Entoisel, dans les flots tout ému,
Avec son bon cheval se lance à corps perdu

En criant : « Au secours ! mal nous est advenu !
Le bon roi d'Aragon gît là mort et vaincu !
Grand Dieu ! que de barons par la lance abattus,
La plaie est trop cruelle et ne guérira plus ! »
Dès que sur l'autre bord sain et sauf on l'a vu,
Le peuple vers le fleuve en foule est accouru ;
Le passe qui peut, mais plus d'un est retenu,
Que le torrent dévore et rendra vert et nu !
Le bruit de ce malheur partout fut répandu,
Et de maint homme aussi qu'on vit mort étendu,
Bien grand fut le dommage.

Bien grand fut le dommage et le deuil accablant,
Quand le roi d'Aragon resta mort et sanglant.
Avec tant de barons, la honte également,
Sur chrétienté retombe et sur toute la gent.
Les hommes de Toulouse, irrités et dolents,
Ceux qui de la tuerie échappèrent tremblants,
Rentrent dans leur cité tout en se lamentant.
Pour Simon de Montfort, glorieux et content,
Ses ennemis enfuis, il s'empare du camp,
Et distribue aux siens le butin, qui fut grand.
Le comte de Toulouse, en fureur et dolent,
S'en vient aux Capitouls dire secrètement
De faire pour le mieux leur accommodement,
Qu'il va s'en aller, lui, vers le pape Innocent
Se plaindre de Montfort qui l'a traîtreusement
Exilé de sa terre, en navrant maintenant

Son cœur d'un désespoir comme glaive poignant.
Puis il sort de sa terre avec son noble infant.
Les hommes de Toulouse, ensuite tristement,
Traitent avec Montfort et lui prêtent serment,
Puis chacun à regret à l'Église se rend.
Le légat à Paris, par message courant,
Envoie au fils du roi qu'il vienne promptement.
Le fils du roi de France arrive rayonnant,
Et l'armée à Toulouse entre pompeusement;
Elle occupe la ville et tous les logements,
Et campe dans les cours et les grands bâtiments.
Les gens de la cité disaient entre leurs dents :
« Souffrons ce que Dieu veut sans murmure à présent,
Pour nous sauver un jour il est assez puissant! »

DEUXIÈME PARTIE

ROME

Le fils du roi de France, un prince au cœur méchant,
Simon, le cardinal, don Foulque s'abouchant,
Ont parlé de pillage et de saccagement,
Puis de brûler la ville avec brandon ardent.
Mais l'avis à Simon parut trop violent,
Car s'il détruit Toulouse, il s'amoindrit d'autant :
« Mieux vaut en retirer, dit-il, l'or et l'argent. »
Ils s'arrêtent enfin à ce tempérament :
Que les fossés on comble, et que le plus vaillant
Sans fer et sans armure y soit dorénavant,
Et ne puisse sauver Toulouse en combattant;
Puis que toutes les tours, murs et retranchements
Soient détruits et rasés jusques aux fondements.
Ainsi fut fait alors et dit le jugement.
Don Simon de Montfort reste seigneur tenant
De la terre du comte et des fiefs dépendants :
Le comte est dépouillé comme ses partisans
Par les prêches menteurs de tous ces moines blancs,
Et du roi qui là-bas dort dans ces jours sanglants
Le fils revient en France.

Le fils du roi de France est fort bien accueilli
Par son père : à le voir chacun s'est réjoui.
Sur son cheval arabe, il arrive un lundi,
Et vient conter au roi comment s'est agrandi
En pouvoir, en honneurs, et d'avoir enrichi
Don Simon de Montfort : son père rien ne dit.
Et moi, je crois qu'un jour sur le sol qu'il ravit,
Et qui trop beau me semble et trop noble pour lui,
Don Simon doit périr avec son frère Guy.
Mais revenons au comte : il s'en allait banni,
Et sur terre et sur mer il a longtemps langui.
Après tout, Dieu pourtant et son esprit béni
Font tant, que sain et sauf des flots il est sorti
Avec son jeune fils, et, de mort garanti,
S'est avec son cortége à Rome réjoui,
Chacun d'eux priant Dieu de lui servir d'appui.
Là sont Roger de Foix l'éloquent, son ami
Arnaud de Villemur, qui n'a jamais fléchi;
Roger de Rabasteins, un cœur noble et hardi,
Et bien d'autres barons de sagesse et d'esprit
Qui maintiendront leur droit, si l'on y contredit,
Dans la cour assemblée.

Dans la cour du vrai chef de la religion
Grands furent la rumeur, le bruit, l'émotion.
On tint là le concile et la légation
Des prélats de l'Église et de ses hauts barons
Évêques, cardinaux, abbés aux manteaux longs;

Prieurs, comtes, comtors (1) de toutes régions.
Là sont Raimon le comte et son fils bel et bon,
Arrivé d'Angleterre avec maint compagnon.
Sans Arnaud Topina, qui les guidait, dit-on,
En France il eût trouvé péril et trahison.
A Rome il est venu, la ville du pardon,
Car le pape a voulu son absolution.
Onc ne naquit de mère un plus noble garçon,
Plus gent, plus gracieux, de meilleure façon,
Et d'un lignage tel qu'au pays du Lion (2),
En France ou vers Poitiers on n'en vit d'aussi bon.
Le preux comte de Foix vient avec les Raimon.
Tous trois agenouillés, au pape, et c'est raison,
Viennent redemander les fiefs de leur maison.
Le pape voit l'Infant et sa gente façon;
De l'Église et des clercs il sait la trahison,
Et son cœur est si plein d'ire et de pamoison
Qu'au milieu des soupirs par les deux yeux il fond.
Mais là rien ne leur sert droit, ni foi, ni raison.
Seul, le pape, homme sage et de réflexion,
Devant toute la cour, et présents les barons,
Prouve par l'Écriture et par loyaux sermons
Qu'on a beau l'accuser, le vieux comte Raimon
Ne peut perdre son fief pour irréligion,

(1) Les comtors, si communs dans tout le Midi au moyen âge, étaient des comtes subalternes prenant rang immédiatement après les vicomtes.
(2) Richard d'Angleterre.

Car il est catholique et de fait et de nom;
Que dans le traité fait avec maître Milon,
Par crainte de l'Église et de damnation,
Il prit de son comté la domination
Et voulut que le tint en command don Simon,
A ce chef, toutefois, sans en avoir fait don.
Aussi le noble comte en eut le cœur félon
Comme celui qui perd sa terre et sa maison.
Devant le pape alors il est temps et saison
Que le seigneur de Foïx expose sa raison,
Qu'il saura bien lui dire.

Il saura bien parler sans peur et sagement.
Quand il se tient debout sur le pavé, parlant,
Toute la cour le voit, le regarde et l'entend.
Il a fraîche couleur et visage avenant.
S'approchant de l'apôtre, il lui dit bellement :
« Seigneur pape, de qui tout l'univers dépend,
Héritier de saint Pierre et du pouvoir si grand
De donner aux pécheurs paix et soulagement,
Toi qui dois maintenir droit et bon jugement,
Car tu fus élevé pour notre amendement,
Écoute, et puis, seigneur, décide justement.
En toute vérité, je peux faire serment
Que je n'aimai jamais hérétique ou croyant,
Et ne leur fus de cœur patron ni bienveillant.
A sainte Église, en fils soumis, obéissant,
Nous voici dans ta cour venus loyalement.

Le comte mon seigneur, son fils également,
Si beau, si bon, si sage et tout petit enfant.
Or, si droit ni raison ne l'accuse ou reprend,
S'il n'a pu faire encor fraude ni manquement,
S'il n'a faute ni tort envers homme vivant,
Nous nous demandons tous avec étonnement
Pour l'amour de quel saint on dépouille l'infant.
Le comte mon seigneur, si riche et si puissant,
S'est mis à ta merci, saint Père, en te rendant
Provence au ciel d'azur, Toulouse et Montauban.
Depuis, tous les vassaux de son arrière-ban
Sont livrés à la mort, au supplice, au tourment
Par le pire ennemi, l'homme le plus méchant.
Car Simon de Montfort les garrotte, les pend,
Les foule, et sans pitié va les exterminant.
C'est du jour qu'ils t'ont pris, saint Père, pour garant
Qu'ils sont tombés en peine et sous le fer sanglant,
Et moi, puissant seigneur, à ton commandement,
A Foix, j'ai tout rendu : tour et retranchement.
Si fort est le château que seul il se défend :
J'avais en quantité pain, vin, chair et froment ;
Eau douce et claire au bas de la roche qui pend,
Mes braves compagnons, d'acier maint vêtement,
Et pouvais dans ses murs rire de l'assaillant.
Le cardinal légat peut dire maintenant
Comment je le livrai, mais s'il ne me le rend,
Il ne faut plus parler d'accord loyal et franc. »
Le cardinal alors se lève, et se tournant

Vers le siége du pape, il dit brièvement :
« Le comte est vrai, seigneur, d'un seul mot il ne ment.
Je reçus le château livré loyalement,
Et devant nous y fit son établissement
L'abbé de Saint-Tibéri.

« L'abbé preux et loyal qui n'a jamais menti
Dira que le donjon est fort et bien muni,
Et qu'à toi comme à Dieu le comte s'est soumis. »
Là-dessus lestement au milieu du parvis
L'évêque toulousain sur ses deux pieds s'est mis.
« Seigneurs, reprend Folquet, notre prélat maudit,
Vous avez ouï tous ce que le comte a dit,
Qu'il s'est de l'hérésie avec soin garanti?...
Moi, je soutiens, sans peur de me voir démenti,
Que de la folle erreur que prêchent ces bannis,
La plus grosse racine est à Foix son pays.
Il les a tolérés, protégés et chéris.
Son comté, puis ses fiefs en étaient tous remplis.
Le fort de Monségur pour eux seuls fut bâti.
Sa sœur, qui renia quand mourut son mari,
A Pamiers a passé trois ans bien accomplis,
Et maints chrétiens par elle ont été pervertis.
Quant aux soldats de Dieu, nos pèlerins bénis,
Qui chassaient l'hérétique et routiers et faidits,
Il en a tant tués, rompus, hachés, meurtris,
Que Montjoie et ses champs de leurs os sont blanchis.
On pleure encore en France, et nous sommes honnis.

A la porte écoutez les plaintes et les cris
Des mutilés : là-bas les sanglots des bannis,
Et de ces malheureux qui n'ont plus que des nuits
Et ne pourraient marcher s'ils n'étaient pas conduits.
Qui les a torturés, martyrisés, détruits,
Doit perdre pour toujours sa terre et paradis! »
Arnaud de Villemur de son siége a bondi.
Quoique tous les regards soient attachés sur lui,
Il raisonne et leur parle en chevalier hardi.
« Seigneurs, si j'avais su, lorsque je suis parti,
Que le dam qu'on réveille à Rome eût retenti,
On en verrait bien plus, je vous le garantis,
Aveugles et sans nez de ces croisés bandits! »
« Pardieu! dit l'un à l'autre, il est fol ou hardi! »
Mais le comte reprend : « Par mon droit affermi,
Ma droiture et mon cœur de loyauté rempli,
Si l'équité prévaut, tous mes maux sont guéris,
Car je n'aimai jamais croyants ou noirs habits.
A Boulbonne, où les miens sont tous ensevelis,
Je me donnai d'avance, et vivant je m'offris.
Pour Monségur, voilà le droit tout éclairci;
Je n'en fus pas un jour maître et seigneur : et si
Ma sœur fut pécheresse en ses faits et ses dits,
Je ne dois point payer de son péché le prix.
Car dans notre comté le droit est indivis :
Le comte, notre père, avant qu'il fût fini,
Dit : « Si quelqu'un des miens, de son exil marri,
« Retourne sur le sol où mère l'a nourri,

« Je veux qu'il ait sa part et soit bien accueilli. »
Je jure par celui qui sur la croix fut mis,
Pèlerin ou romieu bon et de paix ami,
Suivant le saint chemin par l'Église établi,
Ne fut jamais par moi volé, pris, assailli,
Ni par aucun des miens sur sa route envahi.
Mais, pour ces voleurs faux, ces perfides bandits,
Porteurs de cette croix qui nous a tous détruits,
Par les miens ou moi-même aucun ne fut surpris
Qu'il n'ait perdu les yeux, pieds ou mains. Et je dis
Qu'il me vient joie au cœur de ceux qui sont occis,
Et des fuyards vivants mal, tristesse et soucis.
Et quant à ce prélat qui parle haut ici,
Je vous dis, moi, qu'il a le ciel et nous trahis,
Avec ses vers menteurs ornés d'un beau vernis,
Qui perdent qui les chante ou les avait appris.
Avec ses traits d'esprit aigus et bien fourbis,
Nos dons quand il n'était qu'un jongleur applaudi,
Et son méchant savoir, il s'est si fort grandi
Que devant lui tout tremble et nul ne contredit.
Devenu moine en froc, ensuite abbé bénit,
Dans son cloître, le jour lui parut obscurci;
Il n'eut bien ni repos que lorsqu'il fut sorti.
Crôsse alors à Toulouse et mitre d'or il prit :
Depuis, sur tout le sol un tel feu resplendit
Qu'on ne l'éteindra plus : les trames qu'il ourdit
A cinq cent mille et plus des grands et des petits
Ont fait perdre les corps, la vie et les esprits,

Et, foi que je vous dois, tout ce qu'il fait et dit
L'a rendu beaucoup plus semblable à l'Antechrist
Qu'au messager de Rome.

« Le messager de Rome avait bien protesté
Que l'apôtre très-saint me rendrait mon comté;
Mais de sot ou de fou dussé-je être traité,
Quand au château de Foix je serai remonté,
Dieu, qui lit dans mon cœur et voit ma loyauté,
Sait que dorénavant il sera bien gardé.
Le légat vous dira, lorsqu'il l'a demandé,
Qu'il lui fut aussitôt de bon vouloir livré,
Et celui qui retient le dépôt confié,
Par droit et par raison en doit être blâmé. »
« Comte, a dit Innocent, ton droit fut proclamé
Noblement et le nôtre un peu diminué.
Ce que nous te devons sera restitué,
Et si de ton bon droit je suis persuadé,
Tu reprendras ton fort comme tu l'as donné.
Bien que la sainte Église un jour t'ait condamné,
Tu dois merci trouver si Dieu t'a pardonné.
Tout pécheur par les fers du démon enchaîné,
L'Église l'aime mieux sur son sein que damné,
Pourvu qu'il se repente avec humilité,
Et désormais soumis fasse sa volonté. »
Puis aux autres il dit : « Dans le livre sacré,
Écoutez tous comment Dieu lui-même a parlé :
— Mes disciples du jour garderont le côté :

Qu'ils portent l'eau, le feu, le pardon, la clarté!
Indulgence pour tous, douceur, humilité.
Du glaive ils ont la force, et puis l'autorité
De la croix pour juger, mais avec équité.
Qu'ils maintiennent la paix et gardent chasteté;
Qu'ils professent toujours droiture et charité,
Et qu'ils ne fassent point ce que j'ai prohibé.
Quiconque en a fait moins ou plus en a prêché,
L'a fait, je vous le dis, contre ma volonté. »
Raimon de Roquefeuille alors s'est écrié :
« Seigneur, vrai pape, hélas! prends maintenant pitié
D'un tout jeune orphelin errant et ruiné,
Dont le père à Béziers mourut assassiné.
Ce vicomte si preux et de tous honoré,
Don Simon le tua lorsqu'il lui fut livré.
Aussi l'honneur déchut du tiers ou de moitié
Depuis que, par un crime, il fut martyrisé.
Il n'est nul cardinal en ta cour, nul abbé,
Ayant plus fermement la foi de chrétienté.
Pourtant le père est mort, le fils déshérité.
En lui rendant son fief, sauve ta dignité.
Car si plus justement il n'est ici traité,
Ton âme portera le poids de son péché;
Et si tu ne lui rends tout à jour assigné,
Je te réclamerai droit, terre et vicomté
Au jour du jugement, ce jour si redouté
Où, selon sa valeur, chacun sera jugé. »
Barons, se disent-ils, certe il l'a bien sommé!

Le pape dit : « Ami, tout sera corrigé. »
Puis aux siens il fait signe, et le voilà rentré.
Les comtes restent là sur le marbre gravé ;
Mais Arnaud de Comminge : « Allons, bien exploité !
On peut sortir, dit-il, car tout est arrêté,
Puisque le pape rentre. »

Le pape, quand il rentre, en son jardin d'abord,
Descend pour se distraire et calmer son transport.
Des prélats de l'Église aussitôt chacun sort
Et vient le retrouver pour lui donner confort.
Des comtes dépouillés tous aggravent le tort.
« Si tu les rétablis, nous sommes demi-morts,
Tandis qu'avec ses fiefs Simon nous rendra forts. »
« Barons, dit Innocent, j'y veux penser encor. »
Il ouvre là-dessus un livre et trouve un sort
Par lequel don Raimon peut venir à bon port.
Il reprend donc : « Seigneurs, je ne puis sans remord
De la terre du comte opérer le transport.
Il est vrai catholique et n'a plus aucun tort.
Seulement que la terre appartienne à Montfort,
Sauf tout ce que la veuve a perdu par la mort,
Ainsi que l'orphelin, du Puy jusqu'à Niort
Et le sol infecté, des flots du Rhône au port. »
Évêques et prélats, tous blâment cet accord.
Bien qu'il en soit seigneur, car la vengeance dort,
Devant Toulouse, un jour, Simon tombera mort.
On verra ce jour-là briller de rayons d'or

Tout le monde... et l'honneur en deviendra plus fort,
Ce qui sera, ma foi! plus doux à don Pelfort
Qu'à Folquet, notre évêque.

Notre évêque Folquet devant tous à présent
Va distiller le miel de son art séduisant :
« Seigneur, apôtre vrai, très-cher père Innocent,
Comment peux-tu frapper aussi cruellement
Le comte de Montfort, ce fils obéissant
De sainte Église, et puis ton plus grand partisan?...
Pour toi, peine et chagrin il les souffre gaiement;
Il pourchasse hérésie et routiers mécréants,
Et tu lui prends sa terre et les forts bâtiments
Conquis avec la croix et les glaives luisants,
Montauban et Toulouse; et de plus tu lui prends
Le sol de l'hérétique et des loyaux croyants,
Celui des orphelins, des veuves, des enfants.
Jamais plus grand sophisme ou plus dur jugement
Ne fut rendu, ni fait un pareil contre-sens.
Ton octroi deviendra le plus vain des présents.
C'est spoliation pour le chef des vaillants;
Pour Raimon, de faveur c'est un commencement,
Tu le tiens pour très-bon catholique et croyant,
Les comtes de Comminge et Foix également;
Mais, s'ils ont tous les trois notre foi purement,
Ce que tu veux laisser à Montfort maintenant
Reprends-le, car ce don, saint-père, est un néant,
Ou bien délivre-lui la terre entièrement.

Et si tu ne veux pas qu'il en soit le tenant,
Il faut que partout fer passe et feu dévorant.
Si tu les prends pour bons et fidèles croyants,
Moi qui suis ton évêque et connais ces méchants,
Je jure que nul d'eux ne garde le serment.
En condamnant pour eux ton fils obéissant,
Tu te montres peu juste et peu reconnaissant. »
L'archevêque d'Auch dit : « Seigneur cher et puissant,
L'évêque est aussi vrai qu'il est sage et savant.
Si Montfort perd le fief, c'est injuste vraiment. »
Et là-dessus voici que se lèvent trois cents
Archevêques, prélats et cardinaux présents.
Au pape tous disaient : « Seigneur, tu nous démens!
Nous avons tous prêché, dit et redit aux gens
Que le comte Raimon est un mauvais croyant
Et ne doit plus avoir fief ni commandement. »
De Lyon l'archidiacre, à ces mots se levant,
Répond aux cardinaux et leur dit durement :
« Seigneurs, vous blessez Dieu par cet acharnement;
Car Raimon prit la croix avec empressement.
Il défendit l'Église et fit son mandement:
Et si l'Église, au lieu de l'aider à présent,
L'accuse et le poursuit, elle a grand tort et prend
Un chemin qui nous fait déchoir de notre rang.
Et vous, seigneur Folquet, vous êtes si poignant
Que vos fougueux sermons, votre dur mandement,
Qui nous inculpent tous, vous principalement,
Cinq cents mille chrétiens ont fait marcher dolents

Avec leur âme en pleurs et les corps tout saignants.
Et pourtant sur les saints nous avions fait serment,
Vous et moi, puis tous ceux qui sont ici nuisant,
Pour qu'en gardant le droit le pape fût clément.
L'illustre fils du comte a de si hauts parents
Qu'on ne peut le bannir sans plainte bien longtemps. »
L'apôtre dit : « Seigneurs, tous vos traits médisants,
Vos prêches furibonds, pleins d'angoisse et cuisants,
Contre mon gré sont faits, et j'en suis mécontent.
Je ne sais quel dessein vous allez méditant,
Mais il ne m'est, ma foi ! jamais sorti des dents,
Que le comte Raimon fût parmi les perdants !
L'Église ouvre les bras aux pécheurs repentants,
Bien qu'ils soient accusés par des gens ignorants.
Et même s'il pécha contre le tout-puissant,
Il s'est à moi rendu plaintif et soupirant,
Pour suivre ma parole et mon commandement. »
Après vint le prélat de Narbonne disant :
« Digne père et seigneur, c'est parler sensément.
Commande, juge-nous, et que ton jugement
N'ait pour son contre-poids ni la peur ni l'argent ! »
« Barons, tout est jugé, répondit Innocent.
Que Raimon pardonné vive chrétiennement,
Simon tiendra la terre !

« Simon tiendra le fief, puisque Dieu le permit.
Nous allons décider d'après le droit écrit. »
Il dicta sa sentence et chacun l'entendit :

« Barons, le comte est vrai catholique et mon fils,
Car si le corps pécheur par Satan fut surpris,
Pour qu'il trouve pardon à nos pieds il suffit
Que le deuil du péché soit porté par l'esprit.
Je m'émerveille fort d'avoir été soumis
A la nécessité d'assigner le pays
A Simon, sans que droit ou raison m'ait conduit! »
Maître Thédise alors, le légat, répondit :
« Par sa fidélité, par le bien qu'il nous fit
En chassant l'hérésie, et lorsqu'il défendit
Sainte Eglise, Montfort, seigneur, à notre avis,
Mérita de tenir la terre et le pays. »
« Maître, reprit le pape, il a fait bien et pis,
Car il détruit les miens à l'égal des maudits.
Chaque mois il m'en vient plainte amère et grands cris.
Aussi le bien déchoit, baisse, et le mal grandit. »
Dans l'assemblée après ce que le pape a dit,
Deux par deux, trois par trois les prélats se sont mis,
Et devant lui passant, tour à tour l'ont requis :
« O seigneur, puissant pape! as-tu mis en oubli
Que dans le Carcassais Montfort s'est établi
Pour y mettre les bons, chasser nos ennemis,
L'hérétique vaudois, les routiers, les bandits,
Et peupler ces cantons, par l'erreur envahis,
De Normands ou Français catholiques choisis.
Ensuite avec la croix Montfort a tout conquis,
L'Agenais, le Tolzan, l'Albigeois, le Quercy,
Toulouse, Foix le Fort, Montauban l'Endurci,

Et tout, entre les mains de l'Église il l'a mis.
Donc, puisque tant de coups il a donnés et pris,
De son glaive mortel frappé tant d'ennemis,
Et de tant de façons pour nous s'est entremis,
Peut-on de ses sueurs lui retirer le prix?
Nous ne le croyons pas, vrai, pape! Ce pays
Par droit et par raison à Montfort est acquis,
Et quiconque voudrait le lui prendre aujourd'hui,
Nous trouverait unis et dressés contre lui! »
« Barons, répond le pape, amers sont mes soucis
De voir mal et superbe à mes côtés assis.
Tout selon le droit seul devrait être conduit.
Or, le méchant triomphe et le bon est détruit.
Raimon, ce qu'il n'est pas, fût-il jugé, proscrit,
Pourquoi prendre à son fils la terre qu'il perdit?
Jésus-Christ, le vrai roi, le vrai Seigneur a dit:
« Pour le péché du père un fils n'est point puni. »
Quand Jésus-Christ le veut, il doit en être ainsi.
Cardinal ou prélat à bien parler instruit
Ne peut aller qu'au but où Jésus nous conduit.
Mais un autre grief nous est encor soumis.
Quand les premiers croisés vinrent en ennemis
Raser le Biterrois et que Béziers fut pris,
L'enfant, tendre bouton à peine épanoui,
Ignorant bien et mal, était plus réjoui
Par un arc, un oiseau, son berceau de treillis,
Que par les riches fiefs d'un duc et d'un marquis.
Qui peut le condamner s'il n'avait pas failli,

A perdre rentes, cens et son fief envahi?
Sa haute parenté doit le défendre aussi,
Jamais plus noblement lignage n'a fleuri.
En voyant sa jeunesse et ce courtois esprit,
Quand il n'a contre lui ni tort, ni droit écrit,
Quelle bouche oserait dire : Qu'il soit proscrit!
Et demande le pain par l'étranger pétri!
Il n'a droit ni raison, ni Dieu même pour lui,
L'homme fait pour donner et qui reçoit d'autrui.
Quant à celui qui hait son frère, le poursuit,
Et qui de sa dépouille ensuite s'enrichit,
Mieux vaudrait qu'ici-bas jamais il ne naquît! »
Mais de tous les côtés partent alors ces cris :
« Seigneur, ne craignez rien, que le père et le fils
S'en aillent dans les lieux qui leur furent promis,
Et donnez à Simon de Montfort le pays!
Qu'il tienne, lui, la terre! »

« Qu'il la tienne, barons! dit le pape en colère,
Puisque je ne peux pas l'empêcher ni mieux faire!
Mais qu'il la garde bien contre tous cette terre,
Car on ne fera plus de prêches pour la guerre! »
Là-dessus l'archevêque Obicin dit : « Saint-père,
En vain Montfort à Rome envoya Guy, son frère,
Et Folquet, qui lui prête aussi son ministère,
Du comté qu'il ravit il ne jouira guère;
Car le neveu du roi, par droit héréditaire
Et par raison, aura la terre de sa mère,

S'il est à tort frustré de celle de son père,
Car j'ai vu l'acte écrit de la main du notaire,
Où l'Église d'Alix reconnut le douaire.
Bien qu'il ait garantie en ton saint caractère,
L'infant pur de péché, gracieux, débonnaire,
Et légitime fils d'une si noble mère,
Ira-t-il donc errer, en traînant sa misère,
Ainsi qu'un vil larron sur la terre étrangère?
Alors noblesse est morte et valeur ne vaut guère. »
« Non! répondit le pape, il ne le doit point faire,
Mais je lui donnerai ce qui pourra me plaire:
Le Comtat, puis Orange à l'Empire si chère.
S'il aime le Très-Haut et l'Église sa mère,
S'il est humble envers eux et dans sa foi sincère,
Dieu lui rendra Toulouse, Agen, même Beaucaire. »
L'abbé de Beaulieu dit: « O père de lumière!
Ton fidèle, ton fils, ton cher roi d'Angleterre,
Qui t'aime de vrai cœur et t'a donné sa terre,
Te rappelle en ses brefs et par son secrétaire
Le vainqueur qui jugea Darius et sa mère.
Comble-le d'une joie où tout son cœur s'éclaire. »
« Seigneur abbé, reprend doucement le saint-père,
Chacun de nos prélats m'est hostile et contraire,
Voilà pourquoi mon cœur s'entoure de mystère.
Je feins d'abandonner l'infant et de me taire,
Mais j'ouïs souvent dire et vis dans mainte affaire
Qu'un homme de bon sang, jeune, dont l'âme est fière,
Et qui sait bien porter son fardeau de misère,

Recouvrera toujours son lot héréditaire.
S'il est preux, cet enfant saura ce qu'il doit faire,
Car Montfort sûrement sera son adversaire,
Et ne le tiendra point pour fils ni lui pour père.
Or, comme a dit Merlin, le devin d'Angleterre :
Un jour on trouvera le frondeur et la pierre,
Et la gent entendra dire en toute la terre :
Le pécheur est frappé !

« Qu'il en soit frappé donc, et Dieu veuille garder
Qui doit tenir le fief et l'autre abandonner ! »
Le seigneur pape alors a cessé de parler,
Ainsi que les prélats qui le firent céder,
En donnant à Montfort la terre à posséder ;
Puis le concile clos il les fait retirer.
Aussitôt devant lui vinrent se présenter
Le comte de Toulouse afin de réclamer,
Et le comte de Foix qui sait bien raisonner.
Ils trouvent Innocent prêt à les écouter.
Raimon, s'agenouillant, commença de parler :
« Seigneur pape, que Dieu tient cher et doit combler,
Je m'émerveille fort qu'on vienne discuter
Pour savoir si l'on peut à droit déshériter.
Il n'est faute ni tort qu'on puisse m'imputer,
Je me mis en tes mains pour ma terre sauver,
Et me voilà nageant, sans espoir d'aborder,
Et par terre ou par mer ne sachant où tourner.
Dans le monde jamais on n'entendit conter

Qu'un homme de mon rang dût aller mendier,
Et tout homme à présent peut bien s'émerveiller
Qu'un comte de Toulouse erre chez l'étranger,
Sans avoir bourg ni ville où pouvoir reposer.
Justice, en me rendant, je croyais bien trouver,
Et si ta cour, seigneur, me l'eût fait accorder,
On ne me verrait point ici la demander.
C'est pour m'être rendu sans vouloir résister,
Que je suis en péril et me fais dépouiller;
Je n'aurais jamais pu croire ou me figurer
Que sainte Église un jour pût ainsi me traiter.
Toi qui dois la justice et l'honneur gouverner,
Songe à Dieu, songe au droit, sans au mal exposer
Celui qui n'a par toi terre où le pied poser. »
Le pape s'est alors mis à le regarder;
Il le plaint en son cœur et daigne l'exhorter :
« Comte, cesse, dit-il, de te décourager :
Je connais bien comment il faut se diriger.
Si tu veux quelque temps me laisser respirer,
Je peux faire ton droit et mon tort réparer.
Car si je t'abaissai, Dieu peut te relever.
Si le chagrin te point, Dieu peut te consoler.
Si tu perds aujourd'hui, Dieu peut t'indemniser.
Si tu vas dans la nuit, Dieu peut t'illuminer.
Puisque Dieu peut, s'il veut, donner ou retirer,
Nous ne devons jamais de Dieu désespérer.
S'il me laisse assez vivre, afin de mieux régner,
Je ferai ton bon droit à ce point triompher

Qu'on ne pourra ni Dieu ni le pape accuser.
Et quant à ces félons ardents à me blâmer,
Je te dis qu'avant peu tu m'en verras venger.
Par un si bon chemin puisses-tu retourner
Que, si ton droit est vrai, Dieu vienne t'appuyer!
Laisse ton fils : sur lui je veux délibérer
Pour savoir de quels fiefs je pourrai l'honorer. »
« Seigneur, reprend Raimon, permets-moi de placer
Sous ton bouclier saint, avant de te laisser,
Moi, mon fils et mon droit que nul ne peut nier. »
Le pape le bénit pour le congédier.
Le comte de Foix reste afin de réclamer
Son château qu'Innocent lui fit restituer.
Père et fils se sont mis alors à soupirer,
L'un de ce qu'il restait, l'autre de s'en aller.
Puis Raimond quitta Rome au jour clair, pour passer
Le saint jour à Viterbe, où vient aussi coucher
Roger de Foix. Le soir, quand le ciel va briller,
La grande fête ensemble on les vit célébrer.
Puis le comte Raimond à Saint-Marc fut veiller
Le saint évangéliste et son corps vénérer.
Gênes l'appelle ensuite, où doit le retrouver
L'infant qu'il laisse à Rome.

D'y rester plus longtemps, l'infant n'a nul désir,
Car rien de ce qu'il voit n'est fait pour réjouir.
D'ennemis entouré, sans pouvoir les punir,
Il s'indigne, mais sait si bien se contenir

Que plus de sa fureur le feu voudrait jaillir,
Plus il est de prudence habile à se couvrir.
Là-bas quarante jours il resta, sans mentir,
Pour regarder, attendre et voir ou bien ouïr
Si le pape voulait ses promesses tenir.
Mais Rabasteins lui dit qu'il fallait en finir :
« Seigneur, rien dans ces murs ne doit nous retenir :
Plus nous y resterons, plus nos maux vont grandir! »
Guillem des Porcellets dit : « Avant de partir,
Sachons du saint apôtre à quoi nous en tenir. »
« Je veux bien, dit l'infant : allons nous enquérir. »
Le pape en le voyant fait un léger soupir,
Auprès de lui l'assied et sa main veut tenir.
Or, l'infant ses raisons commence à lui fournir :
« Seigneur, vrai pape, il est temps de m'en revenir,
Ne pouvant ni tarder ni plus rien obtenir.
Que Dieu, justice et toi daignent me soutenir!
Je n'ai plus désormais fief ni terre à jouir,
Pas même autant hélas! que j'en pourrais franchir.
Toi, mon père, qui veux m'instruire et me chérir,
Dis où je dois marcher sans risque de périr! »
L'apôtre répond : « Fils, sagement c'est agir.
Suis tous les mandements que je vais t'établir
Ici-bas ni là-haut tu ne pourras faillir.
Il faut honorer Dieu, le prier, le servir,
A ses commandements, à l'Église obéir;
Les matines, la messe et les vêpres ouïr,
En recevant le corps de Jésus-Christ offrir;

En chassant les Vaudois, bonne paix maintenir;
Ni monastères saints, ni chemins envahir,
Ni t'emparer du bien d'autrui pour t'enrichir;
Ni fouler tes barons et ta gent mal régir.
Que merci t'accompagne en allant conquérir !
Mais contre qui t'abaisse et veut t'anéantir,
Sache bien te défendre et ton droit retenir. »
« Seigneur, reprit l'infant, grave est mon déplaisir,
Car personne à la fois ne peut poursuivre et fuir.
Besoin et pauvreté sont trop durs à souffrir.
Je n'ai terre ni fiefs, ni ne sais où courir.
Sans recevoir d'autrui, je ne peux me garnir (1),
Et sans croire trop dire et trop m'enorgueillir,
Je suis fait pour donner plutôt que pour quérir. »
« Ne fais rien, dit l'apôtre; où Dieu trouve à punir,
Il donne largement à qui sait le servir.
Avec Beaucaire, Orange, il doit te revenir
Le comtat Venaissin, mais il faut consentir
Que Montfort ait le reste, et puisse le régir
Jusqu'à ce que l'Église ait bien pu réfléchir
Et voir si dans le fief on doit te rétablir. »
« Seigneur, reprit l'infant, il m'est rude d'ouïr
Qu'un Anglais de mes fiefs maintenant va jouir.
Si le veut Jésus-Christ, que sous son bon plaisir
Simon n'ait avec moi nulle part à choisir.
De la terre la mort nous fera tous sortir,

(1) M'équiper.

Mais qu'un seul en entier l'ait avant de mourir!
Puisque tout appartient à qui peut le saisir,
Un seul don à présent je viens te requérir :
Laisse-moi le pays si je peux l'affranchir. »
L'apôtre le regarde en poussant un soupir,
Puis il baise l'enfant, se met à le bénir,
Et dit : « Prends garde! et sache, avant de réussir,
Que ce qui semble obscur un jour doit s'éclaircir!
Que Dieu te fasse bien commencer, bien finir,
Et bon succès en tout puisse-t-il t'advenir! »
De Rome alors l'infant s'empresse de sortir :
A Gênes il arrive, et je peux garantir
Que son père au retour n'alla point le férir (1).
Ils ne tardèrent pas tous ensemble à partir,
Chevauchant à grand'joie et pensant *au venir*
Jusqu'au port de Marseille.

(1) Frapper.

TROISIÈME PARTIE

LE RÉVEIL NATIONAL

A Marseille, chacun descend sur le rivage,
L'accueil fut chaleureux, on ne peut davantage,
Au château du Tonel le comte eut l'albergage (1),
Mais quatre jours après il lui vint un message.
L'homme, le saluant, lui dit en son langage :
« Seigneur comte, au matin, vite pliez bagage,
Car la fleur d'Avignon vous attend au passage.
Ils sont plus de trois cents qui vous feront hommage. »
La joie à ce discours brilla sur son visage.
Au jour, avec son fils, il se mit en voyage,
Et sitôt que du Rhône on toucha le rivage,
Le comte, descendant du mulet de louage,
Trouva ceux d'Avignon à genoux sous l'ombrage.
Là, joyeux fut l'accueil comme le vasselage.
Sire Arnaud d'Audigier, noble cœur, homme sage,
Né natif d'Avignon, et de haut parentage,
Parla premièrement ainsi qu'il est d'usage :
« De Saint-Gilles, seigneur comte, agréez ce gage

(1) Le logis.

Pour vous et votre fils qui sort de bon lignage.
Tout Avignon se met sous votre vasselage,
Et tous avec leur cœur donnent leur héritage.
Et ce que nous disons n'est point le verbiage
Que dicte un faux orgueil, et qui touche à l'outrage :
Mille bons chevaliers avec leur équipage,
Et cent mille piétons de valeur et courage
Se sont tous par serment liés et par otage,
Afin de réparer le tort et le dommage.
Vous aurez sur ce sol tous droits de seigneurage,
Les rentes et les cens, le charroi, le péage.
Qui voudra voyager vous paiera le guidage.
Du Rhône on gardera tour, gué, port ou passage.
Nous porterons partout la mort et le carnage
Jusqu'à ce que Toulouse et tout votre héritage
Du superbe étranger ne soit plus le partage.
Les chevaliers faidits (1) sortiront du bocage,
Et braveront par vous la tempête et l'orage :
Et vous n'avez au monde ennemi si sauvage
S'il vous fait mal ou tort qui n'éprouve leur rage. »
« Seigneurs, reprit Raimon, chose courtoise et sage
Vous ferez en frappant l'ennemi qui m'outrage ;
Vous en aurez un jour l'honneur et l'avantage
En tout pays chrétien et dans votre terrage,
Restaurant, courtoisie, allégresse et parage (2).

(1) Bannis.
(2) La noblesse.

Et puis le lendemain il se mit en voyage
Et reposa joyeux.

Il reposa joyeux ; puis au moment si bon
Où l'humide rosée au clair soleil se fond,
Quand l'aube douce brille au chant de l'oisillon,
Et que feuilles et fleurs s'échappent du bourgeon,
Les barons deux à deux trottent sur le gazon,
Tout en devisant guerre, armure et haubergeon.
De son cheval bai-brun, don Guy de Cavaillon
Au jeune comte dit : « La voici, la saison
Où l'honneur a besoin qu'on soit mauvais et bon !
Car grâce à ce Montfort, le fléau des barons,
A l'Église de Rome avec tous ses sermons
Noblesse est abaissée et terni son blason.
Tout est si renversé par ce comte félon
Que prouesse en ce monde et valeur périront,
Si vous, comme un vrai preux, ne relevez leur front. »
Le jeune comte dit : « Don Guy de Cavaillon,
De la joie en mon cœur vous plongez l'aiguillon.
Aussi sur ce propos, je ne serai pas long,
Si Jésus-Christ me sauve avec mes compagnons :
Qu'il me rende Toulouse et ses riants vallons,
L'honneur n'aura plus deuil ni tribulations.
Si l'Église ne fut, il n'est roi ni baron
Au monde assez puissant pour briser ma maison.
Et si grand est mon droit, si bonne ma raison
Que je peux défier l'homme le plus félon.

A qui m'est léopard, moi je serai lion. »
En devisant ainsi combats, amour et don,
Ils entrent vers le soir dans les murs d'Avignon.
Des trompes et des cors lorsqu'on entend le son
Il n'est jeune ni vieux qui n'accoure à foison.
On vient de chaque rue et de chaque maison :
Celui qui le mieux court croit avoir le fleuron.
« Toulouse ! » pour le père et le fils clame-t-on ;
Et puis : « Victoire ! Dieu sera notre patron ! »
L'œil en pleurs, mais le cœur fier comme Rodomont,
A genoux ils vont tous devant le vieux Raimon
En criant : « Jésus-Christ, qui souffris passion,
Fais qu'ils rentrent pour nous dans leur possession ! »
Si grande était la presse et la procession
Qu'il fallut la menace et verges et bâton.
Ils montent au moutier pour faire l'oraison,
Puis on sert un dîner exquis en venaison,
En sauces de haut goût, épices et poisson,
En vins rouges et blancs, de couleur rose ou blonds.
On n'entend que jongleurs, violes et chansons.
Le dimanche matin, il fut dit au sermon
D'aller faire serment et génuflexion.
Puis tous dirent : « Seigneur de notre affection,
De la bourse, sans peur, déliez les cordons,
Nos biens avec nos cœurs nous vous engagerons ! »
« Seigneurs, vous en aurez, dit le comte, guerdon (1) !

(1) Récompense.

Dieu me fera doubler le pouvoir d'Avignon. »
Enfin, il tint conseil avec tous ses barons,
Et partit pour Orange à broche d'éperons.
Entre le prince et lui paix fut faite, dit-on;
Son fils du Venaissin parcourt chaque canton
Pour recevoir Pernas et mettre garnison
Dans Baumes, Malaucène et maint autre donjon.
Mais bientôt vinrent mal, dommage et trahison.
Car l'évêque et les clercs tenaient, pour don Simon
Et le seigneur des Baux, l'opprobre de son nom,
Nîmes, Raimon Pelet, Orange, Courtezon,
Raimbaud de La Calm, puis Jean de Sémic le Bon,
Les deux Lambert, Monteils et Limoux, preux baron,
Et bien d'autres au cœur discourtois et félon.
Mais pour lui sont levés Marseille et Tarascon,
Pierre de Lattes, l'Isle, Hugues de Cavaillon,
Adhémar de Poitiers et son fils Guilhaumon,
Guillem Arnaud de Die, un vaillant champion,
Don Bernis de Muret, avec son bataillon,
Don Guiraud Adhémar et son fils Guiraudon,
Raimon de Montauban et le preux don Dragon,
Éléazar d'Uzès, le seigneur Auberon,
Bertrand des Porcellets, Pons qui tient Mondragon,
Le fier Pons de Saint-Just, don Ricaut de Caron.
Maintenant plaid et guerre à l'orgueilleux Simon,
Et son fils Amauric et son frère Guyon!
Le duc, comte et marquis du beau sang des Raimon
Lui réclame sa terre.

Il réclame son fief, le comte-duc jeunet,
Et résiste en luttant au tort qu'on lui faisait.
Il prend villes, châteaux et bourgs et châtelet,
Aux deux comtes, don Guy, puis sire Dragonet,
A Giraud Adhémar et son fils Giraudet,
Raimon tient un discours qui les flatte et leur plait.
« Seigneurs, voici la tâche, et vous la remplirez ;
Je m'en vais en Espagne, ici vous resterez,
Et mon petit Raimon avec soin garderez.
S'il lui faut des conseils vous les lui donnerez.
En recouvant son fief grand honneur vous aurez,
Tandis que s'il le perd vous serez condamnés.
Mon fils, poursuit Raimon, de ces barons prenez
Les avis en tout-temps. Comme eux si vous souffrez,
La Provence avec eux un jour vous conquerrez. »
Puis il part pour l'Espagne, en chemin il se met
Malgré le chaud, le froid, qu'il brave sans regret.
Le jeune comte alors ses brefs scellés transmet,
Afin que ses amis viennent tous en secret
Au siége de Beaucaire.

Au siége de Beaucaire est le jeune Captal.
Il vient à travers champs au portail principal.
Des loyaux habitants le conseil communal
Livre portes et clés à son seigneur comtal,
Et grande joie il mène avec les siens! Du val
De la gent d'Avignon vient le secours naval.
Celle de Tarascon sortie en nombre égal

Passe le Rhône, et court à l'host seigneurial,
Tout Beaucaire criant d'un élan général :
« Vive notre seigneur dans nos cœurs sans rival !
L'allégresse avec lui rentre dans le mural (1).
Bientôt plus de Français ni plus de don Barral !
Puis on va reposer jusques au chant du gal (2). »
Mais bientôt vont brûler guerre et combat fatal.
Car Lambert de Limoux, un brave sénéchal,
Bernard Wilhem, La Mothe avec Adalbert Faulx
Ont commandé d'armer leur troupe et les chevaux,
Et sortent tout garnis du fort et des bateaux.
Ils entrent dans Beaucaire et courent à grands sauts,
Criant : « Montfort ! Montfort ! » — Ici des chants nouveaux !
Car voilà revenus le dommage et les maux !
Dans la ville mugit la trompe des hérauts :
Aussitôt vont s'armer les soldats communaux.
Grande est la foule alors des barons provençaux.
Tous en criant : « Toulouse ! » agitent leurs drapeaux,
Puis au son des clairons dont tremblent les échos
S'élancent au combat comme des lionceaux.
Lances, pierres et dards ils vont jetant à flots,
Épieux, haches d'acier, doloires et carreaux,
Glaives, masses de fer et bâtons et tonneaux
Pleuvent si durement des fenêtres d'en haut
Qu'ils accablent partout les hommes du château

(1) Enceinte fortifiée.
(2) Coq.

Et brisent les écus comme à coups de marteau,
Jusqu'à ce que par force au donjon ils soient clos.
Mais ils firent front là, comme de bons vassaux,
Et bordèrent les tours, les murs, les échafauds.
Le comte les barra de lice et de poteaux,
Confiant Sainte-Pâque aux partisans comtaux.
Si nombreux dans le port affluaient les vaisseaux
Qu'ils avaient à foison les vivres comme l'eau.
On dit soudain : « Avant d'assaillir le château,
Attaquons la redoute ! »

Attaquons la redoute et nous pouvons la prendre.
Là vous les auriez vus aller, courir, descendre,
Au péril à grands cris pêle-mêle se rendre.
Aucun n'est en retard, père, ni fils ni gendre.
Les portes et les murs ils vont briser et fendre.
Ils apportent du feu, prêts à le faire prendre.
Alors vous auriez vu mainte arbalète tendre,
Et les flèches monter, et les carreaux descendre,
Mainte pierre lancer, maint bon arc se détendre;
Les nôtres attaquer, les Français se défendre,
Criant les Provençaux : « Nous allons tous vous prendre ! »
Et les Français : « La chose est faite, à vous entendre,
Mais avant d'être pris nous comptons cher nous vendre ! »
Mais la flamme en fumant qui commence à s'étendre
Les travaille à tel point qu'ils songent à descendre.
L'un à l'autre se dit : « On ne peut plus attendre !
Rendons-nous à merci sans nous laisser surprendre ! »

Pierre de Saint-Priest a fait le plaid comprendre,
« Qu'on les laisse sortir et vers Montfort se rendre. »
De toutes parts alors débats on peut entendre
Entre qui veut monter et qui voudrait descendre.
Puis tous s'en vont criant : « Mal ne peut plus nous prendre
Christ, que le vendredi vous fîtes en croix pendre :
Restaurez courtoisie !

« Restaurez courtoisie et soutenez raison ;
Haussez droit et justice, abaissez trahison ! »
Puis tous nos Provençaux disent à l'unisson :
« Attaquons le château, la porte et le perron ! »
« Seigneurs, dit Gaucelin, prenez un conseil bon !
Le château sera vôtre avec sa garnison,
Mais élevons un mur sans sable ni béton,
Avec double échafaud et solide échelon.
Armons chaque portail d'un pierrier, de façon
A tirer près et loin, et battre le donjon,
Car nous avons affaire à quelqu'un de félon,
Ennemi sans merci, courage de lion !
S'il vient, ce mur sera notre protection,
Et nous ne craindrons plus Français ni Bourguignon ! »
« Ce conseil, dirent-ils, nous le tenons pour bon ! »
Le chapelain Aubert fait alors bref sermon.
« Au nom de Dieu, seigneurs, et du comte Raimon,
Je dis, moi, de ce mur qui se fera maçon,
De Jésus et du comte en aura bon guerdon
Et se sauve à ma voix des flammes du démon ! »

Ensemble ils ont crié : « Courons tous au pardon ! »
Mais la nuit sur les cieux étend son pavillon
Et commencent le guet servant et donzelon.
Même des chevaliers veillent sous le donjon.
Puis quand l'aube blanchit on crie à plein poumon :
« Sortez tous à la fois ! » Personne ne dit non !
Ils ont commencé mur et terrasse et perron.
Œuvre ne vit jamais de plus nobles maçons !
Dames et chevaliers apportent les moellons,
Donzelles et donzels la terre et le charbon,
Tout en chantant ballade ou couplet ou chanson.
On fit en peu de temps un ouvrage si bon
Qu'on ne redoute plus Français ni Bourguignons.
Sous le mur on dressa tentes et pavillons,
Puis à la Sainte-Pâque on posa garnison,
Et le conseil fut pris de construire un bosson.
Pour battre de plus près capitole et dromon (1)
Et d'en donner la garde à Guy de Cavaillon
Et ceux de Valabrègue, hommes braves et bons.
Ils occupent les bords du Rhône aux environs,
Afin que nul n'y vienne ou n'en sorte en larron.
Et que gens et chevaux, quand ils s'abreuveront,
Soient vite repoussés par les traits du bosson.
Et de tout le pays viennent les provisions
De vaches et de bœufs, de porcs et de moutons,
De farine, de blé, de toute venaison.

(1) Grosse tour.

Le vin de Ginestet coule en telle foison
Que le camp est vraiment sol de promission.
Mais la nouvelle va droit au comte Simon
Qu'il a perdu Beaucaire et que dans le donjon
Don Lambert de Limoux et Raynier Chauderon
Sont clos de toutes parts avec la garnison.
Cette nouvelle au cœur toucha le fier baron,
Comme s'il eût vu morts Amalric ou Guyon.
Noir de fureur, il part piquant de l'éperon,
Mande Guy de Montfort et le prie en son nom
D'avertir les amis qui suivent ses pennons.
Et quand ils sont venus avec ses compagnons,
Amaury, son neveu, don Alard, don Guyon,
Guillaume de Lévis, Foulques et Salomon,
En bel ordre, à la file il range l'escadron
Et court droit à Beaucaire à travers le vallon.
Le camp fut établi dehors sur le sablon.
Ceux du dedans font ferme en guise de Baron,
Et vont criant : « Toulouse ! et Beaucaire ! Avignon !
Valabrègue ! Audesson ! Malaucène ! Caron ! »
Le grand Rhône passé, les gens de Tarascon
Occupent les jardins, mais aucun champion
Contre les ennemis ne pique d'éperon,
Sauf Raimon Bellarot, puis Aymès de Caron.
Chacun alla férir son homme sur l'arçon,
Et de sa forte lance y brisa le tronçon.
Ce furent les seuls coups donnés. Quand les rayons
Du soleil ont pâli, pliant les gonfanons,

Tous ceux qui sont venus courent dans les maisons
Tout droit à l'albergade (1).

Tout droit à l'albergade ils courent volontiers
Et prennent leur logis jusque dans les greniers.
Ils eurent tout, pain, vin, la viande par quartiers.
Le guet fut fait dehors par tous les écuyers,
Car Montfort maintenant craint le pays entier.
Marseille le déteste ainsi que Montpellier.
Avignon et Beaucaire attaquent les premiers.
A Beaucaire ils sont gais comme des bacheliers.
Chacun rit et plaisante : ils ont des charpentiers
Pour affermir les murs à l'aide de piliers,
Et dresser palissade et poteaux traversiers,
Chattes, doubles engins, mangonneaux meurtriers.
Tout au pied du château vient le ban des métiers,
Qui poste tout autour garde, guets et portiers,
Avec armure double et couverte d'acier.
Puis au bas de la roche, avec maint nautonnier,
Afin que l'eau leur manque on détruit l'escalier.
Le jeune comte envoie et brefs et messagers
Aux barons de la terre et tous ses hommagers.
Partout où peut l'argent lever des soudadiers
Il fait au son du cor proclamer et crier
Que si quelqu'un désire or, solde ou bon coursier,
Au siége de Beaucaire il pourra les trouver.

(1) Couchée.

Mais Lambert de Limoux, le chef qui doit sauver
Les hommes de Montfort, avec eux vient parler,
Et dans ce parlement il sait bien raisonner :
« Seigneurs, nous voici clos comme dans un terrier.
En fermant le portail et coupant l'escalier,
Nul ne pourrait sortir, à moins d'être épervier.
Voici venir les blocs de l'engin meurtrier
Qui vont sifflant partout où nous pourrions tirer.
Il faut donc vite et tous devenir ouvriers
Pour faire des créneaux à nos murs batailliers.
Mais il faut peu de temps au mal pour s'approcher.
On nous a coupé l'eau, le pont et le rocher.
Nous avons de quoi vivre encor deux mois entiers,
Ensuite nous pourrons manger nos destriers.
Le comte est du château légitime héritier :
Or si chacun de nous il tenait prisonnier,
Il n'en voudrait pas un pour homme ou chevalier :
Aussi mieux vaut mourir que sous sa loi plier.
Le comte de Montfort est la fleur des guerriers,
Au bruit de nos périls il viendra volontiers,
Or c'est le seul espoir qui nous puisse rester. »
Raynier de Chauderon discourut le dernier :
« Seigneurs, leur a-t-il dit, pouvez-vous oublier
Don Guillaume au court-nez, le brave chevalier ?
Que de maux dans Orange on le vit endurer ?
A la vie ou la mort sans crainte il faut marcher !
Que la France ou Montfort n'ait rien à reprocher !
Si le comte nous prend, sûr est notre loyer :

Bien plus heureux sera qui mourra le dernier ! »
« C'est bien droit et raison, conclut maître Ferrier,
Que nous vous écoutions avec votre psautier ! »
Cependant Montfort court par chemins et sentiers,
Amenant ses amis et force soudadiers,
Et de tous les côtés levant aventuriers.
Tant ils chevauchent jour et nuit sans dévier,
Qu'ils viennent à Beaucaire enfin : sur le gravier
Don Guy, don Amalric, don Alard, don Roger
D'abord avec leurs corps accourent se ranger:
Les trompes vont sonnant pour guider les derniers.
Montfort vite regarde à travers les clochers
Et voit ceux du dedans se présenter altiers,
Et puis sur le château tristement ondoyer
Sa bannière au Lion qu'agite le tourrier.
Noir de rage et de deuil, il se met à crier
Pour faire décharger les chars et les sommiers,
Planter les pavillons, trancher les oliviers.
Ils assirent leur camp au milieu des vergers.
Voici donc maintenant deux siéges meurtriers :
Beaucaire entre Montfort et tous ses bourdonniers :
Dieu saura bien choisir l'or parmi les deniers,
Car dol et loyauté se sont faits chevaliers
De toute cette guerre.

De toute cette guerre à mes yeux le semblant,
C'est que Dieu donnera la main au plus aimant :
Car déloyauté, fraude, orgueil faux et méchant

Sont au faîte du mal élevés maintenant.
Puis une jeune fleur va s'épanouissant
Sous laquelle l'honneur redeviendra puissant ;
Le jeune et noble comte, aussi fin que vaillant,
Se vengera de ceux qui vont le spoliant ;
Sa croix monte au-dessus du Lion rugissant.
Montfort fait appeler ses barons bien parlants
Pour lui donner conseil, car les périls sont grands.
Il en vint trente au fond des vergers verdoyants.
Le comte ainsi leur parle en ajustant ses gants :
« Seigneurs, devant tous et Dieu l'omnipotent,
J'accuse des barons qui sont faux et truands.
Je me sens tout le cœur percé de traits sanglants
De me voir le jouet d'un enfant de quinze ans,
Me combattant sans force et sans avoir donnant.
Il m'a pris la Provence et je trouve étonnant,
Moi, vassal de l'Église et quand tous mes vaillants
Vont au cri de Toulouse assaillir dans les rangs,
Lorsque je sers l'Église en fils obéissant,
Quand le comte est pécheur et Montfort innocent,
Je vais avec raison, je crois, m'émerveillant,
Que Dieu pour m'abaisser élève cet enfant ! »
« Seigneur, lui répondit Alard en se levant,
Tes discours, ton orgueil, ton faste éblouissant
Feront bientôt de nous autant de mendiants.
Tu seras chenu, vieux, couvert de cheveux blancs,
Avant d'avoir les murs, la tour ou les ambans.
Or vois-tu, seigneur comte, il nous semble à présent

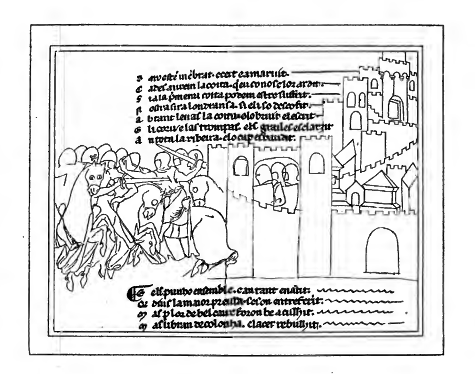
Que Dieu veut que l'orgueil redevienne impuissant.
Car si le comte est jeune, à peine adolescent,
Il est de bonne race et d'un illustre sang.
Il a pouvoir et force et de bons partisans
Pour détruire, abaisser, arrêter tes vaillants.
Mais tu veux mon conseil ? Le voici cependant :
Deux messagers vers lui transmets des mieux parlants,
Pour demander les tiens et tous les auferans (1).
Tu ne peux les sauver et peux en perdre autant.
Grande en serait la honte et le tort éclatant.
Promets que tu mettras en sa main, s'il les rend,
Le fief de la Provence et tout ce qu'il comprend.
Le tien suffit pour vivre encor riche et puissant. »
« Don Alard, dit Montfort, tel conseil m'est cuisant.
Mon épée et mon poing seront rouges de sang
Avant que je m'accorde avec l'adolescent
Pour le mal ou le bien. Le double de sa gent
A péri : s'il m'occit les miens en combattant.
Si la force prévaut ce n'est point à mon dam !
Que Dieu seulement vienne à mon aide et Saint-Jean !
Quand je devrais rester à ce siége sept ans,
La ville sera mienne avec ses habitants ! »
Après ces mots il crie à tous ses partisans
De briser les rameaux, les arbres des verjans,
Pour faire barricade et lices dans les champs,
Afin de se garder endormis ou veillant.

(1) Chevaux de guerre.

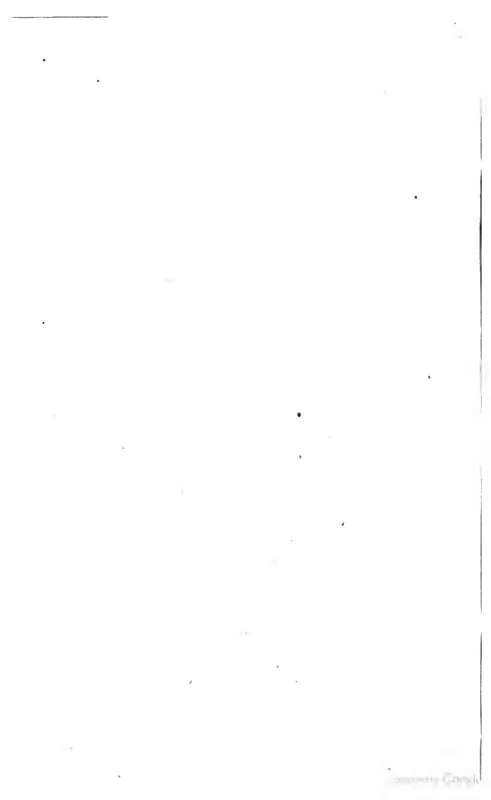
Le tumulte, aussitôt que la nuit tombe, est grand,
Quand on pose les guets, les trompettes sonnant,
Car dedans et dehors on brûle maintenant
De pousser cette guerre.

De la pousser tel feu, telle ardeur les poursuit,
Qu'ils restèrent armés et prêts toute la nuit.
Puis à l'aube du jour, quand le temps s'embellit,
Chacun des deux côtés l'armure revêtit.
Des heaumes, des hauberts dont le fin or reluit!
De lances et d'écus tout le camp resplendit.
Montfort si haut parla que chacun l'entendit :
« Barons, nous devons être excellents et hardis,
Puisque la chrétienté sur tous nous a choisis.
Si je perds maintenant, vous serez tous honnis.
Tout ce que j'ai gagné, tout ce que j'ai conquis,
N'est-il pas largement entre nous réparti ?...
Envers un seul baron jamais ai-je failli ?...
Et quand j'ai donné tant et chacun enrichi,
Si je perds le comté vous m'aurez mal servi !
Beaucaire et son château m'ôte mon ennemi.
Si je ne les reprends, mon pouvoir est petit.
L'archevêque honoré d'Arles m'en investit,
Et bien dois m'irriter le voyant assailli.
Mes hommes sont là pris dolents le cœur marri,
En détresse et montrant mon enseigne qui dit :
Que s'il ne vient secours, tout le monde périt.
Et de ne rien pouvoir mon cœur fend et s'aigrit.

Mais je réponds que ceux qui m'abaissent ainsi
En bataille bientôt vont payer mon souci.
Car mieux vaut le combat que de rester honni ! »
« Vous avez notre foi, dirent tous ses amis.
Et nous devons marcher quand nous sommes requis. »
Or devant le portail le jeune comte a mis
Du pays les barons, les chevaliers faidits,
Les servants, les archers d'armures bien garnis.
Rostan de Charbonnière est là chef, et leur dit :
« Barons, de bon accord chacun de nous promit
Que si quelqu'un ici sans résister a fui,
Tous pourront l'accuser et lui dire aujourd'hui
Qu'il aura ses serments et son seigneur trahis !
Que nul ne prenne donc le heaume mal fourbi ! »
Mais Bertrand d'Avignon : « Bientôt dans ce pays
Le sort va dire ceux qui seront obéis.
Car douloureusement nous avons ressenti
Qu'en tout ce qu'ils prêchaient les clercs nous ont menti
En disant, quand le fer au feu s'était uni
Pour chasser notre comte et l'envoyer banni,
Qu'on avait bonnement à Jésus obéi.
Maintenant nous prendrons un plus sage parti
Qui nous sauvera tous. Ne mettez en oubli
Nulle bonne arme avant d'en avoir bien féri.
Qui bien se conduira sera de Dieu chéri,
Et puis de son seigneur aura riche merci: »
Don Guiraud Adhémar fit sa semonce aussi.
« Barons, soyons ardents, vigoureux et hardis !



DÉFENSE DE BEAUCAIRE



Bientôt, car je connais le cœur des ennemis,
Jusque sous ce portail nous serons assaillis.
Or si du premier choc nous sommes garantis,
Nous aurons tout l'honneur, les ayant déconfits. »
Mais voilà qu'on entend le choc, les cris, le bruit,
Les trompes et les cors, le clairon qui reluit,
Et la rive du Rhône au loin en retentit !
En tel nombre accouraient les Français aguerris
Qu'ils se sont dans le choc eux-mêmes entre-féris.
Mais Beaucaire les a bravement accueillis.
C'est alors que l'acier de Cologne bruni,
Et les masses de fer rondes, le clou bouilli,
Et la hache émoulue, et les écus fourbis,
Les flèches et les dards, et les épieux, brandis
Par tous les chevaliers de leurs servants suivis,
Les autres compagnons et les archers hardis
Font un fracas si grand où le choc s'établit
Que le champ, la rivière et la terre en frémit !
Là, sont Montfort, Alard, Foulques, Paul Mois et Guy.
Des cris et du carnage aucun d'eux n'a pâli.
Et tous si rudement frappent sur l'ennemi
Que vous auriez pu voir fracassés à demi
Hauberts et bons écus; et sous l'acier fourbi
Mains, bras, pieds abattus comme le blé mûri ;
Et tant de flots de sang et de cerveaux meurtris
Que les plus forts de cœur sont émus et surpris.
Or vigoureusement Beaucaire frappe aussi,
Et les mène battant sur le chemin uni.

Mais le Lion bien loin ne fut pas poursuivi.
Là, court, vêtu de fer et du frontail muni,
Maint cheval hennissant dont le maître est fini.
Don Guy de Cavaillon montant un arabi
Abattit ce jour-là Guillaume de Berli,
Ensuite on le pendit à l'olivier fleuri;
Et de ce champ de mort quand sort chaque parti
On voit alors combien de braves ont péri,
Finie est la bataille.

Finie est la bataille et le péril passé.
Un parti vient joyeux, l'autre fuit courroucé.
Les hommes de Beaucaire y rentrent enchantés,
Et ceux de l'host s'en vont à pas précipités.
Le comte de Montfort parle avec ses privés,
Trois prélats et ne sais combien d'autres abbés.
Il se plaint devant eux des revers essuyés.
« Seigneurs, leur disait-il, écoutez et voyez !
Me voilà maintenant de Provence chassé.
Mon château qu'on assiége est vivement pressé.
Un comte enfant me bat. Or à peine arrivé
De Rome, en folle audace il s'est tant élevé
Que de notre conquête il m'a presque expulsé.
Si Beaucaire m'est pris, je me vois abaissé
Au point que tout le reste est pour moi pauvreté.
Le bras de sainte Église ici m'ayant porté,
Si d'elle maintenant je suis abandonné,
A déchoir tristement me voilà condamné,

Sans pouvoir maintenir ma suzeraineté.
Car celui qui déchoit en fait de loyauté
Peut, bien que sans raison, par tous être accusé.
Aujourd'hui que mon cœur par ces maux est brisé,
Que me conseillez-vous dans cette extrémité? »
Le prélat némausien de parler s'est hâté;
Il se leva d'abord et fut bien écouté :
« Seigneur comte, dit-il, Jésus-Christ adorez.
Du mal comme du bien vous le remercîrez;
Car il est établi dans ce monde et réglé
Qu'on y doit tout souffrir sans en être troublé.
Si du mal ou du bien le choix vous est laissé,
Frappez qui vous attaque, et qu'il soit repoussé!
Perdant ici, là-haut vous aurez tout gagné.
Au chevalier pendu sur cet arbre éloigné
Le laurier des martyrs dans le ciel est donné.
Aux autres comme à lui morts ou du fer touchés,
Dieu pardonne à présent tout, crimes et péchés. »
Mais ces mots par Foucauld furent bien relevés :
« Pardieu! seigneur évêque, ainsi vous raisonnez!
Quand ont décru nos biens, que nos maux sont doublés,
C'est merveille de voir comment vous, gens lettrés,
Voulez sans pénitence effacer nos péchés!
Mais si mal était bien et mentir vérité,
Où gît le fol orgueil serait l'humilité.
Je ne croirai jamais, si ce n'est mieux prouvé,
Que sans confession un homme soit sauvé. »
L'évêque répondit : « Foucauld, en vérité,

Il m'est dur de savoir que vous ayez douté
Que tout impénitent, fût-il même damné,
En combattant pour nous doit être pardonné! »
« Pardieu! seigneur prélat, vous avez raisonné.
Mais je n'en crois pas moins que, par notre péché
Et par tous vos sermons Jésus-Christ est fâché!
Ce qu'aujourd'hui j'ai vu m'a bien désabusé...
Car de notre splendeur l'astre s'est éclipsé.
Je n'aurais jamais cru, toute la chrétienté
Fût-elle dans un camp, nous de l'autre côté,
Qu'on nous eût à ce point honnis et ramenés! »
Puis il dit à Montfort: « Seigneur comte, ordonnez
Que ni jeunes ni vieux ne restent désarmés. »
Ils firent donc le guet sur les chevaux bardés,
L'épée à la ceinture et les heaumes lacés,
Jusqu'à ce que du jour apparut la clarté.
Chacun est des deux parts tellement emporté
Qu'on respire partout guerre et férocité.
Abondance de biens règne dans la cité:
On ne trouve au château que faim et pauvreté.
Tout leur manque à la fois, le pain, le vin, le blé,
Et personne n'y peut dormir déshabillé.
Nul ne mange ni boit, le heaume délacé,
Tant le siége est dehors avec ardeur poussé.
Alors Raoul du Gua dit: « Seigneur, écoutez!
L'host du nord est perdu si l'eau vous lui coupez. »
« Eh bien! reprit l'infant, Raimon Gaucelm, mandez
Que du Rhône les bords par nos nefs soient gardés. »

« Seigneur, dit Albetan, nos navires armés
D'Arle ici tiennent ports et passages bloqués,
Et là, sous le château, le rocher escarpé
Par ceux de Valabrègue est si bien occupé
Que ceux qui vont à l'eau s'en retournent blessés. »
Tandis que l'infant parle avec les plus sensés,
Montfort a de partout des champions mandés,
Et dans la belle place, en avant des fossés,
On dresse engins et tour avec art travaillés,
Et de fer et de cuir revêtus et doublés.
Un calabre est devant, tirant de tous côtés,
Effondrant et brisant les grands blocs bien taillés,
Les murs et le portail et les créneaux carrés ;
Puis de nobles barons, tous au choc préparés,
Sont avec leurs vassaux joyeusement entrés
Pour défendre la ville.

Pour défendre la ville, il vient gens de valeur,
Et parmi ceux de l'host, on voit maint vavasseur
Qui blâme cette guerre et voudrait être ailleurs.
Dragonet au conseil où siégent les meilleurs
Conduit le jeune comte, et là lui dit : « Seigneur,
Depuis votre retour, Dieu vous tient en faveur;
Car de votre fortune il change la couleur.
Mensonge et fausseté tournent à déshonneur.
Le comte de Montfort a prouesse et valeur,
Hardiesse, courage et sens de haut seigneur.
Il construit gate et tour, croyant nous faire peur;

Mais, pour les remuer, il faudrait l'enchanteur.
Or son calabre a tant de force et de roideur
Qu'il brise et du poitrail effondre l'épaisseur.
Il faut envoyer là nos hommes les meilleurs,
Les plus adroits archers, nos plus forts défenseurs. »
Puis Richard de Caron : « Francs chevaliers, seigneurs,
Si Montfort à la porte amène ses buveurs
Pleins de rage et d'orgueil, frappez avec vigueur;
De cervelle et de sang, de chairs et de sueur,
Faisons, en fauchant tout, comme les moissonneurs,
Si large effusion qu'on en verse des pleurs! »
« Seigneurs, dit Rabasteins, c'est plaisir et bonheur
Qu'à ce siége Montfort s'obstine avec fureur;
Car de son astre ici vous verrez la pâleur.
Nous avons allégresse et repos et fraîcheur;
Le vin de Ginestet nous tient en belle humeur;
Nous mangeons à plaisir des mets pleins de saveur,
Tandis qu'ils sont dehors honteux comme un pécheur,
Et n'ayant paix ni bien, mais furie et douleur,
Dévorant et fatigue, et poussière, et chaleur,
Et perdant nuit et jour maint destrier coureur,
Que rongent les corbeaux et le vautour rôdeur;
Les blessés et les morts exhalent une odeur
Qui du plus frais d'entre eux a changé la couleur. »
Mais ceux du Capitole à Montfort, leur seigneur,
Montrent l'enseigne noire en signe de douleur.
Puis voici qu'on entend la trompe du corneur :
« Aux armes! garnissez le cheval guerroyeur!

De Marseille il nous vient maint et maint défenseur,
Et le Rhône frémit sous les chants du rameur,
Et cimbales, tambours, trompes, cor du sonneur
Font retentir la rive et les arbres en fleur. »
Et lances, boucliers éclatants de blancheur,
Azur, pourpre, vert, or dans l'onde où le jour meurt,
Vont brisant leurs rayons et mêlant leur splendeur,
Tandis que nos voisins, à la claire lueur,
Chevauchent avec joie en tenant l'or en fleur,
Et criant en chemin : « Toulouse! » avec bonheur,
Puis on entre à Beaucaire.

En entrant à Beaucaire ils sont si fort émus
De joie et de bonheur qu'ils ne se tiennent plus.
Le bruit vole au dehors dans le camp répandu
Qu'au secours de Beaucaire un renfort s'est rendu.
Aussitôt les Français de fer se sont vêtus,
Car s'armer et combattre est pour ces résolus
La joie et le bonheur. Avant le jour venu,
L'host au son des clairons en haleine est tenu.
Mais voici qu'un trabuc dans la ville tendu
Tire sur le donjon et l'a si fort battu
Que la pierre, le plomb, le bois, tout est fendu.
Puis à la Sainte-Pâque un bosson long, pointu,
Plante son bec de fer dans le mur abattu.
L'assiégé, qui le voit, ne s'en est pas ému.
Dans un lacet de corde adroitement tendu,
Il saisit le bosson et l'a bien retenu.

Beaucaire s'en était grandement éperdu,
La faux de l'ingénieur l'eut bien vite rendu.
Des mineurs sous la roche alors sont descendus
Pour piquer le rempart de leurs pieux émoulus.
Mais les gens de Montfort les ayant aperçus,
Étoupe, soufre et feu dans un drap ont cousu.
Ce drap par une chaîne au mur fut suspendu,
Et lorsque le feu prend, que le soufre est fondu,
Les nuages infects sous le mur répandus
Suffoquent les mineurs qui sont tous revenus.
Mais leurs pierriers les ont vengés et défendus,
En brisant et tranchant lices et pieux aigus.
Le lion flamboyant en fut presque abattu.
Le gardien de la tour, de fatigue rompu,
Se lamente en criant : « Montfort nous a perdus!
De lui nous ne pouvons, hélas ! être entendus.
Ah! vaillant comte infant, tu nous as tous déçus. »
A Montfort de la tour il montre là-dessus
Une bouteille vide avec un linge nu,
Pour qu'il soit avisé que tout leur vin est bu
Et tout leur pain mangé. Le signal aperçu,
Montfort s'assit à terre, et de rage éperdu :
« Aux armes, chevaliers! » Il fut bien entendu.
Tout le camp aussitôt à ce cri s'est ému.
Il n'y reste ni preux, ni jeunes, ni chenus.
Tous montent leurs chevaux aux crins longs et touffus.
Partout sonnent la trompe et les clairons aigus.
Ils montèrent après sur le Puy des Pendus.

« On me doit, dit Montfort, tenir pour confondu ;
Car mon lion gémit là-bas, vous l'avez vu.
De la faim qui le point le voilà tout recru.
Mais, par la sainte croix ! voici le jour venu !
Qu'il s'abreuve de sang ! de cœurs qu'il soit repu ! »
« Beau-frère, lui dit Guy, qui seul a répondu,
Le lion désormais, si Beaucaire est perdu,
Ne pourra plus rugir. Sans force ni vertu,
Notre honneur pour toujours va tomber abattu.
Marchons donc au combat, et ne reposons plus
Que tous nos ennemis ne soient pris ou vaincus. »
Alors ceux du château les ayant aperçus
S'armèrent en prenant leurs heaumes, leurs écus,
La hache au fer tranchant, les glaives émoulus,
Les masses et les dards, et les arcs bien tendus ;
Et sur la belle place et le chemin battu,
Le choc éclate, à flots le sang est répandu,
Et commence la guerre.

La guerre a commencé par un jour clair et beau ;
Du signal dans le camp on lève le drapeau,
Et la joute en avant s'engage au bord de l'eau.
Les hommes de Beaucaire accourent en troupeaux ;
Ils n'y veulent rester enfants ni jouvenceaux.
Il en sort quinze mille au moins, tous fiers et beaux,
Adroits à manier les armes et la faux.
Le fidèle et vaillant don Adhémar Guiraud,

Don Pierre de Lambesc, don Alfan Romeau,
Huc de la Babalaste étaient leurs généraux.
Le tumulte et les cris, le bruit des penonceaux
Qui frémissent dans l'air ébranle les rameaux;
Les trompes et les cors sonnent tant et si haut
Que tout en retentit, le ciel, la terre et l'eau.
Mais Gautier de Pradel, don Alard et Foucauld,
Don Guy, don Pierre Mirs, Aymes de Cornuau,
Les premiers de la lice ont franchi le barreau.
Puis vient Montfort : terrible et la rage au cerveau.
Il s'élance emporté par son cheval moreau.
« Saint Pierre et saint Michel ! criait-il du coteau,
Oh ! rendez-moi la ville et sauvez mon château,
En mettant sous mes pieds cet ennemi nouveau ! »
Puis il se précipite avec tous ses vassaux,
Fauchant autour de lui servants et damoiseaux.
Mais ceux de la cité, formant d'épais monceaux,
Arrêtent les jouteurs et l'élan des chevaux.
Pourtant Imbert de Laye, un de nos jouvenceaux,
Frappe au milieu des rangs Gosselin de Bordeaux,
Et lui brise l'écu, le haubert, le frézeau.
A terre tout sanglant va tomber le rousseau.
Alors brillent les fers, les masses, les couteaux,
Et tombent les vaillants comme épis sous la faux.
Pierres, lances et dards, sagettes et carreaux,
Piques, haches, épieux lancés par les vassaux,
Pleuvent blancs comme neige et mettent en morceaux
Les panaches, hauberts, heaumes, mailles, réseaux.

Les écus, les harnais, les freins, les cascaveaux (1),
Le grincement du fer des lances et des faux,
Est comme une tempête ou le choc des marteaux.
La guerre est si cruelle et leur fait tant de maux
Qu'ils tournent, ces Français, la bride des chevaux.
Les nôtres, animés d'un courage nouveau,
Les chassent lance aux reins, comme on pique un taureau,
Blessant les cavaliers et leurs coursiers moreaux.
On voyait là trancher et tomber en lambeaux
Jambes et pieds et bras, entrailles, cœurs tout chauds,
Mâchoires, têtes, dents, chevelures, cerveaux.
Si rude fut le choc, si grands furent les maux,
Qu'on les mena battant jusques au bord de l'eau,
Et qu'on leur prit le champ, les prés et le coteau.
De morts après la guerre il s'élève un monceau,
Qui nourrira longtemps les chiens et les corbeaux.
Puis entre joie et deuil, des deux partis rivaux
A fini la bataille.

La bataille à chacun donne son lot guerrier :
Le noir cyprès aux uns, aux autres le laurier.
Le comte se désarme au pied d'un olivier ;
Maint donzel prend l'armure avec maint écuyer.
Alors le fier Alard se prend à plaisanter :
« Pardieu ! beau sire comte, un étal de boucher,
Sans mentir, aujourd'hui nous pourrions bien lever,

(1) Gros grelots.

Ayant fait tant de viande au tranchant de l'acier,
Que nous pouvons fournir, sans payer un denier,
Les corps que votre chatte (1) a besoin de manger.
Aujourd'hui pour sa faim sera meilleur qu'hier. »
Mais Montfort, dont le cœur est plein de fiel amer,
Ne répond pas un mot, et don Alard le fier
N'ose souffler. Le deuil eut ce jour tout entier.
Puis se mirent au guet les meilleurs chevaliers.
A l'aube on fit marcher les servants, les archers.
La gate et le château roulent les ouvriers,
Et devant, un calabre, œuvre de charpentier,
Qui va brisant la porte et le mur bataillier.
Mais par ceux du dedans, avec chaux et mortier,
Un passage est construit en face du pierrier,
Étroit comme un serpent qu'on voit se replier.
Là viendront faire front nos braves meinadiers (2).
Mais la faim au château pâlit les bourdonniers.
Don Lambert de Limoux monte dans un palier
Avec ses compagnons et va se consulter :
« Le sort également a voulu nous traiter,
Dit-il, et bien ou mal il faut tout partager.
Dieu nous a laissé choir dans un si grand danger,
Que nous souffrons bien plus qu'une âme d'usurier.
Jour et nuit contre nous vont tirant les pierriers,
Et sifflent les carreaux des arbalétriers.

(1) Ou gate (la tour roulante pour battre les murs).
(2) Partisans.

Plus rien en ce château dans l'arche ou le grenier;
Il ne nous reste pas de blé, même un setier,
Et la faim à tel point creuse nos destriers
Que le bois et l'écorce ils rongent volontiers.
Le comte de Montfort ne peut nous délivrer.
La paix?... du comte infant nul ne peut l'espérer.
Voyez-vous donc, seigneurs, voie, issue ou sentier,
Pour sortir maintenant de ce mortel bourbier? »
De la Mothe Wilhems lui répond le premier :
« Beau sire oncle, pardieu! puisque faim nous requiert,
Il faut faire aujourd'hui ce que nous fîmes hier.
Le mulet était bon : mangeons un destrier;
Cinquante tout un jour vivront bien d'un quartier,
Et lorsque nous aurons achevé le dernier,
Que chacun d'entre nous mange son chevalier!
Le plus faible ou celui qu'on voit prêt à plier
Par droit et par raison doit périr le premier. »
Raimon de Roquemaure alors, sans s'effrayer,
Dit en battant des mains : « C'est moi qui dois payer!
J'ai trahi mon seigneur pour un maître étranger;
C'est moi, barons, moi seul que vous devez manger. »
Tous parlent aussitôt, puis se lève Régnier :
« Pardieu! seigneur Lambert, il faut mieux besoigner.
La Mothe nous donnait un conseil de routier :
A chair d'homme chrétien je ne saurais goûter.
Quand nous aurons mangé nos rapides coursiers,
Du seul pain et du vin restant dans les celliers,
Au nom de Jésus-Christ, il faut communier,

Et s'armer avec soin du haubert doublier.
Puis sortons par la porte en foule et l'escalier,
Et frappons tellement à guise de boucher
Qu'en demeurent vermeils la terre et le rocher.
Mieux vaut mourir ensemble au tranchant de l'acier
Que de vivre honni de tous ou prisonnier. »
« C'est ce que nous ferons, répond maître Ferrier.
La belle mort est douce au cœur du chevalier.
Songeons à nous défendre.

Songeons à nous défendre et d'un cœur affermi;
Car tout le jour nous presse un mortel ennemi,
Et la disette tient notre bras affaibli;
Seigneur, amis, parents nous ont mis en oubli.
Nous ne pouvons sortir de cette angoisse : ainsi
La mort plutôt que d'être en croix cloués ici! »
Un vassal tout à coup fait entendre ce cri :
« A vos armes, seigneurs! vérité je vous dis,
La mustelle déjà met le mur en débris! »
Un tumulte s'élève et le conseil finit.
A son poste chacun bravement s'établit.
La mustelle au mur frappe, et le coup retentit;
Mais leur ingénieur, aussitôt qu'il la vit,
Un pot de feu grégeois et de goudron remplit,
Et le lança si droit que le feu s'épandit
Et brûla la mustelle; à peine on l'éteignit.
Puis, sur la belle place où l'engin fut bâti,
Un flot de combattants court de chaque parti,

Et trompes et clairons si haut ont retenti
Que rivière, château, cité, tout a frémi.
Le premier en avant don Philipon bondit,
L'œil sombre et courroucé; sous l'épieu qu'il brandit,
Celui que par malheur il rencontre périt.
Guillem de Belafar en le voyant fondit
Droit sur lui, lance haute, et si fort le férit
Qu'il brisa son écu, son haubert qui mentit,
Et tant le fracassa que le cœur lui glâpit;
L'entourant ausitôt, la foule l'abattit :
Son cheval resta mort, lui la vie y perdit.
Voici venir Montfort, don Guy, don Amaury,
Don Alard, don Foucault, don Hughes, Aimery,
Avec tant de vassaux de leurs tentes sortis
Que la rive et les prés en paraissent remplis.
Ils viennent si serrés que la terre frémit.
Des nôtres même alors plus d'un en tressaillit.
Le vaillant comte infant de la ville saillit.
Dragonnet, l'ayant vu, les rênes lui saisit
Et crie à haute voix : « Ce courage hardi
Doit être le salut de noblesse et merci. »
Ils sortirent à flots, quand le portail s'ouvrit,
Avec les chevaliers que le légat bannit.
Rabasteins parle ainsi: « Seigneurs, je vous le dis,
Nul homme par la crainte un bon loz n'a conquis.
Défendons-nous donc bien contre nos ennemis! »
« Et si quelqu'un de nous dans le choc est meurtri
Ces murs, reprend Féda, lui serviront d'abri. »

Où se produit le choc entre les deux partis
On voit heaumes faussés et lances en débris,
Et sang coulant à flots et maints crânes meurtris.
Roquefort le premier tient tête à l'ennemi
Avec Pierre de Mèze, un cœur ferme et hardi,
Et Guillem de Minerve, un lion ! Celui-ci
Résiste à tous et fiert ceux qui l'ont assailli
Jusqu'à ce que le sang à son front ait jailli.
Mais tant on l'y blessa qu'il n'a jamais guéri.
Le carnage cessa quand le ciel s'obscurcit
Et la guerre cruelle avec le jour finit.
Enlevant Philipot, don Guy l'ensevelit :
On veilla jusqu'à l'heure où l'orient blanchit,
Et puis Montfort manda quinze barons choisis
Parmi ses compagnons, ses fidèles amis,
Pour prendre leur conseil.

Pour prendre leur conseil, au bout du pavillon
Il se met et soupire en disant sa raison :
« Vous que j'aime et respecte, ô nobles compagnons,
Je veux vous consulter sur ce que nous ferons :
Lèverons-nous le siége ou si nous resterons?
La honte, si l'on part, fera rougir nos fronts ;
En restant, le dommage et le mal nous doublons,
Car le château jamais nous ne recouvrerons :
J'y perdrai les chevaux, les armes, mes barons.
Le moindre de ces maux maintenant choisissons. »
Les barons l'écoutaient : ils se serrent en rond

Tout autour de leur chef, et don Foucault répond :
« Si le siége est levé vraiment nous faillirons,
Et notre honneur ici par trop abaisserons :
Or, si vous m'en croyez, en paix nous resterons,
Et puis cent chevaliers des meilleurs choisirons :
Derrière notre gate aux aguets ils seront,
Et vers midi, quand tous dorment, se jetteront
Tout à coup sur la lice et la menaceront.
Le combat engagé, la bride ils tourneront
Pour voler à la porte à broche d'éperon,
Et si bien là des mains et du fer ils joueront
Que nous prendrons la ville ou que nous y mourrons! »
« Don Foucault, dit Montfort, c'est ce que nous ferons !
Ensuite, si les daims repoussaient les lions,
Un message à l'infant là-bas nous enverrons
Afin de recouvrer l'avoir et nos barons,
Et tout notre dommage après réparerons,
Car Toulouse la riche à fond nous pillerons ;
Et, des otages pris, ici nous reviendrons,
Chargés de ce butin, pour punir Avignon,
Marseille, la Provence, écraser Tarascon
Et reprendre Beaucaire.

Nous reprendrons Beaucaire et son château comtal !
Si la lice ne porte un traître à chaque pal,
Que je sois moins prisé que le dernier vassal ! »
Mais Hugues de Lascy, rude et prompt féodal,
Lui dit : « Pardieu ! beau sire, ici vous jugez mal,

Vous mangerez du sel avant d'être captal
De Beaucaire et des tours : ce sol vous est fatal :
N'usurpe pas qui veut un fief seigneurial.
Provence a pour l'infant un amour cordial
Et le préfère à Christ : c'est son pays natal.
S'il lui fut traître un jour, il redevient loyal.
Jurant sur le missel aux fermoirs de métal,
Par force il a chanté l'antienne du vassal,
Mais tout serment forcé ne vaut en droit légal :
Et celui qui dépouille autrui du fief comtal
Et qui foule droiture, employant fraude et mal,
Celui-là seul, seigneur, mériterait le pal. »
« Hugues, ne clamez pas, dit le chef sans rival,
Car, par la sainte messe et le saint corporal,
Vous ne verrez vos tours, ni d'autres, Montréal,
Que lorsque sur les murs flottera mon sendal ! »
Alard reprit : « Seigneur, au cœur impérial,
Il faut vous procurer alors plus d'un cheval,
Et pain, viande et vin, ou par saint Martial !
Les pâques passeront et le grand jour natal,
Sans ravoir le château ni votre sénéchal. »
Tout en parlant ainsi vint le jour triomphal
De la mère divine au nimbe virginal,
Et cent barons choisis, sous Montfort leur captal,
Dont le moindre est expert, vaillant et bon vassal,
Tels que Jean de Bercy, don Robert, don Tibal,
Don Paul de Mirs, Aymon avec le sénéchal,
En secret et sans bruit s'arment dans l'hôpital.

Puis quand l'ombre là-bas eut disparu du val,
Les chevaliers français partent d'un pas égal,
Et trompes, clairons, cors font d'un bruit infernal
Retentir le château, la ville et le canal.
Le premier en avant vient piquant son cheval,
Amaury, puis Alard, puis Foucault le loyal,
Les servants et vassaux alignés dans l'ortal (1)
Au portail de la croix courent à leur signal :
Des lices aussitôt, de l'échafaud mural
Part ce cri : « Sainte mère, au nimbe virginal,
Sauve ton peuple, hélas ! de douleur et de mal. »
Aux armes vole alors tout baron provençal.
Ils s'arment en tumulte au milieu du foiral,
Quelques-uns si troublés que, traversant le val,
Ils s'enfuirent de peur jusqu'au secours naval.
Mais les vaillants, les cœurs d'aigle, l'host communal,
Les archers, les servants avec leur général
Vinrent tous s'établir au portail principal.
Alors chaque Français court piquant son cheval
A l'autre porte, où ceux cachés dans l'hôpital
Volent comme gerfauts en montrant leur sendal.
Mais Hugues de Laens, don Imbert, don Rical,
Don Huc de la Balaste et Rostan du Pigal,
Don Guillem de Minerve, à loi de bon vassal,
Soutiennent cet assaut. « Que tout bon Provençal,
Cria Raoul du Gua, là-bas vers le costal

(1) Verger.

Vienne prendre sa part du péril et du mal ! »
On vit en un clin d'œil tout le circuit mural
D'armes et de vassaux plein jusqu'au fenêtral,
Et puis recommencer guerre et combat fatal,
Quand dedans et dehors le nombre fut égal.
De fer, de feux, d'acier un orage infernal
Eclate, brisant tout, heaumes, hauberts, nazal.
De cervelle et de sang il teint chaque sendal
Et fait dire à chacun, baron, serf ou captal,
« Nous avons large part dans les coups et le mal. »
Mais les croisés battus au pré de l'hôpital
Reviennent vers leur camp : là, mége et maréchal
Demandent œufs, étoupe, onguent chirurgical,
Toile et sel pour remplir leur devoir médical.
Beaucaire peut dormir jusqu'au grand jour natal,
Le comte de Montfort ni nul autre captal
Ne reprendra la ville.

La ville, ni les tours : l'effort et le tourment,
Les fatigues, les maux, le mécontentement,
La mort, le deuil amène un nouveau parlement.
Le comte de Montfort, en angoisse et dolent,
A mandé ses barons, ses amis, maint parent.
Sous la tente de soie au dôme éblouissant
Que le Rhône là-bas réfléchit en passant,
Ils vont prendre conseil entre eux secrètement.
« Seigneurs, leur dit Montfort, aux signes apparents
Que Dieu fait voir, je dois bien me croire hors de sens,

Car je fus jusqu'ici redoutable et vaillant,
Et désormais ma gloire est réduite à néant.
Audace, force et ruse expirent maintenant.
Je ne peux délivrer mes hommes en levant
Le siége : ainsi, tous vont me traiter d'impuissant. »
« Frère, repartit Guy, je vous le dis vraiment,
C'est Dieu qui ne veut pas souffrir plus longuement
Que vous teniez Beaucaire; en votre égarement,
Pourvu que du pays vous ayez tout l'argent,
Vous n'avez nul souci de la mort de vos gens. »
Mais voici là-dessus un homme du dedans
Qui vient tout hors d'haleine et dit amèrement :
« Seigneur, votre âme dure et votre entêtement,
Avec votre malice et votre cœur ardent
Et votre force, tout est aujourd'hui néant.
Vous vous êtes montré si cruel pour vos gens
Qu'ils ont déjà la vie et l'âme entre les dents !
Dans le donjon là-haut horrible est le tourment,
Je n'y reviendrais pas pour tout l'or allemand.
Trois semaines qu'ils vont souffrant mortellement,
Car il leur manque l'eau, le vin et le froment.
J'en eus telle frayeur, Dieu m'aide et mon bon sens,
Que tout le corps m'en tremble et m'en claquent les dents. »
De colère Montfort rougit en l'entendant.
Par le conseil des siens qui pensent sagement,
Ses lettres il transmet là-bas secrètement
Au seigneur Dragonet, homme habile et prudent,
Et Dragonet alors s'agite et parle tant

Que Montfort recouvra ses barons en partant,
Mais les armes, chevaux, harnais totalement
Restent au jeune comte avec l'équipement.
Puis quand le jour fut clair et le soleil luisant,
Montfort partit du siége.

QUATRIÈME PARTIE

MONTFORT ET TOULOUSE

Il partit sans butin ni chevaux ni mulets,
Aux chiens, comme vautours, laissant de larges mets.
Manda de toutes parts ses hommes du Razais,
Du Tolzan, Carcassonne et ceux du Lauragais,
Et fut à Montgiscard, le pays des genêts,
Si vite, que trois jours en valaient cinq complets.
Puis au matin vermeil, lorsque souffla le frais,
Le comte de Montfort s'arme avec ses Français,
Et par le beau chemin chevauche en rangs épais
Vers Toulouse. Des tours et villes, bannerets (1),
Chevaliers et barons, bourgeois bons et discrets,
Deux par deux, trois par trois vont lui parler de paix.
« Nous nous émerveillons de voir que tu parais
Armé du fer mortel. Seigneur, tu promettais
Que le mal de ta part ne nous viendrait jamais,
Et le tort serait tien si tu nous maltraitais.
Tu portes dans la ville et le fer et les traits,

(1) Seigneurs ayant droit de bannière.

Au lieu d'y revenir sur ton palefroi bai,
Sans armes, en jupon d'orfroi, chantant et gai,
Comme un seigneur paré des guirlandes de mai.
A tes commandements chacun obéirait;
Tandis que maintenant dans ces cruels apprêts
On croit voir un lion sortant de ses forêts. »
« Barons, que vous soyez fâchés ou satisfaits,
Sans armure, ou portant hauberts et gantelets,
Leur répondit Montfort, quand et comme il me plaît,
A Toulouse je vais, pour voir ce qui s'y fait.
Car c'est vous, en lançant sur moi les premiers traits,
Qui m'avez la Provence et Beaucaire soustraits.
Plus de vingt messagers, dans le mois qui courait,
Sont venus m'avertir, que Toulouse en secret
Fit contre moi serment et pour Raimon tramait.
Mais, par cette croix vraie où Jésus-Christ pendait,
Je ne quitterai point le haubert ni l'armet
Sans prendre otages bons et riches. Je voudrais
Savoir s'il dira non ! ce peuple de parfaits (1). »
Ils répondirent tous : « Des douleurs sous le faix
Ne nous accable point, seigneur, tu faillirais.
On ne t'a point fait tort d'un denier melgorais.
Ni juré contre toi : Dieu qui sait tout secret
Voit notre bonne foi, dont il te répondrait,
Et qui dit autrement te trahit en effet. »
« Barons, reprit Montfort, assez! Je vous connais;

(1) Nom donné aux hérétiques.

Mon bien ni mon honneur ne vous plurent jamais. »
Il mande là-dessus ses conseillers secrets,
Don Alard, don Foucauld, don Audry le Gantais :
« Comte, lui dit Alard, un frein il vous faudrait,
Car votre noire humeur peut-être il retiendrait.
Si par vous maintenant Toulouse s'abaissait,
Jamais pouvoir humain ne la relèverait. »
« Seigneurs, leur dit Montfort, voici le grand secret.
J'engageai tous mes cens et rentes pour le prêt.
Or ma troupe m'a dit et fait voir à regret
Que, la solde manquant, elle me quitterait.
Ces bourgeois et barons qu'ici j'entretenais,
Je veux donc qu'on les mette au château Narbonnais.
Nous prendrons leur avoir, et nous irons après,
Riches de leur rançon, tous en armes et frais,
Reconquérir Provence.

Nous irons en Provence, où le butin est bon.
Mais de Toulouse avant prenons telle rançon
Qu'il ne reste plus rien dans aucune maison !
Puisqu'elle me la prit par une trahison,
Recouvrer la Provence à ses frais est raison. »
« Seigneur frère, dit Guy, bon conseil de baron
Écoutez : de leurs biens en prenant pour rançon
Le cinquième ou le quart, vous verrez le bouton
Réparer cette perte et grainer à foison.
Mais si vous détruisez Toulouse en cœur félon,
Il vous en restera partout mauvais renom,

De Dieu l'ire et des clercs la malédiction. »
« Frère, si je n'ai plus de quoi leur faire dons,
Je perdrai, dit Montfort, mes meilleurs compagnons.
Toulouse a mérité fer et destruction,
Et si je la dépouille, une riche moisson
Nous ramène à Beaucaire et nous rend Avignon. »
Maître Robert reprit : « Avec attention,
Seigneur comte, un moment écoutez mon sermon.
Puisqu'un pape de vous a fait élection,
Vous devriez marcher en droiture et raison,
Ne point mettre l'Église en tribulation;
Au lieu de condamner ceux-ci sur un soupçon,
Voir si réellement ils ont fait trahison.
Or, en considérant votre accusation,
Toulouse injustement souffrirait passion. »
Tout en parlant ainsi, près de la ville ils sont.
D'aller au-devant d'eux l'évêque toujours prompt
S'élance le premier, pique de l'éperon
Et leur donne en entrant sa bénédiction.
Puis à ceux de Toulouse il dit dans son sermon :
« Sortez tous au-devant de ce Montfort si bon !
C'est Dieu, l'Église et moi qui vous en fîmes don.
Il faut le recevoir tous en procession;
Car, si vous l'aimez bien, vous en aurez guerdon (1)
Sur terre, et dans les cieux biens à profusion!
Montfort de votre avoir ne veut pas un cordon;

(1) Récompense.

L'agneau vous donnerait bien plutôt sa toison.
Toulouse va fleurir sous sa protection. »
L'abbé de Saint-Sernin ajoute : « C'est raison
Ce que dit monseigneur : vous perdez le pardon.
Allez vite du comte accueillir le lion.
A sa troupe (et surtout gardez de dire non !)
Que chacun de vous donne albergue en sa maison.
Faites-leur bonne vente et large livraison.
Ils ne vous prendront pas la valeur d'un bouton. »
En foule sort alors la population.
Qui n'a cheval se rend hors des murs en piéton.
Mais, rapide et léger comme aile de faucon,
Un bruit vole et s'épand dans la ville : « Barons,
Sauvez-vous doucement à guise de larrons !
D'otages Montfort songe à remplir sa prison ;
S'il vous trouve dehors, gare la trahison ! »
Tous aussitôt d'un trait regagnent leurs maisons.
Mais, tandis que la peur conseille nos barons,
La troupe de Montfort, servants et donzelons (1),
Dans leurs coffres brisés vont puisant à foison,
Et dit maint écuyer et maint mauvais garçon
Aux bourgeois : « Ennemis de monseigneur Simon,
Vous serez aujourd'hui morts ou mis à rançon. »
Entre ses dents alors chacun tout bas répond :
« Dieu ! pourquoi nous as-tu livrés à Pharaon ? »
Les femmes, les enfants pleurent d'affliction.

(1) Damoiseaux ou écuyers.

Mais soudain part le cri de la rébellion :
« Aux armes! Repoussons le fer et le lion!
Car mieux vaut noble mort que pourrir en prison. »
Voici donc, accourant à broche d'éperon,
Chevaliers et servants, valets, bourgeois, barons.
Chacun s'arme au hasard, et prned dard ou bâton,
Écu, chapeau de fer, pourpoint ou gonion,
Hache émoulue à froid, faux ou masse de plomb,
Arc de main, arbalète ou bon bran de Planson,
Coutelas, gorgerin, camail et l'alcoton (1),
Et lorsque tous armés de diverses façons,
Ils furent réunis, le père et les garçons,
Et dame et demoiselle, au-devant des maisons,
Ils vont roulant tonneaux, coffres, poutres, chevrons,
Et barricadent tout de la rue aux balcons.
Le vacarme, les cris et le bruit des clairons
Fait retentir la ville et tous les environs.
« Montfort! » vont s'écriant Français et Bourguignon;
Ceux du dedans : « Toulouse et Beaucaire! Avignon! »
Où l'on se rencontra, le choc fut rude et long,
Car on s'entre-frappait avec un cœur félon.
L'épée et pieux aigus, piques, lances, tronçons,
Flèches, pierres, carreaux, masses de fer, tisons,
Hallebardes et traits, brans d'acier et pennons,
Les barres, les cailloux, les pics et les moellons,
Tout se mêle, se choque et pleut comme grêlons,

(1) Jupon de mailles.

Fracassant les armets, les écus, les arçons,
Broyant têtes, cerveaux, poitrines et mentons,
Les jambes et les bras et les mains des barons.
Tant est vive la guerre et dure la tenson (1)
Qu'ils mènent battant eux et le comte Guyon.
Quand il vit en fuyant venir ses compagnons,
Montfort cria : « Le feu ! le feu dans les maisons ! »
On y jette aussitôt la torche et les brandons,
Qui brûlent les toits juifs et Saint-Remy, dit-on;
Puis le plan Saint-Etienne, où le combat fut bon.
Au palais de l'évêque arborant son pennon,
Montfort tenait l'église et la tour Mascaron.
Et les nôtres luttaient contre flamme et charbons,
Et creusaient la tranchée et des fossés profonds
Pour repousser la guerre.

Pour repousser la guerre et leur droit maintenir,
En frappant par le fer qui vient les assaillir,
Dans les feux et la flamme ils vont s'entre-férir;
Où l'un éteint le feu l'autre veut le nourrir.
On s'empresse partout d'attaquer et saisir
Ceux qui de notre avoir avaient cru s'enrichir.
Ils sont en grand péril et crainte de mourir.
Du palais de Comminge ils ne peuvent sortir.
Montfort crie et si haut que chacun peut l'ouïr :
« Barons, à Saint-Étienne allons les assaillir ! »

(1) Lutte.

Et le comte éperonne avec un tel désir
Qu'à l'ormeau de Saint-Carve on sent le sol frémir.
Du côté de l'église on les vit tous venir;
Mais de ceux de la ville aucun n'eut à souffrir.
Le bruit des gonfanons que le vent fait brandir,
Le choc sur les hauberts quand l'épieu va férir,
Les trompes et les cors qu'on entendait glapir,
Font la terre et le ciel et les airs retentir.
A la Croix-Baragnon, qu'ils voulaient envahir,
Barons, bourgeois, servants s'empressent d'accourir.
Là, vous auriez pu voir un beau choc sans mentir,
Maints barons expirer et maints chevaux mourir,
Et des ruisseaux de sang sur la place courir.
Du combat que Montfort ne peut plus soutenir,
Les nôtres à la fin le forcent de sortir.
« Seigneurs, dit le grand chef, il faut d'ici partir;
Suivez-moi, c'est ailleurs qu'on les fera fléchir. »
Ils vont tous, car nul d'eux ne s'en veut en affranchir,
A la porte Sardane; ils comptaient bien l'ouvrir.
Mais ceux qui la gardaient venant les accueillir
Avec masses et brans (1), pierres, flèches de tir,
Les firent de la rue et de la place fuir.
Montfort, lorsque le jour fut près de s'obscurcir,
Rentre, noir d'un chagrin qu'il ne peut contenir,
Au château Narbonnais, où poussaient maint soupir
Les barons toulousains qu'il y fait retenir.

(1) Glaives.

Plein de rage et de fiel, il les alla quérir :
« Barons, de ce château vous ne pouvez plus fuir.
Et par la sainte mort que Dieu voulut subir!
De l'or du monde entier voudrait-on le remplir,
Rien ne m'empêcherait de vous faire mourir.
Puis vos têtes iront dans les fossés bondir! »
En l'entendant ainsi de rage discourir
Et blasphémer, pas un qui n'ait peur de périr.
Mais cependant l'évêque était à réfléchir
Pour faire revenir la ville et la trahir.
Messagers n'ont cessé d'aller et de venir
Pendant toute la nuit, afin de convertir
Ceux qui de tout péril veulent se garantir.
Enfin à sa doctrine il les fait obéir,
Et quand l'aube au matin commence à s'éclaircir,
Pour parler de la paix, ils vont se réunir
Le jour éclos à peine.

Le jour à peine éclos, quand parut la clarté,
Chevaliers et bourgeois de la communauté,
Les plus puissants, la fleur, l'orgueil de la cité,
Au palais communal en foule s'est porté.
Une fois réunis, le tumulte tombé,
Voici de Saint-Sernin comment parla l'abbé,
Le prieur et prévôt étant de son côté,
Et Robert, le meilleur légiste du comté :
« Seigneurs barons, dit-il, c'est Dieu, la Trinité,
Puis la Vierge, qui fut sa mère en vérité,

Et monseigneur, ici, qui nous ont envoyés.
De larmes monseigneur a les yeux tout noyés,
De savoir son troupeau par ce trouble égaré.
Des deux parts maintenant le glaive étant tiré,
Il faut que l'Esprit-Saint vienne avec sa clarté
Remettre en bonne paix le comte et la cité.
D'un accord entre vous fait avec loyauté,
Si vous le voulez donc il est déjà traité,
Car monseigneur l'évêque a si fort insisté
Que Montfort convaincu cède à sa charité.
L'évêque priait tant qu'il s'en est irrité.
Or, voici donc entre eux ce qui fut arrêté :
De tout à sa merci d'abord vous vous mettrez;
Par Dieu, l'évêque jure et par ses dignités,
Et par celle du pape et tous les clercs mitrés,
Que ni terre, ni biens, ni corps vous ne perdrez,
Ni priviléges, droits, municipalité,
Et que si vous pliez avec humilité,
Doublés seront pour vous son amour et son gré.
D'ailleurs si du pays il est quelque honoré
A qui l'on donne moins qu'il n'aurait exigé,
Il pourra partir libre avec loyal congé. »
« Seigneur, dirent alors les gens de la cité,
Nous avons trop grand'peur de votre loyauté.
Montfort, le comte, et vous, nous avez châtiés
Et de toutes façons déçus, foulés aux pieds,
Sans tenir, lorsqu'à vous nous nous étions fiés.
Et si dans son filet il nous voyait pliés,

Montfort rirait de nous et des serments jurés. »
« Mais si, reprit l'abbé, vous êtes assurés
Par l'Église, Montfort, fût-il outre-cuidé,
Ne peut rien contre vous qu'être réprimandé.
Car, s'il osait commettre une déloyauté,
L'Église contre lui crierait de tout côté,
Et Rome l'occirait avec la chrétienté.
Ne redoutez donc rien de l'acte demandé,
Tout sera cire et miel quand vous aurez cédé. »
Alors maître Robert, toujours bien écouté :
« Le comte de Montfort avec sévérité
Ne veut traiter ni vous, seigneurs, ni la cité;
Un seul riche et puissant de révolte inculpé,
Beaucoup plus que vous tous par lui sera frappé. »
« Seigneurs, dit Aimery, c'est moi le menacé;
Mais je veux aller voir ce comte courroucé,
Suivi de nos meilleurs et de ma parenté.
Si vous me conduisez, j'irai, seigneur abbé. »
Maître Robert le sage à ces mots s'est courbé
Pour lui dire tous bas : « Don Aimery, restez.
Vous ferez chose folle, ami, si vous sortez.
Le courroux de Montfort sur vous s'est déployé. »
Ainsi le parlement est par tous octroyé,
Et puis ceux de Toulouse aussitôt ont tourné
Vers Villeneuve, où fut le conseil assigné;
Mais tel libre s'y rend que je vois enchaîné,
Si Dieu ne vient en aide

Si Dieu ne vient en aide et n'est leur protecteur,
Ils vont tomber tout droit dans un piége menteur,
Car l'évêque et le comte ont dit dans leur fureur
Que noblesse perdrait son lustre et sa valeur.
Quand donc le jour blanchit et reprend sa splendeur,
Dehors, au parlement, notre évêque trompeur
Vient et trouve bourgeois, chevaliers et la fleur
De la noblesse : on monte au plan supérieur.
Le prévôt et l'abbé, l'évêque et le prieur
Sont devant eux, avec Robert le discoureur.
L'évêque commença; tout confit en douceur,
Il parle en soupirant, avec semblant de pleurs :
« J'ai dans l'âme, dit-il, grande peine, seigneurs;
Car je vois entre vous régner haine et fureur;
Et Jésus-Christ je prie et presse de bon cœur
Que la mauvaise sève et cette noire humeur
Il chasse en vous rendant la joie et le bonheur
Et qu'il remette en paix vous et votre seigneur!
Puisque Dieu, m'élevant d'abord maître et docteur,
A ses chères brebis me donna pour pasteur,
Qu'elles viennent à moi, confiantes, sans peur!
Je ferai fuir le loup, le méchant ravisseur.
A paître elles auront herbes de bonne odeur,
Et pourront conquérir Dieu, sa gloire et son cœur.
Si j'en laisse une seule ou la perds par erreur,
Quand je rendrai mon compte au divin commandeur,
J'aurai beau raisonner comme un bon orateur,
Il faudra la trouver ou payer sa valeur.

Ceux qui, brandissant l'arbre, en font tomber la fleur,
Ne recueilleront point fruits de bonne saveur.
Si donc je vous perdais, qu'on me mît en erreur,
Je perdrais arbre, fruit et tout mon bon labeur,
Et tiendrais Jésus-Christ pour faux et pour trompeur.
Vous contraints et forcés par un maître oppresseur!
Plutôt du genre humain voir chair, sang et vigueur
Être en pâture aux loups, au vautour ravisseur!
Puissé-je vous porter dans la grande splendeur
Où les apôtres sont et tout saint confesseur!
Qui voudra recevoir l'esprit et la lueur
Prenne la voie où Dieu tend les bras au pécheur!
Je vous demande donc le pouvoir et l'honneur
De ramener l'amour du comte en votre cœur.
Mettez-vous en sa main, sans aucune frayeur
De perdre corps ou biens, château, terre ou valeur,
Lui pardonnant, et vous, le tenant pour seigneur.
S'il s'en trouvait quelqu'un ou d'inconstante humeur,
Ou bien qui de Montfort redoutât la grandeur,
Il peut se retirer librement et sans peur. »
Ils répondirent tous : « De bon amour, seigneur,
Puisque nous vous tenons pour père et gouverneur,
Servez-nous de conseil, de guide et de docteur,
Et jurez par droiture et notre Rédempteur
Que vous donnez conseil loyal et non menteur. »
« Barons, reprit Folquet, par Dieu le Créateur,
Par la vierge Marie et le corps du Sauveur,
Mon ordre tout entier, tant abbés que prieurs,

Je vous donne un conseil sincère et des meilleurs.
Si tort on vous faisait dont il me vînt clameur,
Vous m'auriez avec Dieu pour votre défenseur. »
Aux nôtres c'est ainsi que parla l'imposteur :
Moitié force et moitié gré, dans le nœud trompeur,
Ils vont, et les voilà qui, suivant leur vendeur,
Avec l'évêque, et puis don Guy le Batailleur,
S'en vont tous droit au comte.

Quand ils virent Montfort, leurs cœurs furent troublés.
« Les otages sont là, dit Folquet ; prenez-les,
Seigneur, et de la ville autant que vous voudrez.
Je vous désignerai ceux que vous choisirez.
Et croyez-moi, qu'ils soient bientôt pris et serrés! »
« Vos captifs, dit Montfort, d'abord vous me rendrez. »
Sans fléchir son courroux ils lui sont amenés,
Et puis ses messagers, portant des bâtonnets,
S'en vont de rue en rue en disant : « Bannerets
Et bons hommes, voyons si vous vous cacherez!
Monseigneur vous attend au château Narbonnais :
Si vous n'y venez point soumis et sans délais,
Sans même à vos amis dire adieu, vous perdrez,
Et de ce sol bannis, bientôt vous partirez. »
Alors voilà pleurant dames, enfants, valets,
Disant aux leurs : « Quand donc reviendrez-vous?» Seulets
Ou deux à deux ils sont de tristesse accablés.
Montfort, quand ses cachots en furent tout comblés,

Dit, toujours calme et froid, à ses barons : « Parlez !
Toulouse va périr, et vous y trouverez
Un abondant butin que vous partagerez. »
« Frère, lui répondit don Guy, réfléchissez.
Toulouse mise à sac, c'est vous qui vous perdez,
Car en la détruisant vous vous déshonorez.
Et puisque maintenant elle tombe à vos pieds,
Ce n'est droit ni raison que vous l'humiliez.
Écoutez mon conseil, et vous la gagnerez :
Votre cour et la leur d'abord réunissez.
Que rancunes et maux et torts soient effacés !
Ils vous pardonneront si vous leur pardonnez.
Remettez-nous en paix sans fraude : redonnez
Les terres, les honneurs qui furent enlevés,
Les coutumes et droits de tout temps conservés.
S'ils en veulent encor davantage, octroyez.
Empêchez qu'ils ne soient ni forcés, ni taillés.
Puis dites vos besoins, et leur don acceptez ;
Car mieux vaut petit bien que trésors achetés
Par des soupirs plus tard, et si vous m'en croyez,
Mon frère, c'est ainsi que vous les conquerrez. »
« Seigneur, reprit Alard, droit chemin vous tiendrez,
Lorsque du comte Guy les conseils vous suivrez.
Les nobles toulousains doivent être honorés.
Traitez-les bonnement, bons vous les trouverez :
On ne gagnerait rien à les voir ruinés. »
Foucauld dit : « Par Dieu ! comte, enfin vous montrerez
Si vous êtes preux, sage, ou si vous faillirez ! »

« Barons, cria Lucas, vous êtes insensés!
Si le comte aujourd'hui vous croit, vous l'abaissez! »
« Lucas, lui dit Montfort, vous me conseillerez
Avec le digne évêque, et tous deux jugerez;
Car vous voulez mon bien, et vous ne mentirez. »
Seuls tous les trois alors ils parlent : « Écrasez
Toulouse, dit Lucas, et vous vous grandissez;
Le proverbe et le fait le démontrent assez :
A qui vous avez nui jamais ne vous fiez!
Les pères et les fils vous avez massacrés :
Leur parents constamment en resteront navrés.
Si nous les haïssons, nous sommes exécrés;
Ils sont à l'autre comte en secret dévoués,
Et vous ne les aurez que contraints et forcés,
Si petit à petit vous ne les abaissez. »
L'évêque dit : « Seigneur, vous y réussirez
En suivant le chemin où nous sommes entrés.
C'est pour leur châtiment que je les ai livrés.
Si l'on vous en blâmait, vous vous excuserez,
Afin qu'hors de l'Église ils soient mis et chassés,
Et hors de ma merci de prélat. Commencez
Par détruire les murs, les échafauds dressés;
Toute armure et toute arme ensuite saisissez;
S'ils les cachent, de mort qu'ils soient tous menacés.
Les otages au loin resteront dispersés.
Puis de tout leur avoir vous vous enrichirez;
Vos nombreux ennemis comme avant confondrez;
Votre lignage et vous au comble porterez;

Provençaux, Catalans et Gascons soumettrez,
Et reprendrez Beaucaire.

Vous reprendrez Beaucaire et son château vraiment. »
« Et je pourrai punir, dit Montfort rougissant,
Les barons de Provence et laver dans leur sang
L'affront que j'essuyai près du Rhône écumant. »
Puis il dit à ses pairs fort orgueilleusement :
« Je trouve pour ma part ce conseil excellent,
De détruire Toulouse et la mettre à néant. »
« Vous avez, dit Thibaut, seigneur, bon jugement
Pour sentir qui dit vrai sur ce fait ou qui ment.
En dépouillant Toulouse et l'anéantissant,
Vous verrez du pays le reste obéissant. »
« Thibaut, répliqua Guy, vous parlez follement
Et donnez à mon frère un conseil imprudent.
Si dans Toulouse il met flamme et brandon ardent,
Et qu'il n'y reste plus que le tiers de la gent,
Il ne gardera pas la ville longuement. »
« Seigneur, cria Féris, voici mon sentiment.
Rappelez-vous le mot de l'habile serpent
Au vilain qui parlait d'un accommodement :
« Quand je verrai tes os, je serai bienveillant,
« Et tu verras la fosse où je m'en vais fuyant. »
« Seigneurs, reprit Foucault, rompons ce parlement.
Qui dit au seigneur comte avec acharnement :
« Détruis cette cité pour l'or et pour l'argent ;
« Ruine ses remparts, ses nobles monuments ; »

Celui-là veut son mal, sa mort et son tourment ;
Car, s'il la perd, Montfort perd sa meilleure dent.
Tandis que, s'il savait la traiter doucement
Et l'avoir tout entière à son commandement,
A tous les rois d'Espagne il jetterait le gant. »
Cependant Aimerig et maint autre vaillant,
Puis les barons faidits, durant ce parlement,
Sortirent de la ville avec empressement.
Les autres sont restés si malheureusement
Que maint fils de bon père en demeura dolent
Et d'angoisse poussa plus d'un soupir cuisant.
Comme otages, Montfort eut deux mille habitants,
Choisis de rue en rue et pris par ses servants,
Et qu'amènent ceux-ci, frappant et menaçant,
Dans l'enclos où les bœufs du comte allaient paissant.
Ils y passent la nuit sous la pluie et le vent,
Sur pied, sans qu'un seul d'eux, quittant son vêtement,
Eût une heure de joie ou de soulagement.
Puis à l'aube du jour, quand la clarté s'épand,
Montfort mande à Folquet d'ouvrir le parlement
A Saint-Pierre; barons et bourgeois, tout s'y rend.
Quand ils sont réunis, un légiste savant
Leur parle de façon que tout le monde entend :
« Le comte, mon seigneur, vous fait commandement
D'oublier cet appui que primitivement
L'évêque vous promit. N'invoquez pour garants
L'Eglise ni les clercs; que tous vos différends
Soient vidés dans sa cour et par son jugement.

Il faut à sa merci se mettre entièrement,
Sinon voilà les fers, la mort et le tourment,
Ou bien de ce pays s'en aller promptement,
Libres, mais seuls et nus, avec un sceau pendant. »
« Seigneurs, se disaient-ils l'un l'autre en frémissant,
Nous voilà dans les mains qui veulent notre sang.
Qui donc pouvait prévoir un pareil parlement,
Et qu'on nous trahirait si déloyalement? »
De la ville un bourgeois s'écrie en se levant :
« Seigneur, je veux partir seul, et vous, maintenant,
Faites-moi délivrer sauf-conduit suffisant. »
Il lui fut répondu : « Vous l'aurez promptement. »
Et voilà qu'on le met, de coups en le chargeant,
Dans des chaînes, ma foi! qui n'étaient pas d'argent,
Et longtemps durera sa peine et son tourment.
Tous les autres alors ont tel saisissement
Qu'ils ne réclament plus foi jurée ou garants,
Et sont mornes, pensifs, désolés et souffrants,
A la merci du comte.

Ils sont à sa merci dans l'ire (1) et les douleurs,
Craignant la male mort et les méchants trompeurs.
Le comte de Montfort lance ses tourmenteurs,
Qui vont de rue en rue en guise de coureurs,
Pour désarmer la ville et tous ses défenseurs.
Puis vous auriez partout entendu ses corneurs

(1) Colère.

Criant : « Que ni barons, ni dames, ni seigneurs
N'osent sortir d'ici pour s'en aller ailleurs ! »
« Puisque Dieu, seigneur comte, est notre protecteur,
Que ne vous vengez-vous de ce peuple menteur,
Indigne d'éprouver votre haute valeur ?
Il faudrait être fou que d'user de douceur,
Dit don Guy de Levi, le noble vavasseur (1).
A l'œuvre promptement mettez vos destructeurs. »
« Ils auront, dit Montfort, des châtiments meilleurs. »
Il fait dire aussitôt par ses clercs, beaux parleurs,
Qu'il veut un monceau d'or pour prix de leurs terreurs,
Payable avant le jour des martyrs confesseurs.
La ville le promet ; mais lui, dans sa fureur,
L'exige sur-le-champ. Le bouton et la fleur
Toulouse perd alors à la fois ; tout en pleurs,
Vous auriez vus bourgeois, chevaliers et changeurs,
Traînés, frappés, meurtris par de vils insulteurs.
Mais bientôt le chagrin, le mal et la douleur,
Les périls, les tourments, l'angoisse, la chaleur
Vont mêlant sur leurs traits et larmes et sueurs,
Et font crever leur flanc et se fendre leur cœur.
Et plus le mal grandit, plus baisse leur vigueur.
Dans la ville on n'entend que plaintes, cris et pleurs
De dames, de barons, d'enfants sans défenseurs,
De pères et de fils, de mères et de sœurs.
« Dieu ! disent-ils entre eux, les cruels gouverneurs !

(1) Baron.

Pourquoi nous mets-tu donc aux mains de ces voleurs?
Ou donne-nous la mort ou rends-nous nos seigneurs! »
Montfort, pendant ce temps, à tous ses ravisseurs
Ordonne d'envoyer maçons et piocheurs,
Avec pelles, hoyaux, bèches, pics, coins briseurs,
Pour détruire ces murs vides de défenseurs.
Alors vous auriez vu tous ces démolisseurs
Abattre maisons, tours et créneaux protecteurs,
Salles, ambans (1), portails, voûtes, salle en couleur.
De toutes parts alors si grande est la rumeur
Qu'il semble qu'on entend rouler avec fureur
La foudre ou les tambours, et par son épaisseur,
La poussière, du jour dérobe la douceur,
Et cache l'air, le ciel et le démolisseur.
Les soupirs, les sanglots et les noires douleurs
Augmentent le tumulte et navrent tous les cœurs,
Car Toulouse est livrée au fer de ces trompeurs
Comme il paraît à l'œuvre.

A l'œuvre il y paraît, car les beaux monuments,
Ces merveilleux palais, ces nobles bâtiments
Et ces antiques tours et ces châteaux récents
Sont détruits et rasés jusques aux fondements.
Remparts, barrières, forts tombent également
Pour que tout homme ou bête y puisse entrer courant.
Les otages, hélas! chargés de fers pesants,

(1) Mâchicoulis.

Etaient par ces bandits traînés agonisants.
On laissait les morts même enchaînés aux vivants.
Le comte de Montfort mandait pendant ce temps
L'évêque, le prévôt, ses barons, ses parents.
Tous dans l'antique tour parlent secrètement.
« Seigneurs, leur dit Montfort, je désire ardemment,
Quand nous en aurons pris tout l'or et tout l'argent,
Porter ici le fer et le brandon ardent.
Car on ne vit jamais plus orgueilleuse gent.
Sans l'évêque, aussi fin que subtil et savant,
Qui les a tous déçus par ses doux arguments,
Tous mes hommes tombaient sous les coups des manants.
J'étais honni, ma gloire était mise à néant.
Si je ne me vengeais mon cœur serait dolent. »
« Seigneur, reprit Thibaut, voici le jugement :
Tout vassal qui résiste au seigneur, promptement
Du glaive doit subir la mort et le tourment. »
« Thibaut, lui dit Alard, votre raisonnement
Au comte nuira fort si Dieu n'est son garant.
Sur les saints n'a-t-il pas, lui, prêté le serment
De les gouverner tous bien et loyalement ?
Eux jurèrent aussi : double est l'engagement.
Or considérez bien qui le rompt à présent.
Si moi votre vassal je sers fidèlement,
Vous aime de bon cœur et suis obéissant,
Je n'ai faute ni tort méritant châtiment.
Et rompant votre foi si vous, seigneur méchant,
Venez pour m'égorger avec le fer tranchant,

Je ne peux me défendre? oh! si fait bien vraiment! »
« Frère, ajoute don Guy, si droit est votre sens,
Que vous épargnerez vos vassaux innocents. »
« Non, dit l'évêque, il faut les frapper durement :
Ne leur laissez, seigneur, que les yeux seulement.
Prenez tout ce qu'ils ont, leurs biens et leur argent.
Sous le fer acéré tenez-lés constamment
Comme serfs insoumis et contre vous ardents,
Afin que plus jamais ils ne montrent les dents. »
Ces conseils à Montfort paraissent excellents.
Il déchaîne aussitôt ses bandits insolents,
Qui vont par la cité maltraitant et pillant.
Et jusques à la peau dépouillant l'habitant.
L'étranger achetant et les autres vendant,
Dans la ville ils n'ont plus ni pain cuit ni froment,
Ni drap de pourpre ou d'or, ni riche vêtement.
O gentille Toulouse, aux mains de quels brigands
Dieu te livre en brisant tes os dans les tourments!
Le comte de Montfort y resta tout le temps
Qu'il fallut pour détruire et refaire ses gens.
Puis, passant la Garonne, il fut à Saint-Gaudens
Tout droit dans la Gascogne.

Dans la Gascogne il va radieux de gaîté,
Lorsqu'à Toulouse il eut fait à sa volonté,
Quand y furent détruits honneur et loyauté;
Car les meilleurs barons sortirent ruinés
Et les autres restaient dolents et consternés.

De ses fils en Bigorre il maria l'aîné
Et lui donna le fief, mais du Gave écorné,
Car au château de Lourde il n'est jamais allé.
Puis il rentre à Toulouse, où le mal fut doublé,
Car justes et pécheurs il a tout accablé,
En leur faisant payer la part des exilés.
Quand il les eût brisés de torture et pillés,
Il rassemble son host et court plus irrité
Assiéger Montgrenier, là-bas dans le comté
Du preux Roger Bernard, qui dedans s'est jeté
Avec bons chevaliers portant heaumes lacés,
Maints nobles damoiseaux, maints servants exercés.
Là, meurt, ce mal jamais ne sera réparé,
Buzet de Montpezat, un baron honoré
De lignage très-grand et haute parenté
Et le premier de tous en vigueur et bonté.
Le comte de Montfort s'est au siége obstiné,
Et l'eau manquant, le fort lui fut abandonné
Avec tout le terrain dont il est entouré.
De Posquières après Montfort s'est emparé.
Puis il rase Bernis : à tort en vérité,
Maints bons hommes tuant remplis de charité,
Qui donnaient bien au pauvre et cultivaient le blé,
Maints barons dont la foi n'avait pas chancelé.
Puis il prit la Bastide et des donzels triés,
Qui par don Dragonnet furent rapatriés.
Vers l'évêque, à Viviers, il mande un envoyé,
Car avec Adhémar Montfort s'était brouillé,

Pour avoir des bateaux ; l'host naval amené,
Il passe l'eau du Rhône et vient en Dauphiné,
A Valence, couper les vignobles taillés.
L'infant en eut les yeux de colère mouillés,
Mais de lui courir sus les siens l'ont détourné.
Puis, Montfort, de Monteil, où Lambert l'a mené,
Accourt assiéger Crest, qui se rend de bon gré
Avec maint bon baron pour son prix honoré :
Arnaud de Die, au cœur de franchise imprégné,
Et Berbon de Muret très-bien accompagné.
Mais l'évêque de Die à prouesse a manqué
En livrant son château sans qu'il fût attaqué.
La Provence était donc pleine d'obscurité,
Quand il lui vient des cieux une douce clarté.
De Toulouse elle luit sur le monde éclairé
Et l'honneur si terni se trouve restauré.
Leur seigneur, que gréva si longue adversité,
Lui qu'un pape et sa cour avec sévérité
Sans nul tort de sa part tiennent déshérité,
Est venu sur la terre, où brille loyauté,
Du comte de Comminges.

De Comminges Roger est bon, preux et sensé,
Et ne compte jamais ce qu'il a dépensé.
Dans sa terre Raimond franchement est allé
Et voici comme aux siens ensuite il a parlé :
« Seigneurs, vous savez tous si j'avais mérité
De me voir en exil et puis déshérité.

Le temps courbant orgueil relève humilité,
Ni la mère de Dieu, ni sainte Trinité
Ne veulent que je sois plus longtemps abaissé.
J'ai transmis à Toulouse un message adressé
Aux barons les meilleurs et les plus renommés
Qui m'aiment et de cœur que j'ai toujours aimés,
Pour savoir s'ils voudraient m'accueillir; or voyez
Les bons dits, sous leur sceau, qu'ils m'ont, eux, renvoyés :
Pour me rendre la terre où nous sommes tous nés
Ils perdraient leurs parents en otage emmenés.
Sachons donc quel conseil, seigneurs, vous me donnez. »
Comminges dit : « Seigneur, si vous nous écoutez,
A Toulouse rentrons, car si vous y restez
Le mérite et l'honneur vont être restaurés,
Et nous tous, comme vous, de lumière entourés. »
Roger Bernard reprend, après cet honoré :
« Seigneur, le cœur du fief une fois recouvré
Vous rend de la fortune et les clefs et les dés.
Car noblesse et mérite y seront amendés
Qui vous la garderont si vous y retournez.
Mieux vaut mort dans les fiefs par les aïeux donnés,
Qu'en péril et honteux errer de tous côtés. »
Alors Comminges dit : « Seigneur, en vérité,
Par la voix de mon cœur et par ma volonté,
Je ne veux rien avoir si tout vous est ôté.
Toulouse nous revient et quitte ces damnés,
Mais défendez-la bien si vous la reprenez ! »
« Beau neveu, dit Raimond, vous serez écouté,

S'il plaît à Dieu, la vraie et sainte Trinité. »
Puis Comminges, Bernard s'écrie : « Où vous irez
Soyez certain, seigneur, que vous m'y trouverez !
Je pars quand mes châteaux pourront, fortifiés,
Braver les gonfanons contre moi dépliés. »
Mais Roger de Montaut : « Noble projet parlé,
S'il ne s'achève point, est partout ravalé.
Pourtant il donne espoir quand on l'a commencé. »
« Comte, ajoute l'abbé de Montaut, le sensé :
Sans retourner la tête à Toulouse poussez,
Car eussiez-vous nous seuls autour de vous pressés
Et ceux de votre ville aux armes exercés,
Pour la défendre et bien contre tous, c'est assez ! »
« Oui, dit Guillem Guiraud, vous la recouvrerez,
Toulouse, et nous les fiefs dont se sont emparés
Les barons de Montfort : car nos bras sont levés
Pour conquérir la paix. » « Et si vous y trouvez
Des Français, dit Hunald, seigneur, vous les prendrez ! »
« Il faut, dit Aimeric, des messagers zélés
Pour déclarer là-bas tout ce que vous voulez,
Afin que vos amis, lorsque vous entrerez,
A marcher au combat se trouvent préparés. »
« Ainsi donc, dit Raimond, vous me le conseillez. »
De Comminges alors les mieux apparentés
N'ont qu'un cri : « Cher seigneur, à Toulouse rentrez !
Nul ne vous combattra de tous ces opprimés,
N'eussiez-vous à vos flancs que ces barons armés. »
« Barons, reprit Raimond, le Seigneur soit loué,

Car je trouve chacun fidèle et dévoué.
A Toulouse allons donc, si tel est votre gré. »
Ainsi se ferme enfin ce parlement sacré
Où le feu se rallume et reluit la clarté.
Car notre puissant comte aussitôt s'est porté
Sur Toulouse tout droit, comme on l'a conseillé,
A travers prés, vallons, plaine et grand bois feuillé,
Le flot de la Garonne ensuite il a passé,
Et puis Roger Bernard en avant s'est lancé,
Chevauchant hardiment avec les mieux montés.
Trois barons de son nom, gonfanons déployés,
Le suivent, et piquant droit sur la Sauveté,
Rencontrent don Jory.

En voyant don Jory, grande rumeur et cris!
Plusieurs de nos barons s'arrêtent ébahis :
Mais Roger de Montaut les a bien assaillis
Et de son bran luisant très-rudement féris.
Puis don Roger d'Aspet frappe, au galop parti,
Aimar de Besse dont le haubert a menti,
Et l'abat d'un tel coup que son cœur en sortit.
Puis vient Roger Bernard : sitôt qu'il les ouït,
Sur son cheval arabe il fiert (1), courant au bruit,
Richard de Cornadon et si bien l'atteignit
Qu'il fracassa l'écu, le haubert qui s'ouvrit,
Et, la tête brisée, à terre l'abattit.

(1) Frappe.

En voyant ce beau coup, ses hommes aguerris
Vont taillant et tranchant parmi les ennemis,
Dont plusieurs sont restés mutilés ou meurtris.
Joris à ce moment froid au cœur s'est senti
Et de cette mêlée en fuyant est sorti.
On le suit chaudement, mais il a bien mieux fui.
Voici venir le comte au galop et ravi
De voir les autres morts ou si bien entrepris.
Mais Bernard de Comminge, homme de sens rassis :
« Seigneur, Dieu par la main semble nous avoir pris !
Au passage du fleuve on les a déconfits,
Et Toulouse est à nous, cet augure le dit. »
« Beau neveu, fait Raimon, vrai vous aurez prédit. »
Tout le jour on foula les chemins aplanis,
Puis à la nuit, Raimon des messagers choisis
Dépêche en la cité pour dire à ses amis
Qu'il est là, hors des murs, avec les preux bannis,
Qu'on le vienne chercher ainsi qu'il l'a prescrit.
Mais à l'aube des cieux, quand l'étoile pâlit
Et qu'il fait jour, Raimon de crainte tressaillit.
Il tremblait qu'en chemin un croisé ne le vît
Et n'allât en lever la rumeur et le bruit.
Mais Dieu fit là miracle en ôtant ce souci,
Car par un brouillard noir le temps fut obscurci
Et Raimon dans les bois put trouver un abri.
Huc Joan de Toulouse est le premier sorti,
Avec Raimond Bernier qui, pour l'avoir suivi,
Grande estime et louange a depuis recueilli.

Le comte dans le bois ils trouvèrent blotti.
Dès qu'il les aperçut son heur fut accompli.
« Seigneur, dit Huc Joan, Jésus-Christ soit béni
De ce que vous avez le bon moment saisi
Pour reprendre à la fois Toulouse et le pays,
Où vous et vos aïeux furent toujours chéris,
Au point que n'eussiez-vous que ces barons garnis,
C'est assez pour détruire ici vos ennemis
Et relever nos fronts par l'outrage flétris.
N'entrons point seulement par les ponts bien munis
Et qu'on nous fermerait nous voyant réunis. »
Alors Raimond Bernier : « Seigneur, je vous le dis,
Vous êtes attendu comme le Saint-Esprit,
Et vous ne serez plus dépouillé ni proscrit,
Car nous serons pour vous forts, vaillants et hardis. »
Ils chevauchèrent tant, en conversant ainsi,
Qu'on vit enfin Toulouse : or le plus endurci
De l'eau du cœur alors ses yeux pleins a senti.
« Vierge Reine des cieux, dit chacun attendri,
Rendez-moi maintenant le sol qui m'a nourri.
Vivant ou bien couché sous le gazon fleuri,
J'aime mieux être là que vivre ailleurs honni. »
Puis au sortir de l'eau par les prés ils ont pris,
Bannière et gonfanons au vent livrant leurs plis.
Quand par ceux du dedans le signal est ouï,
Le peuple vient au comte en foule et réjoui,
Comme si du tombeau, Lazare, il fut sorti.
Et puis quand il franchit la porte aux arcs brunis,

Lo coms receubt tol'a. car na gran desirier
Qu'a sa dia toz ni sala. maiban lu soler.
P oilh lo recenbro. ab tant gran alegrier.
de las cas lu sel coas. cuj a aner oliuier.
E escridan toloza. onnais suau sobrier.
P os diens nos arendut lo senhor dreiturer.
E si uos son salbidas. las armas ulh dinier
N os cobrarem la tra el lial eretier.
E ar ardunes castres. e cezat gel equier
E cascus de se deseda. del contrast sobrancier
E peen massa o pica. ob aston de pomier.
E uan plas carreiras. lierit el senbarer.
E dels frances q'troban. fan mazel e chapler.
E li autre sen fuio. al castel uolotier
E de dins los encausan. ab crit cabchapler.

ENTRÉE DU COMTE RAYMOND DANS TOULOUSE. — EXPULSION DES CROISÉS

Page 251. — Vers 24.

Vous les auriez vus tous, les grands et les petits,
Les dames, les barons, les femmes, les maris
S'agenouiller de joie en baisant ses habits,
Ses pieds, ses bras, ses mains, de bonheur si remplis
Que les pleurs leur sont doux et sont bien accueillis;
Car c'est joie en leur cœur qui graine et refleurit.
L'un l'autre ils vont disant : « Nous avons Jésus-Christ
Et l'astre du matin qui pour nous resplendit !
Avec notre seigneur brillent comme les lis
Le mérite et l'honneur naguère ensevelis :
Les voilà restaurés, florissants et guéris,
Et tout notre lignage à jamais enrichi.
Ils ont tant de vaillance et le cœur si hardi
Qu'ils s'arment de bâtons, pierres et dards polis
Et vont avec la lance et les couteaux fourbis
Taillant, tranchant, frappant sur les Français surpris
Qu'ils ont de rue en rue ardemment poursuivis,
Criant : « Toulouse ! Enfin notre jour le voici !
L'indigne et faux seigneur sera chassé d'ici
Et son mauvais regain extirpé, Dieu merci !
Qu'il protége le droit ! Car, tant de fois trahi,
De peu de compagnons notre comte suivi
A recouvré Toulouse. »

Il l'a prise et n'aurait plus rien à désirer,
Mais elle n'a ni tours, ni salle ni solier (1),

(1) Terrasse.



Ni grand mur, ni brétêche ou créneau bataillier,
Ni lices, ni portails, ni guette, ni portier,
Ni haubert, ni de guerre un vêtement entier.
Vous les verriez pourtant tous se glorifier
Comme si dans leurs cœurs fleurissait l'olivier.
« Toulouse, disent-ils, chassera l'étranger,
Car Dieu nous a rendu le seigneur lignager (2);
Et quoique dénués d'armes et de deniers
Nous rendrons cette terre aux loyaux héritiers.
Fortune, audace et cœur cette lutte requiert,
Que notre désespoir nous tienne lieu de fer ! »
Qui prend lance, qui masse ou bâton de pommier,
Puis au signal de mort, de quartier en quartier,
Ils courent, les Français frappant comme bouchers.
Poursuivis par les cris et les dards des archers,
Ceux-ci dans le château vont se réfugier.
Mais voilà que du pont maint vaillant chevalier,
Armé de toute pièce et du heaume d'acier,
Sort, mais d'un tel émoi se sent terrifier
Qu'il n'ose ni férir ni même éperonner.
Sous l'arc du beau palais à la herse de fer,
La dame de Montfort, pleine de fiel amer,
Appelle don Gervais, don Lucas, don Garnier,
Don Thibaut de Neuville et dit à ce dernier :
« Répondez-moi, barons, quels sont donc ces routiers
Qui m'enlèvent ma ville? » Et Gervais, volontiers,

(1) Légitime.

Dit : « Dame, du pays ce sont les héritiers :
C'est le comte Raymond qui Toulouse requiert.
De Comminges Bernard qu'on voit là-bas tout fier :
Je connais sa bannière et son gonfalonnier.
Puis c'est Roger Bernard, fils de Raymond Roger,
Don Raymond d'Aspet, fils du seigneur Fourtanier,
Les chevaliers faidits, d'autres plus d'un millier
Et bien d'autres encor qu'on ne saurait compter.
Toulouse qui les veut vient de les appeler :
Ils vont tout ce pays soulever et troubler,
Et nous allons avoir le prix et le loyer
Des maux qu'aux habitants nous fîmes essuyer. »
La comtesse à ces mots ses deux mains bat et fiert :
« Ah ! dit-elle, combien j'étais heureuse hier ! »
« Dame, lui dit Lucas, à nous il faut songer.
Au comte envoyez vite un bref par messager,
Pour lui faire savoir notre mortel danger.
Qu'avec les Provençaux il tache à s'arranger,
Et revienne à notre aide avec ses chevaliers
En levant à tout prix servants et soudadiers,
Car il ne pourrait plus au mal remédier
S'il tardait trop longtemps : le nouvel héritier,
Venu nouvellement, prendrait le fief entier. »
La dame appelle vite un servant latinier
Qui va plus vite amblant que tout autre écuyer.
« Ami, dis à Montfort qu'on lui veut enlever
Et ville et femme et fils, qui sont en grand danger.
S'il tarde à revenir par deçà Montpellier,

Il ne trouvera plus de nous un membre entier.
En voulant conquérir le sol de l'olivier,
S'il perd Toulouse, il vend de l'or pour du gravier :
Cette œuvre d'araignée est de moins d'un denier. »
Le messager écoute et brûle le sentier.
On songe dans la ville à se fortifier.
Sur la place et tout près du grand mur bataillier
On fait lice, barrière et rempart traversier,
Meurtrière, échafaud et guérites d'archer,
Car les dards du château ne pourront les toucher.
Cité ne vit jamais si nobles ouvriers :
Là, travaillent le comte et tous ses chevaliers,
Bourgeoises et bourgeois, opulents mercandiers (1),
Les femmes, les maris, les courtois monédiers (2),
Les filles, les garçons, les servants, les courtiers.
Qui porte pic ou pelle et qui poëlon léger :
A l'ouvrage chacun a cœur de s'employer ;
Chacun aux guets de nuit s'empresse de veiller ;
Dans chaque rue on voit luire les chandeliers ;
Trompettes et tambours on entend résonner.
Filles et femmes vont de joie en rond tourner
Et sur des airs joyeux ne cessent de danser.
Le comte avec les chefs est à délibérer.
On fait des capitouls afin de gouverner
Loyalement la ville et tout bien ordonner.

(1) Marchands.
(2) Changeurs.

Ensuite pour le comte on élit un viguier (1)
Bon et sage, vaillant, courtois et point altier.
Le prévôt et l'abbé rendirent leurs moutiers
Dont on fortifia la flèche et les clochers.
Mais tandis que Raymond s'installe en ses foyers,
Voici venir soudain par les chemins plainiers
Ses pires ennemis, mais vaillants chevaliers,
Don Guyot, Guy son oncle et d'autres bons guerriers.
Un vendredi matin on les vit arriver
Pour combattre au tranchant du fer et de l'acier.
Dieu défende le comte!

Dieu le défende bien, car son temps est venu,
Toulouse avec amour pour toujours l'a reçu
En relevant honneur et mérite abattus.
Mais don Guyot et Guy viennent de rage émus
Avec armes, bagage et servants résolus.
Sur leurs destriers noirs aux crins longs et touffus
Alard et don Foucault, les gonfanons tendus,
Vers Toulouse accouraient par les chemins connus.
Comme la pluie épaisse en masse ils sont venus.
Toute la plaine luit de l'éclat des écus,
Des heaumes, des hauberts où brille l'or battu.
A Montolieu, ce val qui n'est plus défendu,
Guy crie à ses barons, qui l'ont bien entendu :
« Francs chevaliers, à terre! » Ils sont tous descendus

(1) Lieutenant.

Au son de la trompette, et serrés, les brans (1) nus,
Comme un vol de vautours sur la ville ont fondu ;
Brisant tout et passant partout à corps perdu.
Les barons de la ville alors ont accouru,
Chevaliers et bourgeois, homme, femme ou chenu (2),
Tous intrépidement l'attaque ont soutenu,
Avec ce peuple, bon autant que résolu,
Qui pour les seconder s'est rudement battu.
Les servants, les archers avec les arcs tendus
Reçoivent de grands coups qu'ils leur ont bien rendus.
Mais comme des lions, les Français sont venus.
Pierres, poutres ni bois ne les arrêtent plus.
Pied à pied dans la rue ils nous ont combattus
Par le fer et le feu, qui fut vite aperçu
Et par nos gens éteint, sans s'être répandu.
Voici Roger Bernard qui paraît là-dessus
Avec les chevaliers de ses monts descendus.
Le cœur revint à tous quand il fut reconnu.
Don Pierre de Durban, seigneur de Montaigu,
Qui porte sa bannière, en lieu haut s'est tenu,
Criant Toulouse ! et Foix ! aussi fort qu'il l'a pu !
Là le choc est sanglant et rude devenu.
Vous y verriez tomber comme s'il avait plu
Flèches, masses de fer et glaives émoulus,
Pierres, petits carreaux sifflant épais et drus,

(1) Glaives.
(2) Vieillard.

Et du haut des maisons, tuiles et dards aigus
Vont pleuvant en brisant heaume, aigrettes, écus,
Mains, pieds, jambes et corps, comme de grains moulus!
Or de tant de façons ils les ont combattus,
Chargés de tant de coups, de si grands cris émus,
Que s'ils étaient lions, daims ils les ont rendus.
Leur ont fermé passage et fuyant, éperdus,
Hors de la ville enfin les ont jetés recrus.
Au jardin de Saint-Jame ils s'enfuirent vaincus,
En laissant derrière eux, des coups qu'ils ont reçus,
Tant de corps de chevaux et d'hommes étendus
Qu'on en voit tout vermeils la terre et le talus.
Don Bernard de Comminge, en captal entendu,
Du côté du bagage avec les siens venu,
Le château Narbonnais en respect a tenu.
Qu'à ses vaillants et lui l'honneur en soit rendu!
Alard dit aux Français : « Je vous vois tous recrus :
Qui donc, bons chevaliers, ainsi vous a battus?
Voilà France honnie et vos lauriers perdus!
Car nous sommes, seigneurs, vaincus par des vaincus,
Sans armes, qui pourtant ont brisé nos écus,
Mieux vaudrait être mort ou n'avoir pas vécu! »
Les Français ont campé, moins ceux qu'ils ont perdus
Qui furent par la ville entraînés et pendus.
Vive Toulouse! Enfin le salut est venu!
Mais avec notre bien le danger s'est accru
Dans le camp et la ville.

Dans le camp et la ville ont lui les jours sanglants;
L'insolence et l'orgueil sont dehors, et dedans
Celui dont les aïeux régnèrent si longtemps
Gouverne, et dans leurs droits maintient les habitants.
C'est Dieu qui la lui rend bien manifestement,
Puisque d'un petit nombre escorté seulement
Sans armes, sans secours, avec ces cœurs vaillants,
Il a jeté dehors les Français et Normands.
Que le Dieu qui pardonne au pécheur repentant
Et veut que son pennon y soit encor flottant
Garde droit et raison du tort et des méchants !
Qu'il daigne ouïr la voix des féaux suppliants
Et protége la ville et tous ses partisans !
Car Guyot et don Guy, Foulque, Alard le vaillant,
Hugue et Guy de Lévy, puis d'autres maintenant
Sous leurs tentes là-bas ensemble vont parlant.
Foucault fut le premier qui dit en se levant :
« N'étant Anglais, Breton, ni de sang allemand,
Je m'en vais vous parler, seigneurs, en mon roman (1) :
Chacun de nous au cœur doit avoir deuil cuisant,
Car honneur et fierté sont perdus à présent,
La France voit honnis, les pères, les enfants !
Elle n'a point souffert un affront aussi grand
Depuis qu'à Roncevaux a succombé Roland.
Pour armes nous avions : bons couteaux et bons brans,
Bonne armure, hauberts et heaumes flamboyants,

(1) La langue néo-latine du treizième siècle.

Ecus, masses de fer, rapides aufèrans (1),
Et ce peu de vaincus, des ombres, des mourants
Sans armures, sans fer, et ne nous opposant
Que bâtons et cailloux qu'ils lançaient en criant,
Nous ont jetés dehors et m'ont tué Johan,
Le plus brave jouteur de mon arrière-ban.
J'en aurai le cœur triste et tous les jours dolent,
Si je n'en suis vengé par mon épieu tranchant.
Tout le monde à bon droit peut trouver étonnant
Qu'une ville sans murs nous chasse maintenant. »
« Don Foucault, répond Guy, vous savez bien comment
Ces gens s'étaient soumis : le Dieu juste et clément
N'est plus sourd désormais à leur gémissement.
Car le comte mon frère, en rude et dur tyran,
Pour eux se montre injuste et fait leur droit plus grand,
Car avec moins de fiel dans son cœur violent
Nous aurions eu Toulouse et point ce choc sanglant.
Si grand que soit le droit, l'abus en est méchant;
Quiconque le commet mérite châtiment.
Je ne croirai jamais, ferait-on un serment
Sur les saints, que Dieu voit sans colère qui ment
Et contre ses vassaux agit perfidement.
Double est le mal, l'effet le prouve maintenant:
Car ils montent et nous allons en déclinant.
Tout ce qu'on avait pris et conquis en dix ans,
Peut, si Dieu ne nous aide, être perdu céans. »

(1) Coursiers arabes.

Il mande là-dessus ses messagers courants :
« Vous irez en Gasçogne et direz promptement
A l'archevêque d'Auch que sans perdre un moment
Il accoure à notre aide, avec autant de gens
Qu'il pourra rassembler ailleurs ou dans ses champs,
Pour entourer partout la ville d'assiégeants.
Sache bien, tout seigneur qui serait hésitant,
Qu'il n'aura pas un fief de la grandeur d'un gant. »
Pour le comte Raymond, sage autant qu'éloquent,
Il exhorte aux travaux les barons, en marquant
La tâche de chacun et les guets. A l'infant,
Afin de lui conter l'heureux événement,
En Provence il transmet son bref et mandement.
Ensuite à son secours viennent éperonnant
Comminges, fier baron adroit et bien parlant,
De la Barte, Esparsac le sage et le vaillant,
De Comminges Roger, l'homme au bon jugement,
Bertrand Jourdain, Othon pour leur droit réclamant,
Don Guiraud de Gourdon, seigneur de Caraman,
Bernard de Montaigu, son frère don Bertrand,
Avec tous leurs vassaux, Gaillard et don Armand,
Savalète le bon, qui bien donne et bien prend.
Les deux frères Rainfroi, plus durs : l'adolescent
Don Guillaume Amanieu, généreux commençant.
Amalvis et La Mothe, un rude combattant,
Bertrand de Pestillac, de toutes mains donnant,
Puis Guillaume Arnaudon, qui vient, gai partisan,
En belle compagnie et les trompes sonnant.

La joie éclate alors et confond tous les rangs.
La cité retentit de bruits, de cris, de chants.
La dame de Montfort sur la tour se courbant
Ecoute soucieuse et regarde à l'amban (1):
Elle regarde et voit les allants et venants,
Les dames au travail, les barons assaillants.
Elle entend la rumeur, les ballades, les chants
Et soupire et frissonne et dit en larmoyant :
« Hélas ! ma joie est morte et mon deuil va croissant.
Et je dois fort pour moi craindre et pour mes enfants ! »
Pourtant son messager court et chemine tant
A jours si longs et pleins, en amblant et trottant,
Qu'il vient devant le comte et là, s'agenouillant
Il reste à soupirer et lui parle roman
En lui rendant la lettre.

En lui rendant sa lettre il se prend à pleurer;
Le comte le regarde et veut l'interroger :
« Ami, les miens là-bas seraient-ils en danger ? »
« Mes nouvelles, seigneur, sont tristes à conter. »
« Ai-je perdu la ville ? » « Il n'en faut pas douter,
Seigneur, mais vous pouvez encor la recouvrer,
Si vous les empêchez de s'y fortifier. »
« Ami, qui me l'a prise ? » « On peut le deviner,
Seigneur, c'est l'autre comte et je l'ai vu rentrer
Au milieu des barons qui furent le chercher

(1) Créneau.

Et de joie et d'amour paraissaient délirer. »
« Les siens sont-ils nombreux ? » « Je n'ai pu les compter,
Mais ils ne semblent pas, seigneur, vous redouter.
Car vos Français, dit-on, ils viennent d'écharper
Et sont à tout moment prêts à les harceler. »
« Que font ceux de la ville ? » « On les voit travailler
A des retranchements, creuser le sol, dresser
Les échafauds. Autant que l'on peut en juger,
Le château Narbonnais ils veulent assiéger. »
« Les comtesses y sont ? » « Oui, seigneur, à pleurer ;
Car elles croient toujours qu'on va les massacrer. »
« Que fait mon frère Guy ? » « Seigneur, j'ouïs conter
Qu'avec vos bons servants, il songeait à cerner
Toulouse, à l'assaillir, la prendre et la forcer ;
Mais je ne pense pas qu'il s'en puisse emparer. »
« Ami, reprend Montfort, garde-toi de parler ;
Car, si tu faisais plus que rire ou t'amuser,
Je te fais pendre, mettre en quartiers ou brûler.
Sache répondre à qui viendrait t'interroger,
Et dis que dans mon fief personne n'ose entrer. »
« La leçon me suffit, » répond le messager.
Lorsque les principaux le virent retirer,
Ils vinrent vers Montfort, afin de s'informer.
Mais le comte est prudent, habile à se garder ;
Il sait cacher son mal et son bien exalter,
Et sa bouche sourit quand il voudrait pleurer.
Quand l'abordent ses pairs, il se prend à railler :
« Seigneurs, dit-il alors, je peux vous assurer

Que Dieu je dois bien craindre et le remercier;
Car mes pareils jamais il ne put mieux combler.
Ce que m'apprend mon frère a de quoi nous flatter.
« Personne ne peut plus, dit-il, nous résister. »
Le vieux comte Raimon est allé s'exiler
En Espagne et n'a pas un coin où reposer.
Les faidits à Bordeaux ont couru s'embarquer,
Et dans ma terre un seul on n'en saurait trouver.
Puis le roi d'Angleterre avec moi veut traiter,
Et pour avoir la paix, mon domaine augmenter.
Mon frère est à Toulouse entré pour demander
Les taxes qu'on m'y doit et me les envoyer,
Afin d'avoir de quoi dépenser et donner.
« Il ne s'agit, dit-il, que de bien guerroyer,
« De terre à conquérir, d'ennemis à broyer. »
Pourtant, si je pouvais bonne paix ménager,
Dans mon fief maintenant j'irais me reposer;
Car le chateau de Lourde on songe à me livrer,
Et Béarn, et Bigorre, et le fief tout entiér
Jusqu'en Navarre; Dieu veut me glorifier.
Puisque son bon plaisir est de nous exalter,
Avantageusement si je peux donc traiter,
Je prendrais ce pays pour le bien gouverner,
Puis à Lourdes j'irais la terre recouvrer,
Et tout jusqu'à la mer que l'on entend gronder. »
Contents sont les barons, ceux qui veulent l'aimer;
Mais plus d'un dans son cœur sentit le froid passer,
Car ils tremblaient tout bas de se voir expulser.

Ils parlèrent ensuite, afin de s'accorder.
Dans les mains de l'évêque et sur le saint psautier,
Adhémar et Montfort sont venus se lier :
Leurs plus jeunes enfants ils doivent marier;
Mais chacun dans l'accord cherchait à se tromper.
Puis Montfort aussitôt commande de seller.
Toute sa cour alors commence à s'étonner
Qu'après si bref discours il songe à chevaucher.
Quelques-uns à cheval avec lui vont monter.
Mais quand vint la nouvelle, impossible à cacher,
Que le comte à Toulouse est pour se relever,
Détruire les Français et valeur restaurer,
De tous côtés on parle et l'on ose crier :
« Vive Toulouse! Dieu veuille la protéger,
L'aimer, la maintenir, la défendre et l'aimer!
Qu'elle ait force et pouvoir de nous dédommager,
De sauver prix, et joie éteinte rallumer!
Car le comte Simon s'est pris à chevaucher
Pour abattre le droit et le mal rehausser. »
Plein de fiel, jour et nuit il ne cesse d'aller,
Lançant de toutes parts et sceaux et messager,
Pour que sous sa bannière on vienne se ranger,
Et qu'il puisse archevêque ou cardinal trouver.
Or, à pleine journée on l'a vu tant marcher
Qu'après une semaine, à l'heure d'héberger,
A Baziéges il vient, non pour y séjourner,
Car au jour, quand le ciel commence à rayonner,
Il fait armer ses gens, les trompettes sonner,

Et garnir les chevaux et bannières lever,
Et court droit à Toulouse, afin de l'écraser.
« La joie en votre cœur maintenant doit briller,
Lui dit le cardinal, car vous allez frapper.
Mais en prenant Toulouse il la faut châtier :
Faites les barons pendre et Raimon torturer,
Et gardez que nul d'eux ne vous puisse échapper ! »
« Seigneur, lui répondit l'évêque, on doit sauver
Ceux qui verront l'autel ou pourront le toucher. »
« Non, dit le cardinal, trop pressé de juger,
Comte, ne craignez rien, je veux vous les livrer,
Et Dieu ne viendra pas vous les redemander. »
Mais le saint cardinal en vain doit ordonner,
Car celui qui peut seul à son gré nous mener
Et qui laissa couler son sang pour nous sauver
Veut défendre Toulouse.

Il la défend, ce roi céleste et sans égal,
Qui gouverne, qui juge et note bien et mal.
Mais le comte Simon court sur son bon cheval,
Bannière au vent, franchit coteau, rivière, val,
Et tout droit sur Toulouse arrive au pré Comtal.
Guy vient à sa rencontre et maint autre captal,
Et chacun lui témoigne un amour cordial.
« Pourquoi donc, dit Montfort, au croc seigneurial
Ces parjures félons, au cœur si déloyal,
Ne sont-ils pas encor pendus ? Frère, c'est mal,
Vous auriez dû brûler ce repaire infernal. »

« Frère, répondit Guy, ce fut un jour fatal.
Rien ne nous arrêta, ni barrière, ni pal;
Mais, une fois dedans, barons, bourgeois, vassal,
Avec masses de fer, pics et couteaux d'étal,
Vous payèrent la rente et le cens féodal.
Vous pouvez demander à votre maréchal
Quels marcs d'argent tombaient des toits et du chenal!
Il n'était, sur ma foi! baron si martial,
Quand on nous jeta hors de l'enclos communal,
Qui n'aimât mieux la fièvre ou combat plus égal. »
« Frère, reprit Montfort, c'est affront capital
Que des gens désarmés vous aient menés si mal!
Puisse Dieu ne m'aider plus, ni saint Martial,
Si baril des sommiers ou harnais de métal
Se déchargeait ailleurs qu'au milieu du foiral (1)! »
« Seigneur, répond Alard, votre serment royal
Fondra comme rosée au soleil matinal;
Car vos sommiers, avant d'entrer au mercadal (2),
Peuvent rester chargés jusqu'au saint jour natal. »
Puis vinrent les barons et maint puissant captal,
Et le premier de tous, le seigneur cardinal,
L'archevêque, l'évêque en mitre et pluvial,
Portant croix, missel, crosse et l'anneau pastoral
Gravement parle alors et dit le cardinal :
« A tous vous fait savoir l'empereur sidéral

(1) Champ de foire.
(2) Place du marché.

Que dans cette cité bout le soufre infernal;
Elle n'est plus que crime et péché capital.
Il s'y trouve Raimon, son seigneur principal;
Et qui la combattra gagne le ciel astral.
Entrez et faites-y massacre général,
Sans respect de lieux saints, d'église, d'hôpital;
Car on a décidé dans le conseil papal
Qu'il faut exterminer ce peuple déloyal. »
L'host, après le sermon, descendit de cheval,
Belle, comme on n'en voit jamais en lieu campal (1);
Les heaumes, les hauberts brillent comme cristal;
Des gonfanons vermeils resplendit le sendal (2).
Tout le camp retentit de sonnails de métal.
Ils avancent rangés en ordre martial.
Devant eux nos barons attendent le signal
Sous les croix de carmin du gonfanon comtal.
Les plus forts sont en haut sur l'échafaud mural,
Armés de pieux aigus, de gros blocs et du pal;
A côté, les archers postés au fénestral;
En bas, avec la lance est l'host municipal.
De pierres et de dards on voit un arsenal.
Le bas peuple s'y presse avec masse et tinal (3);
Femmes et dames même y portent le gréal (4).
La ville offre un beau front; mais en bel ordre égal

(1) De plaine.
(2) La soie.
(3) Bâton ferré.
(4) Auge à mortier.

Les barons du dehors sortent rangés du val,
Portant échelles, feux et pierres d'un quintal.
Amaury, Guy, Sicard, Foucault le sénéchal
S'élancent les premiers à loi de bon vassal.
C'est le choc : du péril voici le jour fatal;
Dieu défende justice !

Qu'il la défende, lui, qui sait la vérité ;
Car légat, cardinal, prévôt, évêque, abbé,
Et tous les clercs, chacun devant l'autel courbé,
Vont suppliant la Vierge et sainte Trinité
Pour que le fer mortel, passant sur la cité,
Protége leur fureur et leur déloyauté.
Montfort et les barons marchent à son côté,
Et l'enseigne au lion en or représenté.
Mais le frémissement des pennons déployés,
Et le son des grelots et des écus dorés
Animent tous les cœurs au combat préparés.
Les barons de la ville, ardents, pleins de gaîté,
D'attendre et de férir ont bonne volonté.
Les chevaux dans la rue on garde tout armés,
Et dedans et dehors les archers animés
Des créneaux du château, puis du mur traversier,
Et de la lice en bas lancent leurs dards d'acier.
Des deux parts, du combat le feu s'est réveillé ;
Du bruit des cris, des cors et des trompes mêlé,
Le château, la Garonne et les prés ont tremblé.
« Montfort! Narbonne! » On crie alors de tout côté.

Les Français des bourgeois se sont bien rapprochés :
Sans la douve profonde, ils se seraient touchés.
Ils reçoivent aux flancs tout caillou bien lancé.
Don Imbert de Goupil si fort s'est avancé
Qu'il jette la fascine au milieu du fossé.
Mais, en se retournant vers son pennon dressé,
Armand de Mondenard d'un tel coup l'a blessé
Qu'un demi-pied d'acier au flanc s'est enfoncé.
Un pierrier dans la ville est si bien ajusté
Qu'il taille, tranche et brise en face et de côté.
Comminges, le grand comte, au cœur noble et doré,
Demande une arbalète et la tend à son gré ;
Il y place un carreau de fin acier trempé,
Choisit, vise, et l'acier droit au but a frappé
D'une telle vigueur le braguier satiné,
Que, trouant le haubert fort et damasquiné,
Il a de part en part dans les côtes glissé.
Guy tombe sur le front ; les siens l'ont relevé.
« Le carreau, dit le comte, est-il bien arrivé ?
Prenez, mon gendre, et puis vous aurez mon comté. »
Toulouse crie alors que l'orgueil est maté.
« Comminges ! Foix ! Espars ! Saint-Béat le vanté !
Montpezat ! » clame-t-on aussi de tout côté ;
« Montaut ! l'Isle ! » à ce cri par mille voix poussé,
Sous chaque gonfanon le choc a commencé.
Les lances, les carreaux et les dards empennés,
Les gros cailloux de fronde et les épieux tournés,
Les flèches d'arbalète et les bâtons ferrés,

Et les tronçons de lance, et les grands blocs carrés,
Pleuvent comme grêlons menus, et si serrés
Qu'à peine du blanc ciel on peut voir la clarté.
Mais vous auriez bien vu maint chevalier armé,
Maint bon écu fendu, maint flanc du fer touché,
Mainte jambe rompue et maint bras détaché,
Parmi des flots de sang maint corps demi-tranché,
Mainte poitrine ouverte et maint heaume brisé,
Plusieurs membres épars, maint crâne fracassé,
Maint baron combattant et maint autre empressé
A tirer du péril son ami renversé.
Il coule tant de sang des veines des navrés
Qu'entre blanc et vermeil les champs sont colorés.
Son maréchal, à part, au comte a murmuré :
« Mauvais sort nous montra Toulouse et ce comté.
Votre frère est mourant et votre fils navré.
Jamais sur les tombeaux on n'aura tant pleuré. »
« Eh bien, Guy, que tout soit aujourd'hui décidé ! »
Mais Hugues de Lascy : « Vos hommes épuisés
En finiront, dit-il, bientôt martyrisés.
Nous voici pour le moins d'un tiers diminués.
Laissons donc cet assaut, qui si mal a tourné;
Car, pour peu qu'il durât, tout serait terminé. »
Enfin bataille et choc devinrent acharnés
Au point que, les meilleurs de France étant tombés,
Les autres, pennons bas, au camp sont retournés;
Et ce cri dans la ville a partout éclaté :
« Vive Toulouse ! elle a les superbes maté,



LES CROISÉS ATTAQUENT TOULOUSE

Page 271. — Vers 15.

Et notre chère Croix le Lion abreuvé
De cervelle et de sang tout fraîchement versé!
Au ciel obscur reluit encor l'astre éclipsé!
Honneur et courtoisie ont repris leur beauté. »
Mais à Montfort on dit : « Nous avons mal cherché;
Car votre gloire est morte et surprise en péché.
Par votre orgueil, que rien n'a jamais corrigé,
Tant d'or, autrefois pur, en étain s'est changé
Que les Juifs nos bezants n'auraient pas mieux rognés;
Car pour Poyets de poids les Tolzains sont donnés.
Et depuis qu'en ces murs le vrai maître est rentré,
Le lièvre à l'aise court dans le champ et le pré. »
Là-dessus Simon part dolent et courroucé,
Et tremblant de fureur, sous le heaume baissé.
Mais les barons gascons sous son Lion pressés,
Qui ne l'avaient rejoint que contraints et forcés,
Tandis qu'on pleure et geint, ont ri, puis plaisanté.
Ils se disent entre eux : « Prix est ressuscité.
O gentille Toulouse, excellente cité!
D'honneur et courtoisie elle a bien mérité,
Et par droit de justice orgueil déshérité. »
Tous les Français s'en vont de rage dévorés,
Et l'on voit nos barons revenir honorés;
Le droit et Dieu les mènent.

Dieu les mène et le droit, le fait est évident;
Ruse, folie, orgueil et malice qui ment
Cèdent à loyauté, qui marche franchement.

Travailleurs de la ville et nobles combattants,
Sous un loyal seigneur sont donc restés contents.
Pour Montfort, il ordonne aux médecins savants
D'apprêter au plus vite emplâtre, bande, onguents,
Et de porter la vie aux blessés et plaignants.
Et le cardinal mande à ses prêtres lisants
D'ensevelir les morts et bénir les mourants.
Cette nuit, le Français la passe en gémissant.
Puis, quand parut au ciel le jour resplendissant,
Au château Narbonnais on tint le parlement,
Dans une antique tour pavée artistement,
Devant Guy de Montfort, navré grièvement.
Le clergé, don Simon et ses barons vaillants,
Et la comtesse Alix sont les seuls assistants.
« Seigneurs, leur dit Montfort, bien dois être dolent
D'avoir vu déchirer par le glaive sanglant
Mes nobles compagnons, mon fils et mon parent.
Si je laissais ici mon frère au monument,
Mes jours ne seraient plus que tristesse et tourment.
J'ai soutenu l'Église et fait son mandement.
La Provence était mienne et mon étonnement,
Quand aux ordres de Dieu je suis obéissant,
C'est de voir aujourd'hui qu'à ma honte il consent.
Qu'il paraît y jeter un regard complaisant
Et me laisse chasser, par qui ? par un enfant ! »
« Comte, dit le légat, plus de crainte à présent !
Vous avez un esprit fort, sain et patient,
Et vous recouvrerez Toulouse en peu de temps.

Mais qu'églises, ni saints, ni pieux bâtiments,
Ne puissent de la mort sauver ses habitants.
Exterminez-les tous impitoyablement !
Pour ceux de vos barons tombés en combattant
Notre saint pape et moi nous leur sommes garants
Qu'ils porteront la palme au ciel des innocents. »
« Seigneur comte, reprit don Alard le vaillant,
Certes, vous semblez né pour être conquérant,
Mais ici votre cœur suit un mauvais courant.
Dieu sur nos actions base son jugement,
Et l'orgueil mauvais, faux, altier, outrecuidant,
Mit les anges déchus dans la peau du serpent.
Il bat dans votre cœur et le point constamment.
Nous aimons, nous, douceur bien plus que châtiment,
Et rigueur nous remplit d'un feu toujours ardent.
De là vous pousse et croit une énorme surdent
Qu'il nous fraudra limer sans doute longuement.
Le seigneur souverain, qui rend bon jugement
Ne permet aujourd'hui, ne veut, ni ne consent,
A voir Toulouse morte et nageant dans son sang.
Monseigneur le légat porte des arguments
Qui devraient nous sembler étranges et cuisants.
Cependant, puisqu'il veut être notre garant,
Nous pouvons désormais guerroyer sûrement,
Car la palme des cieux, d'après lui, nous attend,
Et lui faire de cœur notre remercîment
De ce qu'il nous envoie au ciel pieusement,
Pour hériter des morts et garder notre argent.

Chacun peut donc sentir où lui branle la dent.
Pour moi, que Dieu ne m'aide plus ni saint Vincent,
Si l'on me voit encor parmi les combattants. »
Gervais reprit : « Seigneurs, je vous dirai mon sens.
A prendre la cité nos bras sont impuissànts.
L'audace et la valeur y grandissent autant
Que la fatigue et mal qui vont nous accablant.
Nous n'avons plus affaire aux vassaux ignorants
De guerre et de combat, mais à des cœurs vaillants,
Quand nous les attaquons luttant obstinément.
Lions pour le courage et le rugissement.
Leur âme a tant saigné, tant souffert de tourment,
Qu'ils aiment mieux la mort que ce joug infâmant.
Et, foi que je vous dois ! ils montrent clairement
L'amour qu'ils ont pour vous et leur vrai sentiment.
Nous les avons trouvés furieux assaillants :
Cent soixante barons sont de moins dans nos rangs
Qui ne vêtiront plus le haubert à présent. »
Puis Foucault dit : « Seigneurs, voici mon sentiment,
Car un conseil d'ami vous devient très-urgent :
Pour rentrer dans ces murs malgré les combattants
Et promener le fer sur tous les habitants,
Il faut faire et tenter des efforts si puissants
Que le bruit après nous en vienne aux survivants.
Fondons une autre ville avec ses bâtiments,
Close de nouveaux murs et de retranchements :
Elle aura nous pour peuple et de nouvelles gens.
On n'aura jamais vu tel établissement.

La nouvelle Toulouse et son gouvernement
Seront contre la vieille en lutte constamment.
Du glaive et de la chair le démêlé sanglant
N'aura plus fin, avant que l'une aille croulant
Et que l'autre n'y porte un brandon dévorant.
Mais jusque-là c'est nous qui serons les gagnants.
Il viendra de partout des secours abondants :
De la viande, du pain, du vin et du froment.
Rente, deniers et draps et riche vêtement,
Des chariots, des flots d'acheteurs, de marchands,
Et de force ou de gré grands dons et beaux présents,
Poivre, cire, girofle, épices et piment.
Songeons qu'il nous faudrait l'assiéger longuement
Pour détruire Toulouse, et qu'il est plus urgent
D'enlever tout le blé pour affamer sa gent.
Arbres, vignes et bois coupons tout maintenant.
Quand ils n'auront ni pain, ni sol, ni condiment,
Ils seront bien forcés de se rendre humblement.
Et si vous les courbez de votre bras puissant,
Le dommage souffert vous sera moins cuisant. »
« Ce conseil, dit Montfort, ne m'est point déplaisant.
Je le trouve bon, noble, agréable et prudent. »
« A mes yeux, dit l'évêque, il est moins excellent;
Car, si de la Garonne ils ont le flot courant
Et qu'il puisse couler devant eux librement,
La Gascogne enverra des vivres suffisants
Afin de les nourrir, resteriez-vous cent ans. »
« Pardieu, seigneur évêque, a dit Montfort, j'entends

Aller sur l'autre rive avec bons combattants.
Et nous la garderons si bien que, moi vivant,
Dans la ville plus rien n'entrera que le vent.
Ici mon fils et Guy seront pareillement. »
Et de cette façon fut pris l'engagement
De mettre double siége.

De le mettre aussitôt d'un et d'autre côté,
Du comte et des barons l'avis est accepté.
Et puis on arrêta dans un conseil privé
Que prieur, cardinal, légat, évêque, abbé,
Iraient partout prêchant campagnes et cités,
Pour chasser l'hérétique et les ensabatés,
Et reviendraient suivis par de nombreux croisés.
Et l'archevêque d'Auch dit à Montfort : « Comptez
Sur les vivres, seigneur; vous en aurez assez
Qui vous seront par moi de Gascogne envoyés. »
Montfort remercia, puis dit, le front baissé :
« Ne vous étonnez point si je suis courroucé,
Car de me voir si tôt de Toulouse chassé,
Ayant tant d'hommes morts et mon frère blessé,
Courage et sens en moi, tout est bouleversé.
Je croyais être au port par un bon vent poussé
Et me voilà sur l'onde au péril relancé.
En quel étrange point mon destin fut placé,
Pour en si peu de temps voir mon astre éclipsé?
Comme rosée au jour mon pouvoir a passé;
Je suis par des vaincus défait et repoussé;

Aussi dans ma douleur je me crois enchanté. »
« L'ambition, seigneur, ce n'est que vanité,
Dit Alard ; modestie, au contraire, et bonté
Sont vertus : tout seigneur violant l'équité
A droit par Jésus-Christ sera déshérité. »
« Don Alard, dit Montfort, trop vous me sermonnez ;
Voyez donc quand je perds ce que vous y gagnez?
Si j'ai perdu Toulouse, il me reste les dés.
Et par le chrême saint dont je fus baptisé,
Jusqu'à que ce je sois mort ou qu'il soit brisé,
Un mur de fer tiendra ce peuple resserré. »
Folquet reprend : « Béni soit-il et révéré,
Seigneur, Dieu qui vous fit afin d'être honoré!
Qu'il garde votre droit et compte leurs péchés! »
Puis, messagers parlants partout sont dépêchés,
Pour dire que Montfort tiendra pour défiés
Tous ceux qui garderont leurs gonfanons pliés.
Ensuite il a construit sa nouvelle cité,
L'entourant de fossés, de murs de tout côté ;
Il marque les quartiers pour chacun préparés,
La relie au pays par des chemins ferrés,
Et voilà qu'on y fait transports, ventes, marchés,
De pourpre, de sendal, de palis colorés
Et changes au comptoir de deniers monnayés.
Le château Narbonnais est toujours bien armé
D'archers de toute sorte avec dard emplumé.
Quant aux gens de Montfort, ils se sont partagés ;
On en voit la moitié sur la rive rangés ;

Le lion de l'enseigne au vent flotte agité.
L'azur brillant du ciel, des heaumes la clarté,
Et les feux des écus et des hauberts dorés
Font resplendir le fleuve et la rive et les prés.
Le comte de Toulouse, à Saint-Cyprien entré,
Y trouve avec les siens son alberc préparé.
Mais tandis qu'il se loge, un chevalier croisé
Jusqu'au milieu de l'eau hardiment s'est lancé;
Mais il paya bien cher cet acte d'insensé,
Car il fut vite pris, mort et déchiqueté.
Les barons dans le bourg, la ville et la cité,
De toute arme fournis et bien appareillés,
Tiennent les ennemis rudement travaillés,
Et par servants d'élite et des archers triés,
Près de la barbacane incessamment visés.
Puis, quand la nuit est close et le ciel étoilé,
Le preux comte de Foix, qui n'a jamais tremblé,
Et don Dalmas, baron sage, expérimenté,
En belle compagnie entrent dans la cité.
Et la joie à leur vue a soudain éclaté;
Des torches et brandons là s'épand la clarté;
Maint cierge flamboyant sur leurs pas est porté.
Trompettes et tambours sonnent de tout côté,
Frappant tous les échos et doublant la gaîté.
Mais à peine au dehors ce tumulte arrivé,
Un orage de cris des camps s'est élevé.
Montfort lui-même s'arme et l'host en a tremblé;
Le comte dit aux siens : « Que nul ne soit troublé ! »

Puis il s'enquiert d'où vient ce bruit inusité,
Et Robert de Beaumont ainsi l'a renseigné :
« C'est le comte de Foix, très-bien accompagné,
Avec ses chevaliers d'Aragon amenés,
Et maints rudes jouteurs en Catalogne nés.
Ils sont venus sans bruit, mais forts et décidés,
Et vous aurez combat si vous les attendez. »
« Si je les attends!... moi? Bien peu vous me prisez... »
Et toujours mâle et fier, Montfort dit : « Écoutez!
Il est venu le jour où je suis assuré
De reprendre Toulouse et d'être restauré.
L'Espagne y viendrait-elle en bloc, qu'en vérité,
Si vous n'hésitez pas, le dé sera jeté!
Car j'aime mieux mourir qu'être déshérité. »
« Ne les attaquez point, seigneur, dit Manassé;
Attendre est le parti qui nous paraît sensé.
Le comte de Toulouse en bonne heure est rentré;
Comminge est un baron des meilleurs honoré,
Son cousin fort, les Foix pleins d'intrépidité,
Au cœur de leurs parents le glaive fut porté,
Et tous avec Raimond ils se sont alliés,
Et pour briser le fer dont on les a saignés,
Se mettent en péril pour vous voir massacré,
Ou que de l'autre bord le camp soit retiré.
Ainsi donc au combat nul n'est déterminé. »
« Seigneurs, répond Montfort, en mal point je suis né!
Seul je ne peux combattre, et n'ai jamais tourné
Front devant l'ennemi; voilà mon cœur glacé

De sentir ma main forte et mon pouvoir brisé,
Et de me voir par vous au désespoir poussé,
Et de lever le camp honteusement forcé. »
Voilà que tout à coup l'host s'est précipité.
Pêle-mêle pour fuir la nouvelle cité.
Quand ils levaient le siége, ils étaient si troublés,
Qu'ils ne disaient qu'un mot et sans s'attendre : « Allez! »
A courir le plus prompt se tient seul pour paré.
Simon en sort aussi dans l'escadron ferré;
Il fait l'arrière-garde avec les mieux montés.
Là flottaient les bateaux qui les avaient portés;
Mais les gens de Montfort accouraient si hâtés,
Que les premiers dans l'eau tombèrent culbutés.
Il veut les retenir par son autorité,
Et lui-même en courant dans le fleuve est jeté.
Sans ceux qui le suivaient il se serait noyé.
Mais son cheval y meurt : les flots l'ont renvoyé
Vers le comte Raymond, qui l'eut mort et bardé.
Ainsi monte la joie, et l'orgueil est baissé.
Le comte de Montfort, sur l'autre bord passé,
Revient au premier camp vraiment émerveillé
De se voir par fortune à ce point travaillé,
Et celui de Toulouse a ses barons mandés,
Car il veut consulter ses féaux et privés
Pour défendre la ville.

Pour défendre la ville et chasser l'agresseur,
Le comte Raimond parle avec ses gens de cœur :

Le comte de Comminge, un modèle d'honneur,
Le beau comte de Foix, qui de prix est la fleur,
De Comminge là-haut, Roger, fils de sa sœur,
Roger, Bernard tout plein de sagesse et d'ardeur,
De Comminge, Bernard qui porte l'or en fleur
De largesse, de prix, de joie et de valeur;
Don Dalmas de Creisseil, un brave vavasseur,
Sur les monts catalans né d'un noble seigneur,
Et maint gentil baron, maint sage consulteur;
De la ville, les grands, les riches, les meilleurs,
Chevaliers et bourgeois, capitouls et docteurs.
A Saint-Sernin se tint le parlement majeur.
Le vieux comte Raimond fait cesser la rumeur,
Bellement se recueille et puis leur dit : « Seigneurs,
Rendons à Jésus-Christ grâce de ses faveurs :
Car il nous a tirés de peine et de langueurs,
A fait luire sur nous une grande splendeur
Et nous a tous remis en brillante couleur.
Grand et saint comme il est et rempli de douceur,
Qu'il daigne de sa gloire entendre ma clameur,
M'exaucer, protéger mon droit à moi pécheur,
Et nous donner pouvoir et courage et vigueur
Pour défendre aujourd'hui la ville avec honneur.
Nous avons grand besoin de son bras protecteur.
Or, par sainte Marie et par le saint Sauveur,
Il n'est comte, baron, chevalier ni seigneur,
Pour si vaillant qu'il soit ou puissant vavasseur,
S'il assaille couvent ou pèlerin marcheur,

Que je ne fasse pendre ou par le tourmenteur
Brûler, ou de ma tour mesurer la hauteur.
Puisque Dieu m'a rendu le sommet de l'honneur,
Qu'il daigne, s'il lui plaît, m'avoir pour serviteur ! »
Comminge répondit : « Ce conseil m'est saveur,
Car du monde et de Dieu nous aurons la faveur;
Et si la sainte Église et ses prédicateurs
Nous font dommage et mal, soyons pour eux meilleurs.
Supplions Jésus-Christ, le père rédempteur,
De nous donner à Rome un bon entremetteur,
Pour nous remettre tous en paix et bonne odeur
Auprès de sainte Église, et laissons le Seigneur
Juger entre elle et nous du bien et du malheur. »
Cet avis fut suivi d'un murmure flatteur.
Puis le comte de Foix, à la fraîche couleur,
Se lève après Comminge et dit avec douceur :
« Vous, barons de Toulouse, écoutez : grand bonheur
Vous devez éprouver, car vos prédécesseurs
Furent autant qu'à Dieu loyaux à leurs seigneurs;
Vous avez honoré leur antique valeur
Et la vôtre, en faisant refleurir une fleur,
Qui dans nos cieux obscurs, d'un astre a la lueur,
Et remet courtoisie et noblesse en honneur
Qui fuyaient en exil, les yeux baignés de pleurs;
Et vous, hommes courtois, partagiez leurs douleurs.
Maintenant, dans ce sol, s'il était par malheur
Un arbre portant fruits de mauvaise saveur,
Arrachez et jetez sa racine et sa fleur;

Ce proverbe est, je crois, clair pour tout auditeur.
Il dit qu'il ne nous faut traître ni déserteur;
Mais puisque don Simon nous menace en son cœur,
Il faut aussi chercher des chevaliers ailleurs
Pour écraser l'orgueil de ces fiers oppresseurs. »
Là-dessus, don Dalmas dit : « A bon entendeur
Bons conseils, pour qu'il puisse élire le meilleur;
Dieu nous ayant rendu notre captal majeur,
Nous devons à présent l'aimer avec chaleur
Et n'avoir pour la ville aucun souci ni peur,
Car chacun lui sera toujours bon défenseur.
De ma terre je viens pour venger mon seigneur
Et reste jusqu'au jour où par notre valeur
Sera repris ce fief ou conquis un meilleur. »
Roger Bernard, parlant après cet orateur,
Dit : « Puisque du péril nous sentons tous l'ardeur,
Ne tenons plus boutique ou table de changeur,
Et dehors, tout le jour, montrons notre valeur.
Faisons lice et fossés de telle profondeur
Qu'au besoin le servant, l'archer et le frondeur
Y trouvent, poursuivis, un asile sauveur.
Les barons du dehors sont de fiers batailleurs,
Mais à l'assaut nos dards, nos carreaux destructeurs,
Perceront tant de corps, tant de chevaux coureurs,
Que de joie en crîront tous les oiseaux rongeurs.
S'il nous vient des amis ou de bons guerroyeurs,
Nous irons dans son camp chercher l'envahisseur;
Car c'est l'arme et le fer qui manquent, non le cœur. »

Puis Bernard de Comminge ajoute : « La terreur,
Bien qu'ils aient fier courage et bon bras de jouteur,
Retire à ces Français le tiers de leur valeur.
Ils ont levé là-bas l'autre siége de peur,
Et Montfort n'eut jamais de plus grand déshonneur. »
Du milieu des vaillants un autre discoureur,
Nommé maître Bernard, sage et savant docteur
De Toulouse, se lève et dit avec douceur :
« Seigneurs, grâce et merci du bien et de l'honneur
Que la ville vous doit; au ciel on fait clameur,
Car il nous a donné pour évêque un pasteur
Qui mit cruellement ses brebis en erreur
Et les précipita dans des piéges trompeurs,
Où chacune trouva mille loups ravisseurs.
Mais, puisque Jésus-Christ est notre défenseur,
Tel vient pour nous occire en exterminateur
Qui mourra par le glaive et de male douleur.
Il ne faut pour cela que des bras et du cœur;
Car si le mur est bon, nous le ferons meilleur.
Faisons bon guet le jour, et quand la clarté meurt,
Jusqu'à ce que de l'aube ait blanchi la lueur,
Dressons pierriers, calabre et trébuchet frappeur,
Qui du mur sarrasin effondrent l'épaisseur
Et battent en lançant leurs blocs avec raideur
Le château Narbonnais et la tour du guetteur.
Comme les Toulousains sont preux et pleins d'ardeur,
Moi qui suis capitoul, sur ma vie et la leur,
Au nom du peuple entier, du plus grand au mineur,

Je vous dis que la chair, le sang et la vigueur,
Tout, avoir et pouvoir, le sens et la valeur,
Nous mettrons au hasard, afin que mon seigneur
Notre comte ait Toulouse et rentre en son honneur.
Dans le conseil secret où siégent nos meilleurs,
Il fut dit qu'à Toussaint, veille du jour des pleurs,
Des gens du Capitole iraient chercher ailleurs,
Et nous savons bien où, des soldiers travailleurs. »
Arnaud de Montaigu, le hardi vavasseur,
Crie aussitôt : « Je veux être leur conducteur,
Et je les mènerai jusqu'à Saint-Amateur.
Là Bernard de Casnac les guidera sans peur :
Vous le verrez venir à Pâque avec la fleur.
Vous autres, de vos murs augmentez la hauteur. »
Et le conseil se lève avec joie et bonheur,
Comme il parut à l'œuvre.

A l'œuvre il parut bien, car on voit par milliers
Au dedans et dehors agir les ouvriers,
Fortifiant la ville, élevant des piliers,
Les doubles échafauds, les ponts, les escaliers.
Toulouse maintenant n'entend que charpentiers
Qui font des trébuchets et dressent des pierriers,
Dont les blocs au château brisent des murs entiers.
Le champ de Montolieu forme ainsi deux quartiers,
Des deux parts les servants ainsi que les archers
Recommencent le choc et les périls guerriers,
Et ce débat cruel du sang et de l'acier,

Dont le gazon rougit comme fleur de rosier,
Car aucun combattant n'est sauf ni prisonnier.
Notre comte puissant les laisse guerroyer
Et va recevoir Foix, quand Dieu vient d'envoyer
Pour restaurer l'honneur, avec don Bérenguier,
Arsin de Montesquieu, le vaillant chevalier,
De noble sang gascon, cœur noble et droiturier.
Montfort, pendant ce temps, parle avec ses routiers.
Et don Guy de Levis, se levant des derniers,
Dit : « Comte, en écoutant vos prêtres légendiers,
Vous resterez ici pendant dix ans entiers.
Je vais, pour en sortir, vous montrer un sentier
Demain, au point du jour, chanté par le tourier;
En armes et tout prêts ayez vos chevaliers,
Vos meilleurs compagnons avec leurs écuyers
Et trompettes, clairons, pennons prêts à flotter.
L'hiver est rude, noir et dur à supporter;
Les bourgeois de leurs lits ne peuvent s'arracher.
Avant qu'ils aient remis les chausses et braguiers,
Lançant à corps perdu nous et nos destriers,
Jetons-nous à travers passages et sentiers,
Piquons droit à la porte, égorgeons les portiers,
Et que la ville alors ne soit plus qu'un charnier.
Frappons, brûlons, passons tout au fil de l'acier,
Et que d'eux ou de nous ce jour soit le dernier! »
« Pardieu! Guy, dit Alard, étant si bon soldier
Et du comte l'ami, vous serez le premier;
Et si Montfort vous suit, j'irai le seconder. »

« C'est ainsi, don Alard, qu'il faut se décider,
Dit Montfort, pour l'attaque. »

Pour l'attaque aussitôt que le conseil finit,
Chaque baron alla manger et puis dormit;
Et quand l'aube paraît dans le ciel éclairci,
Ils vont éperonnant sur le chemin durci.
Mais lorsque dans la ville on ouït et l'on vit
Au milieu des clameurs, des fracas et du bruit
Qui s'élève du camp et partout retentit,
Chacun s'éveille en hâte et ses armes saisit,
Si vite que la foule en chemise sortit.
Sous la bannière, au son du clairon qui frémit,
Don Bernard de Comminge à leur tête se mit
Et sur ses étriers s'étant bien affermi,
Leur cria : « Suivez-moi ! Nous battrons l'ennemi !... »
Cependant les Français de leur camp sont sortis :
Amaury, don Alard, Foucault, Guy de Lévis,
Lascy, Voisin, Beaumont, Roger des Andelys
Et don Manassé, tous, courant et bien suivis,
Frappent de si beaux coups que les nôtres surpris
Tombent comme en été sous la faux les épis,
Et dans l'eau tout armés restent ensevelis.
Et les Français ensemble ont si bien assailli,
Que les fossés et l'eau d'un bond ils ont franchi.
Dans la ville on entend crier grands et petits :
« A l'aide, sainte Vierge ! ou nous sommes détruits. »
Alors Roger Bernard sur le pont s'établit,

Et ferme, sans céder d'un pas, le défendit,
Avec ceux de Toulouse et les barons bannis.
Une fois rassemblés, triés et réunis,
Bourgeois et chevaliers et servants, plus hardis,
Bravent les coups, la mort, le tumulte et les cris.
On se choque si fort et tant on se poursuit,
Que le château, la ville et le camp en bruït.
Mais les lances, les dards et les épieux brandis
Et les masses d'arçon et les écus brunis
Et les haches à main et les glaives polis
Et les pierres, les traits, et les carreaux fourbis,
Les flèches, les gros blocs à peine dégrossis
Tombent comme grêlons que l'orage a vomis,
Brisant heaumes, hauberts et pourpoints de treillis.
Tantôt les assaillant et tantôt assaillis,
Les nôtres à la fin, par le choc endurcis,
Chassent si rudement les Français des glacis,
Qu'en les fossés profonds beaucoup sont engloutis.
Voilà tous nos barons de la ville sortis,
Qui les ont, fer au dos, rudement poursuivis;
Dans la glace voilà tombant ensevelis
Les beaux caparaçons, les chevaux du pays
Où règne le Croissant; les bons écus fleuris,
Selles et freins dorés, les harnais cramoisis
Et les poitrails de fer et de maille garnis.
La bataille achevée et l'ennemi parti,
Il n'est homme qui mal ou douleur n'ait senti.
Les nôtres cependant rentrent tout réjouis,

Et les Français s'en vont calmes, quoique meurtris;
Car rien n'émeut ces cœurs dans la guerre nourris.
Quand le comte et les siens se furent dégarnis,
Évêque et cardinal, avec leurs saints habits,
Viennent le saluer et d'abord l'ont béni.
Le premier dit : « Seigneur, ce peuple perverti,
Par Jésus-Christ lui seul peut être converti. »
« Évêque, dit Montfort, Dieu trop haut m'avait mis;
Ses dons, les clercs et vous me les avez repris,
Et de ce Capitole, avec la croix conquis,
Je suis honteusement chassé par des bannis. »
A ce reproche amer, le cardinal reprit :
« Seigneur comte, de cœur priez le Saint-Esprit
Pour ce méchant propos et qu'il n'ait rien ouï,
Car par lui seul le fiel de l'âme est adouci.
Lui seul nous tient en foi, droit, bon sens et merci.
Mais où meurt gratitude, où bien tombe en oubli,
Noblesse perd son nom, l'honneur est affaibli. »
« Seigneur, répond Montfort, pardon si j'ai failli,
Mais l'ire ou le chagrin à tel point m'étourdit
Que mon cœur, plein de fiel, ne sait ce qu'il a dit. »
« Comte, Dieu près de vous m'envoie et m'a commis
Pour vous garder en tout, si vous êtes soumis.
Puisque nous ne pouvons confondre ces proscrits,
Par un autre moyen il faut qu'ils soient conquis.
Le comte votre frère ira droit à Paris
Prier le seigneur roi contre nos ennemis
De nous venir en aide, ainsi qu'il l'a promis.

Ses parents la comtesse ira chercher aussi;
Et pour leur récompense ils auront le Quercy.
Je vais écrire à Rome, afin qu'en tout pays
Nos latiniers prêcheurs de nouveau soient transmis.
Et si, pour cette fois, mauvais devin je suis,
L'an prochain sûrement amènera Louis
Pour détruire la ville où le mal se nourrit.
Mais si l'an s'écoulait sans qu'il y réussît,
Il faudrait cependant que la guerre finît,
Car saint Georges défend tout ce que Dieu bénit. »
Folquet reprend : « Seigneur, puisque j'en suis requis,
J'irai porter tout droit message à Saint-Denis.
A Pentecôte, où prés et champs, tout reverdit,
Je vous amènerai tant de croisés choisis
D'avoir et de sterlings et de marcs enrichis,
Allemands, Poitevins, Bretons et de Paris,
Normands, Flamands, d'Anjou, de Champagne sortis,
Que par terre et par eau le siége sera mis.
Et brûlant les moulins sur la Garonne assis,
Ils ne repartiront qu'après les avoir pris
Et quand seront à nous la ville et le pays. »
« Je ne sais qu'en penser, fait Hugues de Lascy,
Sinon que saint Sernin protége ceux d'ici. »
Jusqu'au déclin du jour ils parlèrent ainsi;
Puis, quand le lendemain le temps s'est éclairci,
Chevauchent notre évêque et Foucault de Bercy,
La dame de Montfort et Voisin réunis.
Ils s'en vont par les bois de crainte des faidits.

Toulouse a conservé tous ses barons amis :
Le palatin Comminge et Bernard Moltadis,
Le preux Roger Bernard, qui me dore et polit,
Don Dalmas de Cresseil, dont la main m'enrichit,
Bertrand Jourdain, Othon et l'adroit Amalvis,
Le bon Huc de La Mothe, à qui Foix est soumis,
Dom Guillem Arnaudon, le premier des hardis.
Don Bernard de Comminge a d'eux le congé pris.
En Gascogne il s'en va chercher les ennemis,
Y rallumer la guerre et chasser don Jory.
Les barons de la ville, au courage aguerri,
Par bois, chemins et champs, battent tant le pays
Que viande, pain et vin sont bientôt à vil prix.
A Montolieu, là-bas, est un jardin à fruit
Qui, poussant chaque jour, chaque jour est détruit;
Mais le rouge qui graine et le blanc qui fleurit,
C'est la chair, c'est le sang, le cerveau qu'on meurtrit.
Là, mal et courtoisie, entre glaives et cris,
Vont de nouveau peuplant enfer et paradis.
Et dans la ville alors tous se sont ébaudis
Et se disent : « Voici que la joie et les ris
Rentrent avec Pelfort, notre plus cher ami,
Don Pelfort, qui n'est bon, preux ni sage à demi.
Au dedans et dehors, chacun s'est affermi.
Et tels étaient les maux et dommages subis
Qu'on resta quelque temps sans voir les ennemis;
Mais quand revint la Pâque...

Quand la Pâque revint et la douce saison
Sortirent de leur camp Amaury, don Guyon,
Le cardinal, le comte et bien d'autres barons,
Qui vinrent en secret discuter leurs raisons.
« Seigneurs, leur dit Montfort, taxes, cens ni rançons
Ne nous rendront jamais ce que nous dépensons
A ce siége, où je perds mes meilleurs compagnons.
Et j'y sens jour et nuit de poignants aiguillons
De voir vide ma main, qui ne peut faire don.
Toute la chrétienté doit en baisser le front;
Car des gens désarmés peut-être nous battront. »
« Comte, dit le légat, ne craignez pas Raimon.
Je fais faire partout le prêche et le sermon,
Et vers la Pentecôte, à la douce saison,
Vous verrez arriver les prêchés à foison,
Et du sol étranger telle procession,
Que des lances de frêne et de beaux chaperons,
De gants et de chapeaux de feutre et de bourdons,
Nous remplirons la lice et les fossés profonds.
La ville sera prise, et les belles maisons,
Hommes, femmes, enfants, vilains, vassaux, barons,
Passeront par la flamme et deviendront charbons. »
Les barons l'ont ouï, mais pas un ne répond.
Le seul qui répliqua fut Robert de Beaumont:
« Par Dieu! dit-il, cher père, à vos prédictions
Il faut vous livrer moins et garder les pardons;
Car, par sainte Marie! avant que vos sermons
Nous aient donné la ville, on verra maints poumons

Sanglants, maints coups reçus, maints rudes horions,
Et le diable avec Dieu sauront quels sont les bons. »
Or, pendant qu'ils parlaient et disaient leurs raisons,
Voici venir Jourdain jouant de l'éperon,
Et bravement frappant du glaive, nos barons,
Guillaume Unal, Guiraud, le seigneur Huc le Bon,
Le vaillant Amalvis, don Guillaume Arnaudon,
Le preux Huc de la Motte et son rouge Lion,
Que suivent ses joyeux et jeunes compagnons.
La bannière est aux mains de Hugues de Ponton,
Qui devant l'ennemi fait flotter le pennon.
Les tentes, les albercs (1), du bout du camp au fond,
Tremblent des cris qu'on pousse et du grand bruit qu'ils font
L'host tout entier s'émeut et crie avec raison :
« Sainte Marie, à nous! » Puis, après l'oraison,
Chacun s'arme à la hâte, ainsi que don Simon.
Le fer pendant ce temps commençait sa moisson
En taillant et tranchant les Normands et Bretons,
Si bien qu'Armand Chabreuil retombe en deux tronçons,
Et que les chairs, les bras, les crânes, les mentons,
Les poitrines, les cœurs, les reins et les poumons,
Épars et mutilés, rougissent le gazon.
Du camp sortent enfin l'impétueux Simon,
Lascy, Voisin, Lambert, Reynier de Cauderon,
Pequerny, don Ébrard de Villepreux le long,
Don Guy le maréchal, don Gautier le Breton,

(1) Logis.

Don Simon le Gallois et Renaud le Frison,
Et de l'autre côté, Toulouse leur fait front.
Les Français vont criant: « Montfort! Montfort! Frappons! »
Et là sont tant de Francs et tant de Bourguignons
Que Toulouse au galop voit rentrer ses barons;
Les Français les pressaient, courroucés et félons.
En fuyant crie alors le seigneur don Hugon :
« Chevaliers, arrêtez! Défendons nos maisons;
Car mieux vaut belle mort que honteuse prison. »
Et sur un des premiers il fond comme un lion,
Le frappe et le renverse au milieu du sablon;
Puis son glaive s'abat sur un mauvais garçon,
Et le sang aussitôt teint son blanc gonfanon.
Amalvis comme lui : « Chevaliers, retournons! »
Et les coups qu'il reçoit et donne aussi sont bons,
En luttant et frappant avec ses compagnons.
Aux flancs de son coureur enfonçant l'éperon,
Unal fiert un Français, lui fausse l'alcoton,
Si bien que de sa lance il n'a plus qu'un tronçon.
Guillaume, en chevalier bon de fait et de nom,
Atteint Beaumont le preux de sa masse d'arçon.
Les nôtres cependant accourent à foison
Dans la ville, criant de toutes parts : « Sortons! »
Bourgeois alors, servants, chevaliers et piétons
Sortent de la tranchée et couvrent les gazons.
Au dedans et dehors s'anime la tenson.
Des fanfares, des cors, des trompes, des clairons,
Le ciel, la terre et l'eau tremblent aux environs,

Et le bruit fait frémir la ville et le donjon.
Où le choc s'établit le fer au fer répond.
On va criant : « Beaucaire et Toulouse ! Avignon ! »
Les piques et les brans, les flèches, les brandons,
Les lances, les épieux, les blocs carrés et ronds,
Les haches d'armes, dards, pics, masses et bâtons,
Les javelots, les traits des tout petits garçons,
Tombent épais, serrés comme épis en moisson,
Et sur les meilleurs cœurs font passer le frisson.
Don Voisin se montrait terrible champion ;
Mais tant on l'a frappé qu'il a perdu l'arçon,
Et laissant le cheval, que Pierre prit, dit-on,
Par la rêne dorée, il fuit vers son pennon.
Pierre criant : « Toulouse ! » et : « Ferme, compagnons ! »
Fiert, faussant ses brassards, un de ces Bourguignons
Si fort qu'il le renverse à grand bruit. Mais Simon,
Simon le Gallois, fils du maréchal breton,
Comme son père Guy chevalier bel et bon,
Vient au cri de : « Montfort ! » donne sur nos barons
Comme l'herbe fauchant servants et donzelons.
Mais de cette forêt de glaives nus et longs
Il est frappé par tous et de tant de façons
Qu'on ne voit plus de lui que d'informes tronçons.
Bertrand de Pestilhac, à frapper des plus prompts,
Va férir un archer entre les deux poumons,
Et lui met dans le corps lance, enseigne et pennon,
Si bien qu'en sont vermeils le sable et le gazon.
Pour Simon de Montfort, toujours fier et félon,

Se lançant dans la presse, il abat deux barons;
Mais on le frappe tant qu'il vide les arçons,
Et son cheval tombé reste sur ses talons.
Mais il lutte, remonte et fuit vers ses Bretons.
Dans la plus grande foule est Guillaume Arnaudon
De force retenu; mais, en rusé Gascon,
Il se laisse à genoux tomber sur le gazon
Et vite est secouru par les gens de Raimon.
Il fut sauf, mais perdit son coureur d'Aragon.
Après le choc, le deuil et le chagrin profond.
Les nôtres ont perdu Guillaume de Moron;
Blessé gît Loup de Foix et maint autre baron;
Au champ de Montolieu du brillant vermillon
Et du blanc chaque jour se fait la floraison;
Mais le sang, la cervelle et la chair en tronçons
En sont les fleurs, les fruits, les feuilles, les boutons,
Qui nous tirent des pleurs quand nous les récoltons.
Le comte s'en revient triste, sombre, félon,
De colère disant: « Jésus-Christ au saint nom,
Où luit l'astre éclatant qui brillait sur nos fronts
Et projetait partout ses lumineux sillons?
Je n'aurais jamais cru voir pâlir ses rayons,
Et que tout me trahît, armes, saints, oraisons.
Si l'Église abandonne elle et nous aux démons,
Moindre en sera sa gloire et son précieux nom.
Plaintif et soucieux, je vous conjure donc
De m'envoyer la mort ou m'accorder le don
De reprendre en vainqueur la ville de Raimon. »

Or, tandis que son cœur est plein et bas son front,
Les barons de la ville en triomphe s'en vont,
En disant : « Jésus-Christ, porte notre guidon ;
Il nous aime et nous garde.

Jésus-Christ nous gouverne, et l'on doit l'en bénir,
Et pour lui bien et mal également souffrir.
Aussi dans le bon droit il peut nous maintenir;
Car nous croyons en Dieu, qui garde de faillir,
Et qui fit terre et ciel porter graine et fleurir,
Dans l'univers soleil et lune resplendir,
Et sut l'homme, la femme et leur âme pétrir,
Naquit de Vierge, afin que tout pût s'accomplir;
Pour sauver les pécheurs, en chair voulut souffrir;
De son précieux sang l'obscur fit éclaircir;
Au Père, au Saint-Esprit victime alla s'offrir.
Par ces fonts saints, d'où l'eau sur nos fronts doit jaillir,
Et par l'Église, à qui chacun doit obéir,
L'amour de Jésus-Christ nous devons conquérir.
Au grand pasteur de foi chargé de nous nourrir,
Aux prélats qui nous ont condamnés à mourir,
Que Dieu donne sens, cœur, droiture et repentir !
Car d'être bons vassaux ils voulaient nous punir
Et faire dans le sang la ville et nous périr.
Une race étrangère allait tout engloutir,
Éteindre la lumière et nos cieux obscurcir;
Et si Toulouse et Dieu l'eussent voulu souffrir.
Tout prix et tout honneur bientôt ensevelir,

Que le Dieu qui gouverne et ne sait point mentir,
Qui rabaisse l'orgueil et du ciel fit sortir
Les anges révoltés, nous aide à soutenir
Le vrai seigneur, qui doit sainte Église servir
Par prudence et vouloir, et le pays régir !
Aux calendes de mai, quand le temps va s'ouvrir,
Montfort et le légat charpentiers font venir
Pour construire une gate (1) où l'on veut démolir,
Et mettre les pierriers en état de servir.
Puis vient un messager qui les fait ébaudir.
« Seigneur, dit-il au comte, allez vite accueillir
L'évêque et la comtesse, heureux de revenir,
Michel des Armes, chef de l'host qui va saillir,
Gautier de la Bretonne et Guillaume Mélir.
Toulouse de la mort ne se peut garantir
Et paiera cher les maux qu'elle nous fait sentir.
Devant le flot qui vient son orgueil va fléchir.
Ils sont cent mille au moins qui la feront gémir. »
« Rien ne peut, dit Montfort, me nuire à l'avenir. »
Or pour les recevoir il s'empresse à sortir,
Et tous en le voyant tressaillent de plaisir.
« Seigneurs, leur dit Montfort, rien ne peut vous faillir :
Ces murs, une fois pris, doivent vous enrichir.
La source du bonheur ne pourra plus tarir ! »
« La ville, dirent-ils, maintenant doit périr. »

(1) Machine à battre les murailles.

L'host complète le siége et va se réjouir,
Car avec belle troupe on voit encore venir
Amaury de Trion, don Aubert de Saint-Cyr,
Don Desroches. Montfort alla les accueillir,
Et nos barons de fer coururent se vêtir,
Occuper les fossés, aux lices s'établir,
D'archers et de servants tous les fossés munir.
Mais après son repos, quand l'host vint à sortir,
On sentit sous ses pas terre et plaine frémir.
Là, vous auriez pu voir les hauberts resplendir,
Reluire les écus et les heaumes blanchir,
Les enseignes de soie et les pennons brandir.
En regardant la ville, ils disent : « Sans mentir,
Ces gens ne semblent pas très-pressés de s'enfuir. »
Les crieurs de Montfort vont par l'host avertir
Que le parlement s'ouvre et qu'on vienne l'ouïr.
Le comte sage et beau les fait tous s'enhardir,
Et sans casque, front nu, se prend à discourir :
« L'Église vous manda, seigneurs, pour la servir,
Emporter cette ville et mon pouvoir grandir.
Il faut de tous côtés cette fois l'envahir,
L'assiéger vers le fleuve et la circonvenir.
Si bien, que désormais nul n'en puisse sortir.
Nous les ferons dedans jeûner, de faim languir,
Et si je peux la ville et ses barons saisir,
Votre en sera l'honneur et l'or à répartir.
Car, du tout, je prétends seulement retenir
La ville et ses barons pour les faire périr. »

Il dit : et tous les fronts semblent se rembrunir.
Amalric le Breton, quand il le vit finir :
« Pardieu! dit-il, seigneur, on doit bien vous chérir
Que vous vouliez sitôt vos amis enrichir!
Mais une chose avant on doit vous requérir :
C'est de ne point vouloir nous tromper ni honnir.
Pour qui s'est trop pressé tôt vient le repentir.
Nous et nos destriers sommes las *du venir*.
La fatigue à présent nous ferait trop fléchir,
Car un homme affaibli ne sait que devenir.
Puisque vous voulez tant nous dorer et grandir,
Laissez-nous la cité que vous fîtes bâtir,
Pour y reprendre haleine et manger et dormir.
Vous qui la connaissez pourrez nous avertir
Par où Toulouse est faible et se peut assaillir.
Mais votre siége est long et rude à maintenir.
Et par sainte Marie! on nous a fait ouïr
Que les barons d'ici savent le soutenir
Et vaillamment combattre et durement férir.
Laissez-nous donc d'abord, beau seigneur, rafraîchir
Ensuite nous irons, vous et nous, les quérir
Et de mille façons partout les assaillir,
Et de leurs corps la lice et les fossés remplir.
Et, si l'on peut la ville et ses gens conquérir,
Que tout vous appartienne, et laissez-nous partir :
Autrement, mauvais sort pourrait nous advenir. »
En voyant qu'il ne peut faire son bon plaisir,
Montfort frémit ; la rage au cœur vient le saisir.

Mais cependant il cède et tous vont s'établir
Dans la nouvelle ville.

Dans la ville nouvelle ils campent en dressant
Tentes et pavillons sur le pavé glissant.
Les barons toulousains tenaient leur parlement,
Où sont assis tous ceux qui pensent sagement.
Et là Roger Bernard parle tout doucement;
Car il a sens et cœur, est habile, prudent,
Comme fils du seigneur qui Foix tient et défend.
Bellement il raisonne et dit en souriant :
« Seigneurs, le seul conseil, c'est la lutte à présent,
Car la mort sans pitié là dehors nous attend.
Mais n'ayez toutefois crainte ni tremblement :
Car ayant bons remparts, bon droit pareillement,
Bons et loyaux seigneurs, Jésus-Christ pour garant,
Dont l'appui protecteur est assez apparent,
Nous devons être forts, courageux et vaillants,
Pour que, frappant sans cesse et rudes assaillants,
L'ennemi jour et nuit nous trouve sous ses dents.
Donnons à nos remparts un autre accroissement
Et renforçons si bien tout l'ancien bâtiment
Qu'en nous soit l'assurance, en eux le tremblement. »
Don Dalmas lui répond : « Vous parlez noblement,
Moyennant ce renfort chacun en vaudra cent. »
« Seigneurs, dit don Pelfort, l'avis est excellent :
Au nom de Jésus-Christ à l'œuvre promptement ! »
Là-dessus, au travail tous vont également :

Les pères, mères, fils, personne ne s'attend.
Côte à côte on y voit le pauvre et l'opulent.
Le preux Roger Bernard jette le fondement.
Ils élèvent un mur, dentelé, menaçant,
L'entourent de poteaux et vont le munissant
De lices et fossés en forme de croissant.
Une rumeur joyeuse éclate en ce moment.
On se dit l'un à l'autre avec ravissement :
« Armand de Villemur vient d'entrer, le vaillant,
Ce baron au grand cœur, sage et fier assaillant. »
Montfort fait assembler ses barons cependant.
Cent mille ils sont au moins dont le dernier l'entend.
Il leur montre Toulouse, et de colère ardent
S'écrie alors : « Barons, vous voyez la surdent
De chrétienté, l'écueil du salut maintenant!
Là grouillent ces maudits si félons et méchants
Qu'ils tiendraient en combat tête à tous les vivants.
De haine et de courroux contre eux mon cœur se fend,
Et plus je deviens fort, et mieux on se défend.
Voici pour leur triomphe et mon abaissement
Qu'ils ont fortifié leurs murs mortellement.
S'ils ne se courbent pas sous mon glaive sanglant,
Vos bras et ma valeur, je ne les prise un gland.
Mais si vous m'en croyez, ils touchent au moment
Où tombera la ville et viendra le tourment.
Occupons l'autre bord de ce fleuve courant :
Que rien par eau ne puisse entrer dorénavant,
Et que ce double siége aille se resserrant

Jusqu'à ce qu'on les force ou qu'ils viennent pleurant. »
Au dessein de Montfort l'host tout entier se rend.
Les premiers ont gardé le quartier assiégeant;
Les autres vers Muret courent en fourrageant.
Le lendemain, Montfort se lève au jour naissant :
Puis, au son du clairon partout retentissant,
Il fait armer les siens et s'empare des champs.
Les beaux hauberts drapés, les beaux écus luisants,
Les boucles d'argent fin, les heaumes éclatants,
Les destriers d'Espagne et les chapels brillants,
Les enseignes de soie et les gonfanons blancs,
Les clairons et les cors, les trompes et le vent
Font briller et trembler l'onde et tout élément.
Ensemble ils viennent tous chevauchant fièrement.
Les barons toulousains, alors se divisant,
Et formés en deux corps, font face à l'assaillant.
Le comte de Comminge avec ses vétérans,
Don Dalmas, don Pelfort, Sicard de Puylaurens
Et ses beaux cavaliers, de vigueur florissants,
Occupent lice et murs et sont aux premiers rangs.
Les autres sur les ponts s'élancent en courant.
Archers et Toulousains, chevaliers et servants
Passent le fleuve tous, et nul d'eux ne s'attend.
Roger Bernard commande et les guide et défend;
Don Roger de Montaut suit intrépidement;
Puis Othon de Terride avec les plus vaillants;
Ils occupent gravier, jardins et bâtiments.
Le comte de Montfort et les siens s'ébranlant,

Viennent de Saint-Cyprien tout en éperonnant,
Et lancent leurs chevaux si vigoureusement
Que les fossés franchis, ils ont dans un moment
La grève et les jardins. Alors d'un même élan
Don Michel, don Gautier, Philippe d'Aguilan,
Pour jouter les premiers se lancent en avant.
Arnaud de Villemur, au cœur noble et vaillant,
Qui les a vus partir les attend froidement;
Puis il baisse sa lance et son cri proclamant
Frappe un de ces jouteurs et l'abat tout sanglant.
On crie alors « Toulouse » et « Montfort » hautement,
Et le choc est terrible entre les combattants.
Les guisarmes d'acier, les glaives éclatants,
Les piques et les dards qui tombent en sifflant,
Les cailloux ronds, l'épieu de fer au vif tranchant,
La flèche longue et fine et le carreau plongeant
Pleuvent, brisant écus, armes, cimiers d'argent.
Mais les barons français vers l'eau se dirigeant
Sortent de la mêlée, et nos bons combattants
Les poussent lance aux reins dans les flots écumants.
C'est au milieu de l'eau qu'on joute maintenant,
Abattant les chevaux et les hommes blessant.
Le comte de Monfort, en lion menaçant,
S'agite, se retourne et fiert si vaillamment
Qu'il rassure les siens, les guide et les défend.
Ils traversent enfin, chassés, mais en luttant,
Un bras de la Garonne à la file. En sortant
De l'eau qui court, Montfort noir, triste et mécontent

Dit : « Barons, à bon droit il m'est dur et cuisant
Que cette gent sans foi qui m'avait fait serment
Me honnisse et toujours double mon détriment.
J'allais pour ma vengeance et pour leur châtiment
Attaquer Saint-Cyprien, mais je vois et comprends
Qu'ils n'y fuiront jamais devant nos auferans (1). »
Gautier de la Bretonne alors en se levant :
« Pardieu! dit-il, on sait ce qu'ils sont maintenant.
Jamais homme ne vit plus rudes assaillants,
Ni de meilleure race : aux armes excellents,
Leur farouche courage est si fort, si mordant
Qu'il met notre lion dans les nœuds du serpent!
Il faut, comme Gouffier, l'en tirer promptement,
Sinon vous laisserez vous et nous en tourment.
C'est pourquoi m'est avis qu'on fera sagement
D'aller un peu plus loin prendre le campement. »
A l'avis de Gautier tous se réunissant
De logettes de bois ils laissèrent bien cent,
Et d'une demi-lieue allèrent reculant,
Planter leurs pavillons sur le pavé brûlant.
Pour nos barons, joyeux et légers, en chantant
Ils rentrent dans la ville.

Ils rentrent dans la ville et vite un messager
Court à Bernard Péreire et vers maître Garnier
Pour que les trébuchets commencent à tirer.

(1) Chevaux de prix.

Aux cordes les vassaux se mettent par milliers
Pour les tendre et lancer d'énormes blocs entiers,
Qui battent le château, les remparts bataillers,
Les bretèches, les murs, les créneaux, les archers,
Et de la tour Ferrande effondrent des quartiers.
A ce cri : « De la guerre il flambe le brasier! »
Mais en bien peu de temps on cessa de crier,
Car tonnerres et vents font l'orage éclater :
Les éléments entre eux ne cessent de lutter;
Le ciel s'ouvre, et trois jours on le voit ruisseler.
La pluie à flots épais tombant fait déborder
La Garonne qui monte et couvre le gravier,
Les places, les chemins, les jardins, les vergers.
Elle entre dans la ville innondant les celliers,
Roule dans son torrent piles et ponts entiers.
Au milieu du courant qui vient s'y diviser
Sont deux tours à créneaux que gardent maints archers
Et maints bourgeois choisis. Quand l'eau vient à baisser
Le comte de Montfort, le brave au cœur d'acier,
Amenant la croisade et tous ses mainadiers (1),
Occupe les deux bords, les prés et les graviers,
Poste dans l'hôpital ses braves soudadiers,
Les vaillants compagnons, les arbalétriers,
Et fait clôture bonne et commode, soliers
Et fossés très-profonds et murs pour les archers.
Il y met son lion et son gonfalonnier,

(1) Ceux de sa troupe.

Y rassemble des blés par muids et par setier,
Et dépêche aussitôt ses meilleurs messagers
Pour remonter d'Agen des navires légers.
Puis en la belle place où le sable est plainier
Un calabre (1) est construit qui porte maint targier
Pour abattre les tours et prendre les touriers.
A Toulouse pour lors, grands, en tous les quartiers,
Sont le trouble, le deuil et la peur des routiers.
Les bourgeois, tout tremblants, et les gens des métiers
Disent : « Sauve les tiens, Jésus, des bourdonniers ! »
Les dames vont pieds nus prier dans les moutiers,
En offrande apportant étoffes et deniers,
Et grands cierges de prix pour mettre aux chandeliers,
Et conjurant tout bas Notre-Dame au Rosier
Dont le fils, vrai rayon, luit sur le monde entier,
De ne les livrer pas au tranchant de l'acier.
De la ville, au conseil on mande les premiers,
Et Dalmas de Cresseil qui parle volontiers,
Discourt adroitement pour les encourager :
« Si durs que soient les temps, seigneurs, et le danger,
Il ne faut ni fléchir de cœur, ni vous troubler:
Quand on croit tout perdu souvent tout va changer. »
Pour la défense ensuite on veut se partager.
Comminge avec sa gent alpestre et maint berger,
Don Bernard de Montaut et l'abbé don Roger,
Don Guiraud, don Pelfort, montant leurs destriers,

(1) Tour de bois.

Et frappant et frappés, bourgeois, serfs, ouvriers
Tiendront porte, tranchée et murs dans leurs quartiers;
Puis don Roger Bernard, le roi des chevaliers,
Appelle au Capitole, en la salle aux piliers,
Prudhommes communaux, bourgeois et mercadiers (1),
Pour envoyer maçons, servants et nautonniers,
Les hommes à la solde et les forts terrassiers
Secourir les deux tours qui sont en grand danger.
« Oui, dirent les bourgeois, nous allons y songer. »
On choisit aussitôt les meilleurs ouvriers,
Au bout du pont ensuite on mit les charpentiers;
Mais ils n'osaient passer le long des madriers,
Car le pont fut dans l'eau renversé par quartiers.
Or Domingo Péron, un vaillant écuyer,
Natif de l'Aragon, ne craint pas d'essayer.
Deux fois sur une corde il se laissa glisser,
Certe à péril plus grand nul ne peut s'exposer,
Cent mille hommes au moins sont à le regarder
Et l'un à l'autre dit : « Il a le pied léger. »
On fait un pont de corde et de clayons d'osier
Et jusqu'à la tour vieille est formé le sentier.
Mais pour secourir l'autre on ne peut aborder,
N'ayant débris de pont ni marche d'escalier.
On lance alors un long filet de nautonnier
De l'une à l'autre tour, et dans un grand panier
De glaïeuls, aussi large et profond qu'un carnier,

(1) Marchands.

Les vivres il leur porte et les carreaux d'acier.
Alors Huc de la Mothe, un vaillant chevalier,
En armes comme en tout parfait, va s'embarquer
Avec les capitouls et maint bon soudadier
Pour défendre la tour et la ravitailler.
Mais le fleuve est si haut qu'on n'y peut arriver
Et toujours le courant les force à dériver.
Tandis qu'à l'autre pont on est à batailler
Et que le sang à flots recommence à couler,
Partout les capitouls, que rien ne peut lasser,
Sur le fougueux torrent parviennent à passer
Et vont jusqu'à la tour l'approvisionner.
Mais Montfort, le vaillant, le terrible guerrier
Attaque cette tour, et veut la renverser.
Nuit et jour en visant le créneau batailler
Le calabre la brise et l'abat le pierrier
Qui fait trembler les murs, d'où vole le mortier,
Les voûtes, le portail et les merlons derniers.
Ses défenseurs alors, en braves écuyers,
Après s'être battus sans demander quartier
Jusqu'à ce que le sang ait rougi leur braguier,
Le cœur de chagrin noir, sont forcés de plier.
Ils sortent de la tour où les gonfalonniers
Arborent le lion, celui des bourdonniers
Qui vont criant : « Victoire!

Victoire! et Montfort! » puis menaçants et railleurs
A ceux de l'autre tour avec mille clameurs

Ils disent : « C'est la fin! le pays aux meilleurs!
Nous reprendrons la ville et vous irez ailleurs! »
Mais ceux de l'autre tour, nos vaillants défenseurs,
Répondent aussitôt, riant de leurs fureurs :
« Avant que de ce sol vous soyez possesseurs,
Nous aurons partagé bien des coups et des pleurs.
Si vous êtes méchants, farouches et gabeurs,
Nous avons droit, cité, courage et vrai seigneur. »
Ce n'est point merveilleux pourtant s'ils eurent peur,
N'ayant comte, ni roi pour chef et protecteur,
Sauf Jésus qui les aime et leur donne du cœur;
Du comte de Montfort on voit avec douleur
De la tour sur le fleuve ondoyer l'or en fleur;
Puis ils s'approchent tant des nôtres et des leurs,
Que dans l'eau tout le jour et quand la clarté meurt,
De rage on voit lutter l'archer et le rameur
Et jusqu'à l'abreuvoir blesser le bon coureur.
Mais voilà tout à coup une grande splendeur
Qui brille sur la ville et lui rend sa couleur.
A Pentecôte arrive un nouveau défenseur
Avec des compagnons ardents et pleins de cœur,
C'est Bernard de Casnac, de sa race la fleur,
Qui n'a point son second de noblesse ou d'honneur;
Chevalier accompli sans reproche et sans peur
Car il a sens, largesse, avec cœur d'empereur.
Il gouverne mérite et commande à valeur.
Pour venger la justice et chasser la douleur
Il vient aider d'amour Toulouse et son seigneur,

Menant Raimond de Vaux, un parent de sa sœur,
Et Vezian de la Motte, un vaillant vavasseur.
Les nobles capitouls, du peuple gouverneurs,
L'allèrent recevoir avec de grands honneurs
Avec les Brabançons aux gages du seigneur.
Grands et petits alors sortent avec bonheur.
Le tumulte, les cris, les trompes du corneur
Des brumes du matin déchirent l'épaisseur.
Le comte de Montfort, oyant cette rumeur,
Revient au camp, laissant à de bons défenseurs
L'hôpital et la tour et dit aux siens: « Seigneurs,
Nos pires ennemis aujourd'hui de frayeur
Perdent la ville, l'eau, le pont et la valeur.
Je viens d'ouïr là-bas une telle clameur
Qu'ils songent à s'enfuir ou trouvent un sauveur. »
Mais bientôt il apprend par un de ses coureurs,
Qu'au secours de Toulouse et de ses gouverneurs
Don Bernard de Casnac guide cinq cents jouteurs.
« Ami, lui dit Montfort, folles sont leurs erreurs.
Si j'entre ils sortiront, ces traîtres déserteurs,
Et tant que je vivrai de faidit ou rôdeur
Ni l'Église ni moi, nous n'aurons jamais peur. »
Montfort, le cardinal, ses plus chers vavasseurs,
Don Amaury, l'évêque et les autres docteurs
Vont ensuite tenir conseil secret: « Seigneurs,
Dit le comte, écoutez ma plainte et mes douleurs.
Tous mes hommes soldés veulent aller ailleurs,
Car je ne puis parler avec l'or des changeurs.

Cetté ville m'a mis un fardeau de malheur
Qui chaque jour m'abaisse et ternit ma valeur.
Dieu de ces deux partis me donne le meilleur !
Par la Mère du Christ, lys de saint Amateur !
Qu'ils tombent, eux ou moi, sous le glaive vengeur ! »
« Comte, dit le légat, Dieu notre protecteur
Reconnaîtra bientôt le juste et le pécheur. »
La veille du dimanche où notre saint Sauveur
Sur les siens répandit sa flamme et sa splendeur,
Simon, debout quand l'aube a montré sa rougeur,
Avec ses compagnons et ses avant-coureurs
Commence le dégât et les autres labeurs.
Ils s'étaient rassemblés à l'orme du Prieur.
De la ville aussitôt, fidèles défenseurs,
Accourent nos barons, les bons et les meilleurs.
Chevaliers et bourgeois et brabançons frappeurs
Ont bordé les fossés devant les agresseurs,
Et le peuple vaillant, les servants batailleurs
Suivent dans le jardin les archers; les frondeurs
Occupent les chemins, et les beaux guerroyeurs
S'approchent sans frapper sur leurs chevaux coureurs.
Mais les cris, les tambours, les trompes des corneurs,
Les heaumes mêlés d'or, éclatants de blancheur,
Tout excite l'audace et double la vigueur.
Ainsi naissent unis comme feuilles et fleurs,
Orgueil et rage au sein des fiers éperonneurs,
Et la terre, le ciel, l'air dans ses profondeurs
Frémit et de l'acier reflète les lueurs.

Les barons de Toulouse entendant la rumeur
Pour défendre la ville et chasser l'agresseur
Du choc et du péril ont allumé l'ardeur
Et dans la belle place, autour de Saint-Sauveur,
Des deux parts le combat se livre avec fureur
Et commence la guerre.

La guerre et la mêlée ont commencé : d'amon
Accourt à travers champs la troupe de Simon :
Mais voici des premiers Amaury de Crion,
Don Gautier de Cambrai, don Thibault de Blazon,
Des Roches, Gilabert de Merly, don Dragon,
Don Raoul de Nielle, Aubert de Cauderon,
Don Geoffroi de la Tręsne et Régnier d'Aubusson,
Don Johan de Bercy, don Raynier de Rançon,
Don Pierre de Saraille et Thibault d'Orion,
Don Gervais le ventru et Gilbert Maubuisson,
Robert de Péquerny et Robert de Chinon,
Don Raoul de Poitiers et Giraud de Lançon,
Avec Raimbaud de Trie et Johan de Bouillon,
Puis don Guy de Mortagne et Raynier le Frison.
Amaury de Lucet et Bertrand de Courson,
Tous suivis de leurs fiers et rudes compagnons.
Ainsi viennent serrés Français et Bourguignons,
Écrasant et battant, terre, sable et gazon.
Mais ils furent reçus de cœur franc, fier et bon.
D'abord Roger Bernard et les autres barons,
Les bourgeois, servants, peuple et porteurs de bâtons

Firent une barrière où fut mis un pennon
Haut et flottant au vent, celui de Montaiglon.
Elias d'Auberoche, un des chefs brabançons,
Don Bertrand de Navarre avec ses compagnons,
Don Othon de Terride et Guiraud de Gourdon,
L'intrépide Amalvis et De La Mothe Hugon,
Bernard de Saint-Martin, Robert du Roussillon,
De l'Isle qui d'abord frappe d'un coup si bon
Le premier assaillant venu jusqu'au perron
Qu'il y brise sa lance et n'en a qu'un tronçon,
Ceux-là soutinrent seuls l'attaque du lion.
On crie alors : « Toulouse et Montfort et Crion ! »
Tout résonne du bruit des cors et des clairons ;
Les lances et les dards, les pics et les tisons,
Les gazarmes (1), cailloux, haches, pieux et chevrons,
Les fins carreaux d'acier et les masses de plomb
Pleuvent de tant de mains, comme un noir tourbillon,
Que les heaumes, hauberts, écus et les arçons,
Les pennons frangés d'or, les nœuds et les boutons,
Les tresses des chevaux d'or et de sisclaton
Sont humides de sang et semblent vermillon.
La mêlée et les cris troublèrent la raison
De beaucoup de bourgeois : fuyant comme un larron
Ils vont dans les fossés plonger jusqu'au menton.
Les autres combattaient dehors sur le sablon
Citoyens et bourgeois, tireurs d'arc et piéton.

(1) Haches de main.

Dans les vignes périt Guilhem de Cauderon
Et longtemps sur son corps on combattit, dit-on.
Montaut défend les siens à loi de bon baron.
Les hastes et les traits, le fer peint des pennons,
Les heaumes, les écus, les lances, les tronçons
Pleuvent comme piquants aigus de hérisson.
Le corps est enlevé pourtant par nos barons.
Mais un gros d'étrangers, Brabantins et Bretons,
Viennent à travers champs féroces et félons
Apportant paille, feu, torche en flamme, brandon
Et courent vers les murs clamant : « Crion ! Crion ! »
Mais ils rencontrent là servants et donzelons
Dont le fer leur perça la blouse et les poumons.
Puis Montfort se retire à broche d'éperons,
Et chez eux sont rentrés le peuple et nos barons.
Le jour de Pentecôte, où s'ouvre le bourgeon,
Le comte de Montfort entend messe et sermon,
Ensuite il réunit dans son blanc pavillon
L'abbé, le cardinal et l'évêque félon,
Amaury, don Bouchard et son frère Guyon,
Don Alard, don Foucault et maint autre baron.
« Seigneurs, dit-il alors : avec droit et raison
Je me plains de Toulouse et de sa trahison.
Si Dieu ne me la rend, je lui demande un don.
La mort, car mes soldiers maintenant disent : Non !
Et quand défaut la paie arrive l'abandon,
Mais il reste un moyen que je crois assez bon.
J'ai fait faire une tour, si forte n'en vit-on,

Ni si haute depuis le grand roi Salomon.
Elle ne craint trabuc (1), ni blocs carrés ni ronds,
Ni pierriers: car les flancs, la base et les chevrons,
Les voûtes, le portail, les filets, le balcon
Sont de fer et d'acier garnis jusques au fond.
Quatre cents chevaliers de nos meilleurs barons
Et cent cinquante archers choisis la défendront.
A bras dans le fossé nos gens la pousseront,
Puis quand nos ennemis père et fils paraîtront
Nos masses et nos brans si bien les frapperont
Que dans des flots de sang baignera mon lion,
En faisant de Toulouse un monceau de charbon,
Ou que je souffrirai martyre et passion. »
Le légat dit : « N'ayez ni crainte ni soupçon,
Seigneur comte, de tout sainte Église répond,
Elle a pouvoir d'ôter et de vous faire don,
Pouvoir de vous défendre et d'accorder pardon
Si vous la servez bien vous en aurez guerdon,
Marchez donc : de combattre il est temps et saison. »
Or un coureur arrive et dit dans son sermon :
« Seigneurs, voici venir le comte de Soissons
Avec tant de croisés, chevaliers et barons,
Que sans d'autre secours vous détruirez Raimond. »
« Ami, reprit Montfort, ceci m'est bel et bon,
Allons à leur rencontre.

(1) Trébuchet.

« Allons à leur rencontre, ils font bien d'arriver. »
Avec ses grands barons, fiers de l'accompagner,
Amalric, don Bouchard, don Guyon et Regnier,
Il part donc tout joyeux et s'en va les chercher.
Et quand on se joignit, avec son doux parler
Le comte de Montfort se mit à les flatter.
« Beau seigneur de Soissons, tant vous nous êtes cher
Qu'ardemment notre cœur votre amitié requiert.
Je vous montrai d'amour plus qu'à nul chevalier,
Car lorsque j'eus appris par votre latinier
Que vous veniez avec don Othon d'Angelier,
J'ai construit une gate avec tour et pierrier
Pour qu'à vous fût la gloire et l'honneur tout entier
De prendre cette ville et d'entrer le premier.
Vous aurez du butin le quart ; les destriers
Les meilleurs donnez-les aux pauvres chevaliers ;
Et dans tous les pays on ira publier
Qu'au seigneur de Soissons Toulouse a dû céder. »
Le comte en souriant se met à répliquer :
« Cent fois, bar de Montfort, je dois remercier,
Car en bien peu de temps me voilà trésorier
Du butin de Toulouse et vous savez donner.
Que vous preniez la ville ou que j'y puisse entrer,
Gardez tout, je n'entends nul avoir emporter.
Si vous voulez m'en croire il faut la conserver
Et ne pas en distraire obole ni deniers
Avant d'avoir donné la paie à vos soldiers.
En retour je vous veux aussi gratifier,

Et si Toulouse est prise avant un an entier
Le comte de Soissons vous donne Montpellier,
Car par sainte Marie, on nous contait hier
Que les gens de la ville ont main rude et cœur fier :
Et qu'ils sont si vaillants et vigoureux guerriers
Que pour les coups reçus ils rendent des charniers.
Nous, soldats de l'Église, arrivés les derniers,
Pendant quarante jours servirons volontiers
Et nous en reviendrons par les mêmes sentiers. »
Ensuite ils vont au siége établi le premier
Où Montfort a tendu son pavillon princier.
Toulouse cependant commence à s'affliger,
Car partout la menace et gronde le danger,
Toute la chrétienté s'apprête à l'égorger.
Mais le Fils de la Vierge afin de la venger
Envoie une colombe au rameau d'olivier
Et fait luire à ses yeux l'étoile du Bouvier,
Le comte infant, clarté du ciel et l'héritier.
Il entre avec la Croix à Toulouse et l'acier,
Dieu fait miracle alors pour laisser deviner
Au Lion dévorant qui vient pour l'enchaîner,
Car, de la tour du pont où l'on voyait flotter
L'enseigne de Montfort, le vent vient la jeter
Au fleuve, et le Lion tombe sur le gravier,
Aussi la ville en a joie et bonheur plénier.
Au-devant de l'infant courent les chevaliers,
Les plus nobles barons, les bourgeois, les viguiers,
Dames, femmes qu'on voit volant comme éperviers.

On n'eût point trouvé fille en chambre ni grenier ;
Tout le peuple y courut du plus grand au dernier.
Ils admirent l'infant comme fleur de rosier ;
Des places au palais, du palais au verger,
On ne voit que feuillage et branches de laurier.
Le comte tout joyeux descendit au moustier
Du baron Saint-Sernin, notre bon chevalier
Qui ne souffrit jamais Français ni bourdonnier.
Les trompes, cors, clairons, qu'on entend résonner,
Les cloches, dont le poids ébranle le clocher,
Font retentir la ville et l'onde et le gravier.
Ivres de cette joie ils sortent par milliers
Et s'emparent du champ : là, servants, écuyers,
Droit au siége courant se mettent à crier.
A voix très-forte : « Ici Robin ! ici Gautier !
A la mort! à la mort! Français et bourdonniers !
Car nous avons doublé les points de l'échiquier
Et Dieu nous a rendu le chef et l'héritier
Qui du péril mortel rallume le brasier. »
Montfort en entendant les Toulousains crier
Traverse la rivière et vient sur le gravier,
Où va le recevoir maint baron hommager.
Il commence en riant à les interroger.
Jory répond : « Un pair vient de vous arriver
Qui porte glaive et sang et tempête et brasier,
Et nous aurons besoin du fer et de l'acier. »
« Jory, reprend Montfort, cessez de m'effrayer.
Qui redoute un péril quand il faut l'essuyer

Verra la cour du Puy sans prendre l'épervier.
Toulouse me verra toujours la resserrer
Et ne pourra jamais paix ni trêve espérer
Jusqu'à ce qu'elle tombe ou me fasse tomber.
Maintenant, sous nos lois afin de la courber,
Je couvre le château d'un clos hospitalier
Avec lices, créneaux, pieux et murs batailliers,
Fossés, retranchements de main de terrassier,
Et vers Gascogne un pont avec son escalier
Pour commander le fleuve et tout intercepter. »
Alors voici venir par eau les mariniers
Criant : « Toulouse! » et puis les servants, les archers
Tous criant leurs pennons, sautent sur le gravier ;
Et du siége aussitôt les arbalétriers
De flèches et de sang remplissent les ramiers.
Et des deux tours sur l'eau se battent les touriers
Tout le jour et la nuit.

Tout le jour et la nuit chevaliers et bourgeois
Combattent durement les soldats de la Croix.
Mais ils eurent pourtant le dessus cette fois :
Montfort, aussi vaillant qu'il était discourtois,
Guide dans l'eau ses preux Français et Champenois
Et gagne l'autre tour avec le pont de bois.
En y voyant flotter sa bannière d'orfroi (1),
Barons, peuple et servants accourent sans effroi.

(1) Drap d'or.

Et dressent un pierrier dont les blocs d'un grand poids,
Lancés du bout du pont, et les carreaux turquois
Eclatent, de la tour fracassant les parois,
Frappent, blessent si dru les soldats de la Croix
Que de la tour en flamme ils sortent à la fois.
Dès lors nos mariniers, tous braves et courtois,
De vivres en tous lieux ramassent des convois
Et sont dans nos remparts à les conduire adroits.
Ceux de la ville, un jour, Brabançons et Tyois,
Prennent masses et brans et les bons arcs turquois,
Et vont, formant un gros de cent soixante-trois,
Passer l'eau sous les yeux des barons et bourgeois.
Jory s'écrie alors : « Voici les Albigeois !
Don Pierre de Voisin, mal nous en va, je crois. »
A leurs chevaux moreaux ils mettent le harnois,
Lacent heaume et hauberts, et prennent leurs pavois,
Et sur la grève alors commence le tournoi ;
Mais il pleut tant de traits sur les pennons d'orfroi
Que bientôt les croisés sont mis en désarroi,
Battus, vaincus, chassés, fuyant comme chamois,
On les pousse dans l'eau, deux par deux, trois par trois,
Et là fut abattu Paulin le Champenois.
La Garonne apporta le reste aux Agenois,
Et les Français au camp rentrèrent les cœurs froids.
Montfort leur reprocha durement leurs exploits :
« Seigneurs, bien vous doit-on donner des palefrois,
Car vous deviez frapper et vaincre ces Vaudois.
Mais, par la Vierge ! ils sont si preux et si courtois

Que vous leur cédez tout, la gloire et vos harnois. »
Ensuite il tient conseil avec les Soissonnois
Des Roches, De Lascy, don Aimery de Blois,
Et leur dit : « Sur ces fiefs vous connaissez mes droits.
Si je ne prends Toulouse avant qu'il soit un mois,
Sainte Église et Montfort seront mis aux abois. »
Le comte de Soissons reprit : « Seigneur, je crois,
S'il plaisait à celui qui nous donne des lois
Que l'orgueil fût droiture et que péché fût loi,
Que vous auriez bientôt mis la ville aux abois.
Mais elle est de Raimond, qui la clame pour soi
Et pour son fils, neveu du prince des Valois.
Si l'apôtre de Rome y consent toutefois,
Rendez-leur le comté, reconnaissez leurs droits,
Et soyez le seigneur des fiefs du Biterrois. »
« Non, répondit Montfort en élevant la voix :
J'ai conquis le pays toulousain, l'Agenois,
La Bigorre, Quercy, Comminges, l'Albigeois,
Et si je peux gagner Toulouse en maints endroits,
J'affermis pour jamais mon pouvoir et la Croix.
Le matin donc, quand l'aube aura blanchi les toits,
Nous conduirons la gate au mur sarrazinois,
Puis dans la ville irons jeter le feu grégeois,
Et nous mourrons ensemble ou vaincrons cette fois,
Cela, sans tarder guère.

Oui, sans tarder beaucoup, et tous vous le verrez,
Je reprendrai Toulouse et vous l'occuperez,

Le butin et l'honneur vous le partagerez. »
« Seigneur, dit Amaury de Crillon, vous raillez
En donnant des lauriers qui ne sont pas coupés.
Dehors le fer en main toujours vous les trouvez,
Et jamais dans leurs murs vous ne les enclorez. »
Le cardinal répond : « Quand vous les soutiendrez,
Amaury, sainte Église et droit vous blesserez.
Aussi, pour vous punir, demain vous jeûnerez,
Et du pain et de l'eau seulement vous prendrez.
Afin que vos péchés soient un jour expiés,
Jésus-Christ veut vous voir maintenant châtiés,
Le comte de Soissons et vous, qui mal parlez. »
« Seigneur, dit Amaury, lisez et vous verrez
Que c'est injustement que vous nous reprenez.
Écriture ni loi n'ont jamais décrété
Qu'un prince doive à tort être déshérité.
Si donc son héritage à Raimond est ôté,
Il le recouvrera par droit et loyauté.
C'est merveille vraiment que, pour des insensés,
Le mérite et l'honneur soient ainsi pourchassés.
Si j'avais vu de loin le but où vous visez,
Jamais les miens ni moi ne nous serions croisés. »
« Amaury, dit Montfort, quand vous disputerez
Avec le cardinal, toujours vous faillirez. »
Jusqu'à l'aube naissante ils se sont chamaillés,
Puis Montfort vient aux siens, par le jour éveillés,
Et leur dit : « Suivez-moi, mes amis, et courez !
Jamais on ne m'aida ni vous ne m'aiderez

Dans un plus grand péril : à la gate poussez !
Car tous vos ennemis seront pris et forcés,
Tous vos maux largement et les miens réparés,
Et de cette conquête à Dieu l'honneur donné. »
Là-dessus trompes, cors et clairons ont sonné.
En criant et sifflant, si fort ils ont poussé,
Que la gate par bonds vient tout droit au fossé,
Sautant, comme un faucon sur les oiseaux lancé.
Mais voici qu'un trabuc lui tire un bloc de grès,
Qui brise, enfonce et rompt les cuirs et les agrès.
Montfort s'écrie alors : « Si vous les tolérez,
La Croix, l'Église et moi, Seigneur, vous abattrez ! »
On lui répond : « A tort vous vous désespérez,
En tournant votre tour vous la préserverez. »
On la tourne, et la gate en sautant vient plus près.
Mais par un autre bloc, du trabuc envoyé,
Le bois, le fer, l'acier, les clous, tout est broyé.
Le bitume et la poix du coup sont écrasés,
Et ceux qui la poussaient tombent morts et glacés.
Laissé seul, car les siens fuyaient tout effarés :
« Par Dieu ! cria Montfort, ici vous resterez !
Et pousserez la gate ou tous y périrez ! »
Mais on lui dit : « Pour ceux que vous y posterez
Mieux vaudrait, fièvre, ulcère, ou maux invétérés. »
Le comte cependant et ses barons aimés
Parlent au Capitole et s'y sont enfermés.
« Jésus-Christ, disent-ils, sur nos enfants veillez !
Car ils ont grand besoin d'être bien conseillés. »

Le comte de Comminge alors répond : « Sachez
Que si l'ennemi perd maintenant, vous gagnez.
Tant qu'ils gardent leur tour, nos vignes et nos blés
Peuvent pousser sans crainte et ne sont point taillés. »
Puis Roger Bernard dit : « Lorsque vous le voudrez,
Tombera cette gate et vous la détruirez.
Car on verra tel choc de brans, de pieux ferrés,
Que de cerveaux et chairs, tranchés de tous côtés,
Nous nous ferons aux mains des gants ensanglantés. »
Et Bernard de Casnac : « Soyons tous rassurés.
Plus près viendra la gate, et mieux vous la prendrez.
Tous seront à la lice avec elle brûlés. »
« Élevons d'autres murs, forts et bien crénelés,
Dit Estout de Linars, qui battent les fossés,
Et jamais par Montfort nous ne serons forcés. »
Les trompes et les cors aussitôt ont sonné,
Et les trabucs tendus, le travail ordonné,
Les gens du Capitole, au bâton blasonné,
Vont distribuant dons, vivres, de tous côtés.
Le peuple a de bon cœur ses outils apportés,
Et l'on commence l'œuvre et les guichets voûtés.
Chevaliers et bourgeois, aux ouvriers mêlés,
Donnent la chaux, le sable et les moëllons taillés.
Dames, filles, enfants, au chantier rassemblés,
Travaillent en chantant et, loin d'être troublés
Par les pierres et traits dont ils sont accablés,
Ont ferme et froid courage.

Ils ont ferme courage, et la communauté,
A faire son rempart travaille avec fierté.
L'Enfant divin leur donne aide et sécurité,
Car des traits ennemis nul sur eux n'a porté.
Montfort mande pourtant ses barons dévoués,
Les plus vaillants du siége et les mieux éprouvés.
Dans des retranchements, de fascines formés,
Il met ses compagnons et chevaliers armés
Qui poussent vite et fort leur tour vers le fossé.
Mais nos hommes, au tir des trabucs exercés,
La frappent de grands blocs si rudement lancés
Que la porte et les flancs éclatent fracassés.
De ceux qui la poussaient maints tombent écrasés.
Les Toulousains alors vont criant : « Retournez,
Fausse chatte, jamais souris vous ne prendrez ! »
« Dieu, s'écria Montfort aussi de son côté,
Pourquoi me montrez-vous un visage irrité ?
Chevaliers et seigneurs, voyez en vérité,
Voyez s'il ne faut pas que je sois enchanté !
L'Église, le latin des savants si vanté,
L'évêque, le légat et son autorité,
Ne me servent de rien dans cette extrémité.
Mon courage trahi, mon sens paralysé,
Mon armure sans force et mon glaive brisé
Me laissent sous le bois et la pierre écrasé !
Naguère je croyais, par l'espoir excité,
Rouler plus loin ma gate et prendre la cité,
Et n'y vois maintenant plus jour d'aucun côté. »

« Seigneur, reprit Foucault, un arc meilleur bandez :
Car jamais cette tour ne vous vaudra trois dez,
Et si vous la poussez plus loin, vous la perdrez. »
« Don Foucault, dit Montfort toujours plus obstiné,
Par le sein virginal d'où Jésus-Christ est né,
Ou je prendrai Toulouse avant huit jours passés,
Ou je serai martyr avec les trépassés. »
« Vous ne le serez pas, grâce au Dieu de bonté, »
Dit Hugues de Lévis. — Le conseil, augmenté
De maint chevalier preux, sage, expérimenté,
De barons et bourgeois de la noble cité,
Là-bas, au Capitole, à cette heure est monté.
Bernard, un maître habile et bien endoctriné,
Sur le fait de la guerre alors a sermonné :
« Seigneurs, francs chevaliers, leur dit-il, écoutez :
Les Capitouls et moi sommes prêts et portés
A faire nuit et jour toutes vos volontés :
Et cette fleur d'amour que vous nous apportez,
Depuis que pour le comte et nous vous combattez,
M'engage à vous ouvrir mon cœur. Si vous jetez
Vos yeux sur l'échiquier, seigneur, vous sentirez
Que le jeu maintenant a duré bien assez,
Et qu'il faut qu'il finisse et laisse des matés.
Donc, par la Vierge sainte et fleur de chasteté,
Sachons qui gardera la terre et le comté !
Et que ce soit folie ou trait d'homme sensé,
Nous irons à la tour : si vous nous devancez
Ou si nous sommes seuls, le bourg et la cité

La frapperont d'un bras tellement irrité
Et tant de coups mortels là seront échangés
Qu'on en verra les champs de flots de sang baignés.
Nous y mourrons ensemble ou vivrons honorés. »
Tous les barons ont dit : « Nous voici préparés.
Puisqu'en bonne aventure on vous voit disposés,
Marchons tous, et, s'il plaît au Seigneur, des croisés
Allons brûler la gate.

Allons ! et nous saurons ensemble la brûler,
Car Toulouse et l'honneur de pair doivent marcher. »
La nuit d'impatience on les vit s'agiter ;
Puis, quand l'aube du jour commençait à briller,
Arnaud de Villemur, le meilleur des guerriers,
Fit lever et garnir ses vaillants chevaliers,
Les braves compagnons et les rudes soldiers,
Et munir les fossés, les lices, les soliers,
D'arbalètes et d'arcs lançant des traits d'acier.
A gauche de la place où finit le sentier,
Don Escot de Linars couvre les ouvriers :
Et Bernard de Casnac, qui marche des premiers,
Dit : « Barons toulousains, vous voyez les routiers
Qui vos frères, vos fils, sont venus égorger :
Il faut tous les occire afin de vous venger.
Moi je connais les mœurs de ces Français altiers.
Ils ont le corps couvert de hauberts doubliers,
Mais la jambe est à nu toujours sous leurs chaussiers.
Frappez là fort et dru, vous les verrez saigner. »

« Leur compte, reprit-on, nous allons leur donner. »
« Et, dit Huc de la Mothe, il faut qu'il soit entier. »
Aussitôt les voilà qui vont par l'escalier
S'emparer de la place et du terrain plainier,
Criant : « Toulouse! Il brûle à présent le brasier!
Mort! mort! à ces méchants qu'il faut exterminer! »
Et de l'autre côté Français et Berruyers
Clament: « Montfort! Montfort! vous serez mensongers! »
La mêlée est sanglante où l'on peut s'attaquer :
Les lances rudement se vont entrechoquer,
Le feu jaillit des coups sur les heaumes d'acier;
Et de Lomagne Arnaud ne cesse de crier :
« Frappez, nobles enfants, vous allez délivrer
L'honneur qui sous leur joug était près d'expirer! »
« Vous n'aurez pas menti, » disent nos chevaliers.
Et redoublent les cris et les coups meurtriers
Des bourgeois de la ville et des capitoliers,
Bernard de Saint-Martin, vif comme son coursier,
Raimond Bordes, Gaudin, de L'Isle, au cœur d'acier,
Comminges, libéral autant qu'hospitalier,
Bertrand de Luzenac, Gaudin, le cavalier,
Godefroi, don Arbois, Ferrand, brave et léger,
Montlaur, rude au combat, Don Henri, l'étranger,
Et nos autres barons, qui frappent volontiers.
Raimond Isnard criait: « Fort sur les taverniers!
Songez à la leçon, aux armes, chevaliers! »
Rude fut le débat du fer et de l'acier.
Ceux de Montfort pourtant commencent à plier.

Dans leurs retranchements, forts comme sangliers,
Les nôtres vont brisant aigrettes et cimiers.
Les croisés reculaient; mais sur les destriers
Recommencent la lutte et les chocs meurtriers.
Les pieds, les bras, les poings, volent là par quartiers.
Le sang en ruisselant rougit des champs entiers.
Sur l'eau luttent aussi servants et mariniers.
A Montolieu la mort tant fauche qu'un routier.
Don Bartas vint frapper le guichet du portier.
Mais voici vers Montfort qu'il vient un écuyer,
En courant et criant : « C'est trop en endurer!
Pour être trop grand saint, grand mal vient d'arriver.
Les hommes de Toulouse ont défait vos soldiers,
Vos braves compagnons, vos meilleurs chevaliers.
Là-bas sont morts don Wès, don Thomas, don Garnier,
Don Simonet du Caire, et sanglant est Gautier.
Don Pierre de Vezins, don Aymar et Raynier
Soutiennent seuls l'attaque et sauvent les targiers.
Mais si vous les laissez longtemps dans ce guêpier,
Ce sol ne vous aura jamais pour héritier. »
Montfort frémit, soupire, et se met à prier :
« Mon sacrifice est fait : ô Jésus, droiturier,
Aujourd'hui donnez-moi la tombe ou le laurier ! »
Puis après il fait dire à tous ses mainadiers (1),
Aux chevaliers de France, à ses propres soldiers,
D'aller à Montolieu sur leurs bons destriers.

(1) Compagnons soldés.

Il en vint courant près de soixante milliers.
Montfort s'élance en tête et marche le premier,
Puis Sicard de Montaut, son fier gonfalonier,
Don Johan de Bercy, don Foucault, don Riquier,
Avec les flots épais de tous leurs bourdonniers.
Les trompes et les cors, les cris des chevaliers,
Le sifflement des traits et le choc des pierriers,
Comme tempête, orage ou torrent de glacier,
Font trembler les maisons, le fleuve et le gravier.
Une telle terreur nos hommes vient glacer
Que maints dans le fossé se laissent renverser :
Mais bientôt leur revint le mépris des dangers.
Ils sortent de nouveau des jardins, des vergers,
Et reprennent le champ : les servants, les archers
Lancent là tant de traits et carreaux meurtriers
Que le fer y ressemble aux grêlons printaniers.
Mais de l'amban de gauche un arbalétrier,
Au front, du comte Guy frappe le destrier.
Dans la tête à moitié la flèche va plonger,
Et lorsque le cheval se tourne, un autre archer,
Qui visait Guy lui-même, au flanc vient le toucher,
Si bien que dans la chair s'enfonça tout l'acier
Et qu'on vit tout vermeils son flanc et son braguier.
Montfort court aussitôt à ce frère si cher
Et descend, proférant tout haut ce mot amer :
« Beau frère, Dieu défend aujourd'hui les routiers,
Et nous a pris en haine avec nos chevaliers.
Je veux pour votre coup me faire hospitalier ! »

Tandis que Guy l'écoute et commence à crier,
Il est une machine, œuvre de charpentier,
Qui tire à Saint-Sernin tout auprès du cormier.
Des femmes seulement tendent son arc d'acier,
Mais la pierre part, vole et fait bien son métier
En frappant droit au front l'orgueilleux bourdonnier
Et broyant sous le casque, ainsi qu'en un mortier,
Dents, mâchoire, cervelle et crâne tout entier.
Montfort sanglant et noir roule dans le sentier.
Aymar et Gaucelin y courent des premiers,
Sanglotant sous le heaume et baissant leurs cimiers.
D'une cape bleuâtre et de tissu grossier
Ils couvrirent le corps du vaillant chevalier,
Qui fut remis ensuite au clergé légendier.
L'abbé, le cardinal et l'évêque Foulquier
Avec encens et croix vinrent le relever.
La nouvelle à Toulouse en porte un messager,
Et de joie aussitôt on la voit délirer.
Pour rendre grâce au ciel on remplit les moutiers;
La cire va brillant dans tous les chandeliers;
Les plus vifs carillons ébranlent les clochers;
Les tympans, les tambours et les clairons guerriers
Font trembler toits et murs: et, par tous les sentiers,
Le siége qui fermait la plaine et le gravier
Se lève. Il reste donc riche avoir, maint sommier.
Les tentes, pavillons, les harnais, les deniers,
Tout le bagage, avec des flots de prisonniers,
A ceux de la cité.

A ceux de la cité, quand don Simon périt,
Telle aventure advint qui l'obscur éclaircit.
Car la vive clarté qui fit graine et fleurit
En restaurant parage orgueil enseveli.
Les trompettes, les cors, le clairon qui frémit,
Les cloches, dont le son dans le ciel retentit,
Et ce coup bien frappé sur le front qu'il meurtrit
Fait battre tous les cœurs et de feu les remplit.
Chacun courut s'armer et vaillamment sortit.
La tour fut mise en flamme, et nul ne l'éteignit.
La nuit comme le jour la ville s'ébaudit
Et le camp soupira de douleur et gémit;
Et quand revint le jour et que l'aube sourit,
Le cardinal romain, les barons de Paris,
L'évêque, avec l'abbé qui porte crucifix,
Dans le vieux bâtiment tinrent conseil assis.
« Seigneurs, barons de France, écoutez-moi, leur dit
Le cardinal romain criant pour qu'on l'ouït :
Grand dommage et grand deuil, grands maux et grands soucis
Nous viennent de Toulouse et de nos ennemis :
Par la mort de Simon notre cœur est flétri.
Nous perdons la vigueur et le grain et l'épi.
Comment Dieu le mit-il en ce point en oubli,
Qu'à notre sainte Église il ait été ravi ?
Puisque le comte est mort, prenons vite un parti
Et donnons cette terre à son fils Amaury.
Il est preux, sage, bon, a le cœur aguerri :
Qu'il possède le sol par son père conquis.

Que les frères prêcheurs aillent par tous pays,
Et mourons, s'il le faut comme ce noble fils!
Nous manderons en France, au bon roi de Paris,
D'envoyer au printemps son premier né, Louis,
Pour que de ces méchants les murs soient troués, pris,
Et sous l'herbe sanglante à jamais enfouis! »
« Seigneurs, reprit l'évêque à ceci j'applaudis.
Le pape, qui l'aimait et qui l'avait choisi,
Mettra le comte où gît saint Paul enseveli,
Et le fera corps saint, car il a bien servi
Le Saint-Siége, à l'Église a toujours obéi
Et parmi les martyrs dans le ciel est inscrit,
Car homme moins que lui sur terre ne faillit.
Depuis que sur la croix on cloua Jésus-Christ,
Qui plus cruelle mort que la sienne souffrit?
L'Église du Seigneur, qui l'avait tant chéri,
N'eut jamais bras plus fort ni plus fidèle ami. »
Le comte de Soissons aussitôt repartit:
« Pour l'honneur de l'Église oubliez ce qu'il dit,
Seigneurs, car aussi fort jamais nul ne mentit,
En appelant corps saint le comte qui partit
Sans s'être confessé; s'il aimait et servit
Sainte Église, priez le Seigneur Jésus-Christ
De ne point châtier l'âme qu'il recueillit. »
Chacun à cet avis de bon cœur se rendit.
Amaury dans le fief pour comte on établit.
Le prélat le lui livre et puis il le bénit.
Pour le jeune Raymond, de Toulouse il saillit,

Car don Bernard Jourdain vient d'écrire aujourd'hui
Qu'il lui veut rendre l'Isle et la garder pour lui.
Or les barons du siége, au cœur fier, mais aigri,
Font les morts quatre jours, et nul d'eux n'est sorti
Du camp avant dimanche.

Le dimanche, la grêle et l'orage et les vents
En tonnant dans les airs mêlent les éléments,
Arrachent, brisent tout et dévastent les champs.
Le peuple et nos barons, abrités et contents,
Ont établi leurs guets là-haut dans les ambans
Et rentrent pour manger, tous ensemble et gaiement.
Mais dehors ceux du siége ont tenu parlement.
Ils comptent cette fois nous prendre sûrement
Et commencent l'assaut dans le même moment,
Entassant sur des chars du bois sec, des sarments,
Du feu, de la résine et des falots ardents.
Ils les traînent à bras vers la ville en courant
Jusqu'au bord du fossé, d'où la flamme à l'instant
Au-dessus des remparts jaillit en crépitant.
Le guet alors cria si douloureusement
Qu'en la ville partout fut l'épouvantement.
Chacun se lève et court aux armes promptement.
Il ne reste en arrière aucun bon combattant,
Comte, ni chevalier, ni cousin, ni parent;
Tout en foule au dehors sort par mille et par cent;
Ils occupent le poste et les retranchements :
Dames de chevaliers, filles aux traits charmants,

Femmes apportent l'eau, puis la pierre, en disant :
« Dame Sainte-Marie, aidez-nous à présent ! »
Tous les hommes des chars fuirent en nous voyant :
Mais les nôtres, plus loin dans la plaine courant,
Trouvèrent les Français, comme un mur à leurs rangs,
Et là, le choc fut rude entre les combattants.
De lances et de dards et de glaives tranchants,
De flèches, de cailloux et de carreaux sifflants.
De loin comme de près, dans le même moment
On se frappe, on se blesse avec acharnement.
Le fer tombait menu comme pluie au printemps,
Mais c'est à Montolieu que les périls sont grands,
Que le choc, la fatigue et les combats sanglants
Dans le feu, la fumée et la flamme et le vent
Mêlant les deux partis, les confondent souvent.
Les barons du dehors avaient au parlement
Convenu de s'armer tous au même moment.
On les voit tout à coup arriver en courant.
Ils font trembler le sol, menaçant et poignant
Et criant leur bannière et Monfort le puissant !
Et puis Saxe ! et Bretagne ! ensemble bruyamment.
Mais tous ceux de la ville, au combat s'enflammant,
Ont le cœur plein d'audace et d'un courage ardent.
Vous les verriez serrés, de pied ferme attendant
Le choc de l'ouragan de fer et proclamant
Toulouse qui renaît de son abaissement !
Comminges, pour le comte intrépide assaillant
Et Casnac, Villemur et Creisseil ! trois vaillants.

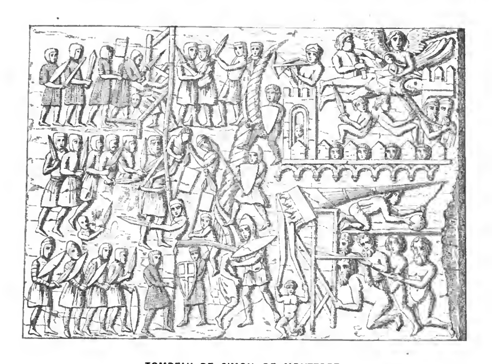
Ils poussent l'ennemi, leurs bannières aux dents.
Mais le blanc, le vermeil, les rayons du beau temps,
Ceux de l'argent, de l'or, des heaumes éclatants,
Les gonfanons de soie à la brise flottants
Et la trompette aiguë et les clairons bruyants
Retrempent tous les cœurs d'audace palpitants.
Où l'on peut se heurter le choc devient sanglant :
Haches, faux et la pique, au fer étincelant,
Lances, flèches d'acier, carreaux, couteaux luisants
Frappent comme marteaux sur les écus brillants.
On combat corps à corps si vigoureusement
Qu'on tranche, avec les chairs, armure et vêtement,
Et les jambes, les pieds, les bras comme en fauchant
D'une litière humaine ont jonché tout le champ.
La plaine et les chemins sont vermeils et sanglants.
Le choc est si cruel qu'on voit les contendants
Des armes se heurter et puis se prendre aux dents.
Un seul sentiment règne au dehors, au dedans :
C'est que, des deux côtés, les cœurs sont frémissants.
Les hommes de Toulouse enfin sont triomphants !
Entre le fer, l'acier et les glaives tranchants
Ils poussent devant eux, taillent les assiégeants,
Et des masses d'arçon rudement les choquant,
Les poursuivent battus jusqu'aux portes du camp.
Là, le mal, le carnage et le deuil furent grands.
Jusqu'à l'heure où la nuit chassa les combattants.
Depuis la mort du Christ martyr, jamais vivants
Ne virent tel combat livré par des servants !

Au sortir de ces chocs, rudes et violents,
Les uns s'en vont joyeux et les autres dolents.
Là vous auriez ouï les blessés, les plaignants :
L'un demandant le mége (1), et l'autre les onguents,
En criant : « Aide, ô Dieu Seigneur, les maux cuisants! »
Puis on resta deux jours assez paisiblement
Sans que d'aucune part fût fait un mouvement;
Mais peu de temps après on tint le parlement.
Le cardinal de Rome et l'évêque présent,
Et les autres seigneurs s'assemblent au couvent.
Guy de Montfort commence alors, et se levant :
« Seigneurs barons, à tous je dis confidemment
Que ce siége est pour nous pierre d'achoppement
Et qu'il faut le lever et partir promptement,
Car nous y perdrons tout, corps, chevaux et parents.
Mon frère, qui faisait trembler les plus puissants,
Est mort, et s'obstiner serait manquer de sens. »
Amaury répondit : « Seigneur, songez, avant,
A moi, que vous avez fait comte récemment.
Si je pars avec vous de ce siége en fuyant,
Moins en vaudra l'Église, et je viens à néant;
Et l'on dira que j'ai le cœur du daim tremblant
Et que je ne vois plus mon père tout sanglant! »
« Amaury, dit Alard, vos barons maintenant
Pensent que plus on reste et plus chaque jour rend
Le déshonneur visible et le dommage grand.

(1) Médecin.

Nos vaincus sont les forts et nous mènent battant :
Cité n'a jamais eu retour plus éclatant !
Tout leur arrive à flots, viande, bois et froment.
Ils peuvent dans leurs murs vivre joyeusement,
Quand nous souffrons ici la faim et le tourment.
Il ne me semble pas, serions-nous opulents,
Que vous puissiez tenir le siége encor longtemps. »
L'évêque dit tout bas : « Quand je vivrais cent ans,
Seigneurs barons, j'aurais le cœur triste et dolent. »
De rage et de chagrin le cardinal brûlant
Répond : « Partons, seigneurs ! mais je me fais garant
Qu'en tout pays iront prêcher les moines blancs
Que de nouveaux croisés, plus nombreux que les glands,
Avec le fils du roi nous viendront au printemps.
L'eau de cette Garonne et l'herbe de ces champs
Et le fruit des vergers leur semblera piment.
Nous détruirons la ville, et par mon jugement
Tout ce qui vit mourra sous le glaive tranchant ! »
Le siége fut levé si précipitamment
Que le jour de Saint-Jacque, un jour clair et brillant,
La flamme de leur camp sortit en pétillant.
Tout brûlait, pierriers, tours, lice et retranchement.
On sauva le château, curieux monument.
Les Français sont partis en laissant tristement
Maints morts étendus là, glacés, et maints absents.
Ils emportent Montfort, au lieu d'autres présents,
Tout droit à Carcassonne !

Tout droit à Carcassonne ils vont l'ensevelir :
L'office à Saint-Nazaire on les voit tous ouïr,.
Et l'épitaphe dit qu'il est saint et martyr
Et ressuscitera plus tard pour conquérir
Cette palme des cieux qui doit toujours fleurir.
Et l'on m'a dit à moi qu'il pourrait l'obtenir.
Si, pour avoir versé le sang et fait périr
Les hommes par milliers ; pour chasser et honnir
Les barons ; pour les fiefs des autres envahir ;
Pour avoir dépouillé, violé, fait mourir
Les femmes, les enfants et s'en enorgueillir ;
Pour avoir attisé jusqu'au dernier soupir
Le mal, en éteignant le bien, on est martyr
Et l'on peut de Jésus la gloire conquérir,
Il doit porter couronne et là-haut resplendir !
Mais que celui qui sait la balance tenir
Et la justice humaine ici-bas embellir,
Qui donna chair et sang pour l'orgueil abolir,
Protége le bon droit menacé de périr
Et d'un de ses rayons daigne enfin l'éclaircir,
Car Toulouse et Montfort aux mains vont en venir !
De tous les fiefs des morts les fils vont s'investir.
Il a fait ses barons et vassaux réunir,
Afin que chacun d'eux vienne le soutenir.
Le cardinal romain l'assure sans mentir
Qu'au printemps il saura telle guerre bâtir
Que les archanges même en feront un soupir.
La croisade, en effet, commence à repartir,



TOMBEAU DE SIMON DE MONTFORT

Page 340. — Vers 2.

Car voici la saison de frapper et mourir.
Toulouse aussi se lève : elle veut maintenir
Le mérite et l'honneur, certains de réussir,
Le vaillant jeune comte ayant tout fait verdir
Et dorant, colorant ce qui peut s'obscurcir.
Il parcourt le pays, afin de se saisir
De Marmande, Clairac, Condom, qu'avec plaisir
Rendent les habitants : ensuite pour tenir
Aiguillon, et confondre, écraser et punir
Ces bourdonniers qu'au loin on entend revenir.
Comminges pour sa part, s'apprête à bien férir,
Car don Jory chevauche, ose le requérir
Et ravage sa terre.

Il ravage sa terre, il fouille le pays,
Il menace et poursuit les chevaliers bannis,
Et puis vient occuper Saint-Gaudens, qu'il a pris,
Avec les siens montés sur de beaux arabis.
Don Bernard de Comminge et ses barons choisis,
Les meilleurs, les plus forts et les plus aguerris,
D'une armure au complet tous richement garnis,
Sitôt que le jour brille à l'horizon rougi
S'en vont bannière haute où campe don Jory.
De la Garonne en file ils longent les taillis
Vers Martres, Saint-Félix, sans trouver d'ennemis.
Là, sur la belle place où tous sont réunis,
L'un dit à l'autre : « Assez nous les avons suivis ! »
Mais un noble baron, don Isnard de Puntis,

Parle et très-sagement sait dire son avis :
« Bernard, si nous laissons échapper ces bandits,
Nous voilà, vous et nous, tout vifs ensevelis ;
Mais si vous m'en croyez, nul ne sera honni :
Chevauchons tout le jour pour rejoindre Jory.
S'il nous attend, frappons sur les heaumes brunis
Jusqu'à ce que le champ reste à l'un des partis.
S'ils marchent mieux que nous, quand ils auront appris
Que c'est pour le combat qu'on les a poursuivis,
Vous nous en délivrez, car ils seront flétris. »
« Seigneurs, dit Marestaing, qu'il en soit donc ainsi ! »
Et les voilà courant sur le chemin uni.
Aux portes de Palmer ils furent avertis
Que les coureurs français en étaient repartis,
« Si vous tardez, seigneurs, à joindre ces maudits,
Melle et ses habitants, dit-on, seront détruits. »
Don Bernard de Comminge aux barons, ses amis,
Parle si bien alors qu'il les a tous ravis !
« Seigneurs, francs chevaliers, le vrai Dieu Jésus-Christ
Nous aime, nous gouverne et vraiment nous bénit ;
Au bout de notre épée il a maintenant mis
Ces farouches vainqueurs, ces cruels ennemis !
Nous aurons la bataille où l'honneur nous conduit ;
Et nous la gagnerons, car mon cœur me l'a dit !
Seigneurs, songez comment on nous tenait soumis !
Que des loups affamés dévorent ce pays ;
Qu'ils ont tout égorgé, les femmes, les maris,
Les enfants au berceau, les pères et les fils !

Ont détruit la noblesse et se sont enrichis,
Et nous font par le monde errer dolents, marris
Pourchassés jusqu'au fond des bocages fleuris!
Donc, par la Vierge reine et mère de tout prix,
Il vaut bien mieux mourir par les glaives fourbis
Que d'être constamment abaissés et flétris,
Et si vous m'en croyez, enfer ou paradis,
Puisque nous les trouvons, aura de leurs esprits!
Quant au butin gagné, qu'il soit grand ou petit,
Chacun également en fera son profit. »

Chacun crie aussitôt : « C'est bien dit, c'est bien dit!
Chevauchons, au combat Dieu même nous conduit. »
Ils chevauchèrent donc jusqu'à ce qu'on l'on vit
Jory le châtelain, Anselme le hardi
Et leurs Français, au cœur par le fer endurci,
Qui cernaient fièrement, sans avoir réussi,
La ville et le château sur la crête bâti.
Sur eux, les rangs serrés, ils fondent à grands cris,
Et les Français, voyant onduler, dans les plis
Des enseignes, la croix, le taureau, la brebis,
Et, sous les gonfanons des barons aguerris,
Les braves chevaliers qui les ont poursuivis,
Avec juste raison se trouvent ébahis.
Dans une barbacane ils s'étaient établis;
Mais Bernard, qui les suit vaillamment, et Pontis,
Puis Oth de Saint-Béat les ont bien assaillis.
Pour Bertrand de Saissac, des premiers il férit

Rudement don Anselme et du coup l'abattit.
Il tremble, roule à terre, et son front se noircit.
Don Roger de Montaut à pied les combattit,
Et tous s'émerveillaient des prouesses qu'il fit.
Don Guillem de Saissac sur eux aussi fondit;
Or, avec les épieux si mal on l'accueillit
Qu'il perdit son cheval, mais sauf du choc sortit.
Don Roger de Montaut clame alors à grand cris :
« Frappez à tour de bras, frappez sur ces maudits ! »
On pique jusqu'au sang les coureurs arabis
Et chacun au galop fond sur les ennemis.
Mais ceux-ci luttent bien avec leurs brans fourbis.
De pierres et de dards les airs sont obscurcis,
Les hauberts sont troués par les épieux brandis,
Et de sang les Français ont tous les flancs rougis.
A cette vue alors ceux de Melle enhardis
Font pleuvoir les carreaux et les blocs équarris.
De rage, le seigneur, rouge comme un rubis,
Ressemble au sanglier blessé dans les taillis
Qui tourne en éventrant ceux qui l'ont poursuivi
Et des dards des chasseurs se fait comme un abri.
Ils luttent bravement, Anselme et don Jory
Et Liniers, mais leur bras enfin tombe affaibli :
« Maintenant, crie Isnard, vous recevez le prix
Du dommage et des maux que nous avons subis. »
Ce n'est pas merveilleux si tous y furent pris :
Ils avaient des grands coups, là reçus et féris (1),

(1) Frappés.

Les os brisés dans leur armure; de débris
Humains et tout sanglants les champs semblaient rougis,
Comme en juin les sillons sous les pavots fleuris,
Et l'on pouvait bien dire, en voyant ces épis :
C'est un vrai champ de guerre!

C'est un vrai champ de guerre humide de sang frais.
On y voit morts ou pris tous les chefs des Français.
Parmi ceux qu'on trouva navrés, roides et froids,
Fut Guillem de Tougès. Le comte commingeois
Ne fut pas de sa mort très-mécontent, je crois.
Amaury cependant entrait dans l'Agenois
Avec maints clercs, barons et soldats de la croix,
Les abbés de Quercy, puis ceux du Clermontois,
Don Amanieu d'Albret, la fleur du Bazadois,
Et bien d'autres barons sous son pennon d'orfroi.
Il assiégea Marmande, et s'en serait, ma foi!
Durement repenti sans l'héritier du roi,
Car la ville a pour chef un brave Béarnais,
Un comte jeune, fort, vaillant, que je connais,
Centulle d'Astarac, puis deux Pampelunais;
Outre Amanieu, Boclon, don Gaston et Siffroi,
Arnaud de Blanquefort, l'intrépide Audefroi,
Les barons de Marmande, et servants et bourgeois,
Les donzels, les archers brabançons et tyois
Occupent les fossés, les murs, les tours de bois,
Et les défendent bien avec leurs arcs turquois.

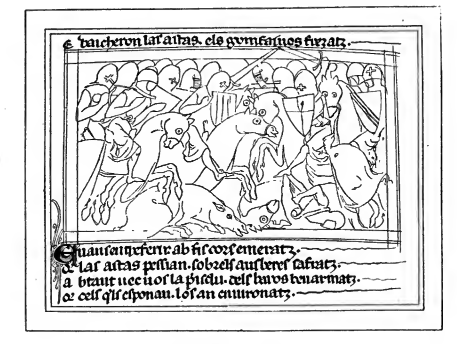
Amaury lance en vain contre eux ses porte-croix :
Les chiens et les vautours repaîtront cette fois!
Mais laissons-là Marmande et suivons Loup de Foix,
Qui chevauche, rasant bétail et villageois :
Don Foucault de Merlin et ceux de Lauraguais,
De vrais cœurs de lion à travers les guérets,
Droit au comte de Foix marchent en rangs épais,
Et quand tombe le jour et que souffle le frais,
Le jeune comte, issu du bon lignage anglais
Et des princes de France, est sorti du palais
Et va rejoindre Loup avec les Navarrais,
Maints barons toulousains, généreux et courtois,
Et ceux de la cité, chevaliers et bourgeois;
Puis, quand il vit flotter les pennons des Français,
Il se prit à sourire et dit aux siens après :
« Dieu me garde ma dame au château Narbonnais!
Mais quand toute la France et tous les Montfortois
Seraient là devant nous, ma bannière d'orfroi
Ne se tournera point qu'ils ne soient pris ou moi.
Livrez donc, chevaliers, la bride au palefroi;
Car, par la sainte Mère à laquelle j'ai foi!
Qu'ils se plaisent ou non à ce sanglant tournoi,
Ils auront la bataille.

Ils l'auront : mon étoile ici nous a guidés!
Car nous verrons ce soir à qui restent les dés!
Frappez avec les bons, les forts, les mieux montés.

Pour moi, vous me verrez toujours à vos côtés!
Au plus fort de l'estor (1), car du combat livré,
Je veux sortir cadavre ou vainqueur honoré. »
« Bien! dit Roger Bernard, c'est noblement parlé!
Sur l'ennemi frappons et qu'il tombe accablé. »
« Mais, ajoute Pédro, Navarrais éprouvé,
Gardons le jeune comte, afin qu'il soit sauvé;
Que de ses bons vassaux il chevauche entouré,
Car tout prix et mérite est par lui restauré. »
« En avant! s'écriait Loup de Foix, plus pressé :
Le temps fuit! » En avant chacun s'est élancé,
Piquant de l'éperon par les chemins frayés
Avec bannière basse et pennons déployés.
Don Foucault de Bercy les a bien regardés,
Puis il a dit aux siens : « Sur la rive attendez!
Seigneurs barons français, mes parents honorés,
Dieu, sainte Église et moi vous tenons assurés.
Voici l'infant de qui vous êtes exécrés.
Le preux comte de Foix chevauche à ses côtés
Avec tous ses barons contre nous ajustés,
Les bannis et leurs chefs dans les forêts campés.
Aux armes s'ils sont bons nous sommes mieux trempés,
Car nous avons la fleur et l'épi des croisés
Et nous sommes absous et d'avance aspergés. »
« Beau frère, dit Johan, à bien férir songez
Car les miracles saints nous ont encouragés

(1) Mêlée.

Et le seigneur légat ne nous l'a point caché,
C'est la grâce qui va combattre le péché. »
De l'une et l'autre part on s'est tant approché
Qu'il ne reste à franchir qu'un seul petit fossé.
Le bon comte de Foix premier s'est élancé;
Sur Foucauld, qui l'attend, il court l'épieu baissé,
Suivi de ses barons. Trompes et cors dorés
Font retentir le sol, la rivière et les prés.
« Toulouse! Foix! Montfort! Bercy! » de tous côtés
Ces cris par mille voix au vent étaient jetés.
Quand on en vient au choc, de leur front irrité
Le feu semble du jour augmenter la clarté;
Puis ils baissent la lance aux gonfanons frangés
Dont on voit les tronçons tomber, du choc brisés,
En frappant rudement sur les hauberts bronzés.
Bientôt voici venir les barons bien armés,
Dans un cercle de fer qui les ont enfermés.
« Barons, criait Guillem de Séguret, courez
Au jeune comte droit où vous l'apercevrez,
Car je n'ai nul souci, sinon en sa fierté.
L'aiglon monte, et s'il n'est dans son vol arrêté
Nous partirons dolents et l'aurons mérité! »
Et voilà qu'en avant par sa fougue entraîné
Et son cheval arabe, au sang éperonné,
Vient, comme léopard ou lion déchaîné,
Le vaillant jeune comte : il court, le front baissé,
Au plus fort du combat, ardent et courroucé,
Choque Jean de Brezy, qui s'était avancé,



BATAILLE DE BAZIÈGE

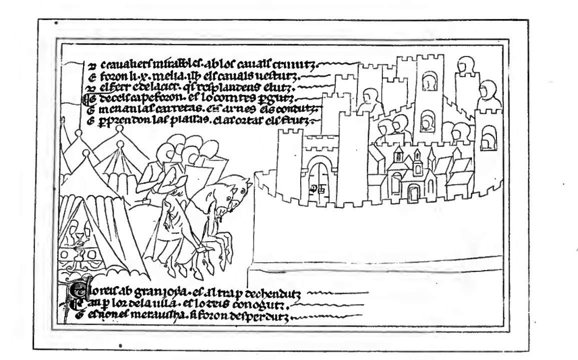
Page 348. — Vers 13.

L'abat, et court plus loin quand il l'a renversé,
Criant : « Toulouse! Allons, francs chevaliers, broyez
Cette race étrangère! et frappez et tranchez! »
Lui, frappe à droite, à gauche et de tous les côtés,
Bien gardé par les siens, dans sa course emportés;
Et la bannière au front, alors s'est relevé
Brezy, qui tranche et brise en baron éprouvé,
Et Pey de Séguret, au galop arrivé,
Atteint le comte au flanc d'un coup si bien visé
Que le lacet de cuir dans la boucle est brisé.
« Montfort, Montfort! dit-il, francs chevaliers, frappez. »
Le comte sur l'arçon n'est pas même ébranlé.
L'ardeur des combattants alors a redoublé.
Dans la presse et le choc des barons courroucés,
Le tumulte et les cris de toutes parts poussés,
On n'entend que les coups des épieux bien trempés,
Les hauberts de Milan par les masses frappés,
Les brans retentissant sur les écus bouclés,
Faussant, taillant, tranchant les heaumes verts rayés.
Loup de Foix crie aux siens : « Serrez les rangs, serrez! »
Et Foucault de Bercy : « Barons, ferme tenez!
Ebrard et don Thibaut, vos hommes amenez!
Et vous, Jean de Bouillon et Jacques, soutenez! »
De Lautrec le vicomte et ses vassaux armés
Sont avec les Français dans le camp enfermés
Par Chabert, Aimery, Roger Bernard poussés,
Loup de Foix et Guillem de Niort, tous deux blessés,
Et d'autres chevaliers valeureux et prisés.

Voilà les Toulousains fondant sur les croisés.
Eux et nos preux barons les ont environnés
Et comme avec les faux deux par deux moissonnés.
Puis vient l'immense ban des servants acharnés
Qui de bras, de cerveaux et de membres tranchés
Laissent rivière et champs tout vermeils et jonchés,
De l'acier et du fer tant ils avaient frappé!
Le seigneur de Lautrec vivant s'est échappé.
Don Foucault, Jean, Thibaut sont pris, et, des croisés,
Les autres sur le champ restent noirs et glacés.
Miracle pour le comte y fit la Trinité,
Car un écuyer seul périt de son côté,
Par son trop de courage en avant emporté.
Puis il goûta joyeux le repos mérité.
Celui qui lui porta plus tard la vérité
Ne mit pas Amaury de Montfort en gaieté
Au siége de Marmande.

Au siége de Marmande, un messager venu
Annonce au fils Montfort que le comte a vaincu,
Que ses trois meilleurs chefs sont pris et retenus,
Et que ceux qui suivaient leurs chevaux ne sont plus.
Dans le dépit alors dont ses sens sont émus,
Sur l'eau comme sur terre il les a combattus;
Mais les barons du lieu se sont bien défendus.
On combattit dehors et dans les prés herbus,
Et l'on vit tant de coups là donnés et reçus
De lances et de faux, de masse et fers aigus,


ROMA



ARRIVÉE DE LOUIS VIII A MARMANDE

Page 351. — Vers 14.

Qu'une foule, où les rangs se choquaient confondus,
De morts et de chevaux, restèrent étendus.
Les assiégés luttaient avec force et vertu;
Mais, emportant l'espoir de leur cœur abattu,
Le mal en un instant comme le fleuve a crû,
Un mal irréparable et trop tôt survenu.
L'évêque des Santons tout à coup a paru:
Des Roches l'accompagne, un captal résolu;
Ils guident les croisés par l'Église attendus.
Partout au bord des champs et des chemins battus
On n'aperçoit que traps et pavillons tendus,
Et sur l'eau, voile au vent, les vaisseaux répandus.
Bientôt, par leur folie ils furent tous déçus,
Car du roi des Français le fils est advenu.
Vingt-cinq mille servants il a, portant écu,
Et dix mille chevaux aux crins longs et touffus,
Comme les chevaliers, de mailles revêtus.
Pour ceux qui vont à pied, on ne les compte plus.
Ils mènent le bagage et se sont répandus
Dans les champs, les jardins et les vergers feuillus.
Dans sa tente, joyeux, le prince est descendu,
Et quand les Marmandois de loin l'ont reconnu,
Ce n'est pas merveilleux, s'ils tremblent éperdus :
Ils voudraient tous n'avoir jamais été conçus.
Dès le premier assaut, rudement combattus,
Les lices, les fossés, les ponts furent perdus.
Avec les siens alors Centulle s'est rendu.
Au pavillon royal, éclatant d'or battu,

Les prélats et barons, par le prince attendus
Pour tenir parlement, devant lui sont venus.
La noblesse est assise, et le prince, étendu
Sur un coussin broché fait d'un riche tissu,
Joue avec son gant droit de fil doré cousu.
Comme il restait muet, un prélat résolu,
Celui de Saintes, parle et bien est entendu :
« Malgré ces ennemis par ton glaive abattus,
Puissant roi, nos honneurs, nos droits sont maintenus.
Voilà du sol français tes chevaliers venus
Pour défendre l'Église aux divines vertus,
Et puisque par ton bras nous sommes soutenus,
L'Église, à qui tout droit et tout respect est dû,
T'ordonne de livrer celui qui s'est rendu,
Pour qu'Amaury le brûle, ou bien qu'il soit pendu ;
Car c'est le châtiment entre nous convenu.
Quant à ceux de la ville, Albigeois reconnus,
Le fer doit les laisser tous morts, sanglants et nus. »
Le comte de Saint-Pol dit, de colère ému :
« Pardieu ! seigneur prélat, vous ne serez pas cru.
Si le roi rend le comte, afin qu'il soit pendu,
Un degré de l'honneur nous aurons descendu. »
Et le comte breton dit : « Puisqu'il fut reçu,
Le trône faillira si Centulle est déçu. »
Aigrement de Béziers l'évêque a répondu :
« Si le vœu de l'Église avait été connu,
Le prince aurait brisé le pacte convenu. »
« Barons, reprit le prince, ici je suis venu

Pour l'Église : son droit sera donc maintenu.
Qu'il soit fait des Vaudois ainsi qu'elle a voulu! »
Mais l'archevêque d'Auch alors ne s'est point tu :
« Beau seigneur, si le droit conserve sa vertu,
Centulle est sauf: fidèle il a toujours vécu,
Et jamais d'hérésie il ne fut convaincu.
L'Église ouvre les bras au pécheur revenu.
Puis Foucault à Toulouse est pris et retenu :
Si le comte est frappé, don Foucault est pendu. »
« Beau seigneur archevêque, en tout vous serez cru,
Répond droit sur ses pieds et le bras étendu
Des Roches le captal ; pour don Foucault rendu,
C'est droit que votre comte à rançon soit reçu. »
Quatre barons et lui parmi tous sont élus.
Puis ils vont en tumulte, avec des cris confus,
Punir Marmande. Au fil des glaives émoulus,
Tout passe, enfants, vieillards, hommes et femmes nus;
Ils taillaient et tranchaient de leurs glaives aigus
Les membres et les corps dechiquetés, rompus.
On ne voyait que gens par la moitié fendus.
Le sang à si grands flots est partout répandu
Que sur le sol vermeil il semble qu'il a plu.
Du sac il échappa ceux qu'on n'avait point vus.
Puis, la ville brûlée et les murs abattus,
Le prince fit plier ses pavillons tendus
Et partit pour Toulouse.

Pour Toulouse il partit le royal héritier :
Son étendard au vent palpitait le premier :
Avec tant de barons et tant de chevaliers
Que les plaines, les monts, les chemins, les sentiers
Sont encombrés, remplis de femmes, de soldiers.
Le pays est couvert de Francs, de Berruyers,
De Flamands, Champenois et Normands de Louviers,
De Bretons, d'Allemands, de croisés de Poitiers,
Et si grand est le flot de ces homicidiers
Qu'on en compte bien près de treize cents milliers.
On porte sur les chars les mules, les sommiers,
Les tentes et les traps, les vivres, les deniers.
Ils vont au pas, afin d'attendre les derniers.
Le cardinal de Rome et les grands des moutiers,
Archevêques, prélats, abbés et templiers,
Moines blancs, moines noirs, chaussés ou sans souliers,
Sont cinq mille dans l'host prêcheurs ou légendiers,
Tous criant que le fer doit marcher le premier.
Ce n'est point merveilleux si l'on vit s'effrayer
La ville de Toulouse au récit des courriers.
Les consuls aussitôt mandent des messagers
Aux barons de la terre, à tous les chevaliers,
Les sommant de venir avec leurs soudadiers,
Sans qu'il en manque un seul, des servants, des archers,
Et des bannis cachés dans le fond des halliers.
Quiconque noblement est prêt à guerroyer,
A Toulouse aura prix, bonne solde et loyer.
Il vint à son secours mille bons chevaliers

Bien en armes, avec cinq cents arbalétriers.
Et quand ils sont assis au parlement plénier,
Pelfort, gentil parleur, raisonne le premier :
« Barons, c'est maintenant qu'il faut faire métier
De sens et de savoir, et bien se conseiller.
L'affaire avec la France est à considérer.
Le prince vient, suivi des bourreaux étrangers.
Avant qu'il soit campé dehors dans nos vergers,
Le comte, son vassal et parent, doit songer
A lui transmettre un noble et sage messager,
Pour dire qu'il n'est faux, traître, ni mensonger ;
Que, s'il veut son droit prendre, il l'aura volontiers,
Comme l'Église et ceux qui tiennent les moutiers;
Que, s'il vient escorté de quelques chevaliers,
Il pourra voir Toulouse, y prendre ses quartiers,
Faire même garder nos murs par ses touriers,
Et de son grand vassal recevoir le baiser.
Mais, s'il se rit du droit, s'il veut le mépriser
Et détruire la ville, il faut se résigner
Et prier Jésus-Christ, notre gonfalonier. »
Chacun reprend : « C'est sage. » « On ne peut le nier,
Dit notre jeune comte, ardent comme épervier;
Mais nous n'en ferons rien. Barons, si l'héritier
De France m'eût été loyal et droiturier,
Le genou devant lui vous m'auriez vu plier.
Mais, puisqu'il me poursuit comme un cerf le limier,
Puisqu'il vient de tirer le glaive le premier,
Qu'il prit Marmande et mit à mort nos chevaliers,

Puisqu'il lance sur moi ces flots de bourdonniers,
Qu'il est félon, superbe et prêt à m'égorger,
Je n'enverrai vers lui baron ni messager ;
Car mon cœur bat de rage et ne peut oublier
Tout le mal que m'a fait maint fatal conseiller.
Vers lui, d'ailleurs, pour rien j'irais m'humilier,
Et j'en aurais le blâme et l'affront tout entier.
Mais quand le fils du roi viendra nous défier,
Quand, le jour et la nuit, aura fauché l'acier,
Quand on verra partout dans l'herbe et les sentiers
Rouler, sanglants et morts, barons et destriers,
Quand de pair au combat iront nos chevaliers,
Il sera bon alors et doux aux messagers.
En attendant, barons, soufflons sur le brasier,
Et voyons, en frappant du tranchant de l'acier,
Si c'est le vin ou l'eau que contient le mortier;
Si Toulouse verra refleurir son rosier
Et si l'honneur déchu pourra se restaurer. »
Chacun à cet avis s'empresse d'adhérer.
Puis les consuls ont dit : « Nous offrons volontiers
Aux barons du pays, comme à leurs soudadiers,
Un bon vivre, pain, viande et toits hospitaliers. »
Ensuite ils font partout dans la ville corner
Que chacun peut venir s'approvisionner,
Recevoir pain et chair et le vin des celliers,
Prendre l'orge à pleins muids et l'avoine à setiers,
Le poivre, la canelle et les fruits des fruitiers
A bouche que veux-tu. « Durant cinq ans entiers,

Nous pourrons, disent-ils, braver les bourdonniers. »
Après le parlement, les consuls vont chercher
Le corps saint Exupère, et dans le beau clocher
L'exposent sur la voûte avec maint chandelier.
Évêque de Toulouse, il saura protéger
Ce peuple qu'il chérit et chasser l'étranger.
Ensuite ils donnent l'ordre aux meilleurs charpentiers
De construire et dresser calabres et pierriers,
Et que Bernard Péreire avec maître Garnier
Tendent les trébuchets qu'ils savent manier;
Et puis on a choisi gens de tous les quartiers,
Chevaliers et bourgeois, riches et mercadiers,
Pour munir chaque porte; et tous les ouvriers
Travaillaient avec joie à se fortifier;
Et donzelles, donzels et dames d'écuyer,
Femmes, petit enfants, désertant leur foyer
Et chantant la ballade et les vers printaniers,
Font clôtures, fossés, barrières, escaliers,
Ambans et corridors, et portails, et soliers,
Embrasures, guichets et créneaux bataillers,
Lices, chemins couverts, guérites et paliers.
A toute barbacane et surtout au gravier
Commande bravement un comte ou chevalier.
Toulouse est forte et peut maintenant défier
L'orgueil de la croisade.

L'orgueil de la croisade aura son châtiment.
C'est pour le repousser qu'on fait cet armement.

Dans toute la cité tel est le mandement :
« Que tous, le comte même, avec les plus vaillants,
En marchant au combat contre les assaillants,
Partageront les guets entre eux également,
Et seront jour et nuit armés dans les ambans. »
Les consuls de la ville et les nobles présents
A chaque porte ont mis gens de cœur et de sens.
L'orgueil de la croisade aura son châtiment.
Les barons sur les saints ensemble ont fait serment
Que ni pour mal, pour coup, pour épouvantement,
Des postes confiés à leurs bras un moment
Ils ne sortiront pas tant qu'ils seront vivants.
Les barons et bourgeois, chevaliers et servants
Ont muni noblement Toulouse, et maintenant
Que son divin martyr de gloire rayonnant,
Que les autres corps saints, qu'on sort une fois l'an,
Et le Fils de la Vierge, au front resplendissant,
Qui nous a rachetés de son précieux sang,
Gardent droit et raison et frappent les méchants;
Car, — félon plein d'orgueil et couvrant prés et champs
D'un host si grand, si long, que l'on voit dans les rangs,
De seuls pennons comtaux, vingt-quatre au vent flottants, —
Voici le fils du roi, devant qui va prêchant
Le cardinal, qu'il faut que le glaive tranchant
Descende avec la mort sur Toulouse en fauchant,
Sans laisser dans ses murs un seul être vivant,
Ni femme, ni vieillard, ni même l'innocent
Que trouvera le glaive au berceau vagissant.

Tous, tous doivent périr sur le bûcher ardent!
Mais la Vierge au cœur bon, qui doucement reprend,
Détournera de nous les flots de ce torrent;
Saint Sernin nous soutient dans ses bras triomphants,
Et Dieu, notre bon droit, le comte et ses enfants
Sauveront bien Toulouse!

FIN

NOTES

I

Nous empruntons le dénoûment de ce débat immense entre l'esprit nouveau et l'Église, de cette double insurrection de la pensée et de la conscience qui dura *cent quatre-vingt-quatre ans* (1), moitié à notre *Histoire du Midi*, moitié à la Chronique romano-provençale conservée à la Bibliothèque de Toulouse, fondation Lefranc de Pompignan, n° 2242.

Trop faible pour continuer le siége de Toulouse, le fils de Simon de Montfort l'abandonna et implora l'appui du roi de France. D'accord en principe pour l'œuvre de la croisade, Rome et la royauté s'étaient querellées autour du butin. Elles en étaient même à la froideur, aux gros mots (2), parce que Rome se croyait la plus forte, et que d'elle seule devait relever Montfort; mais quand la Jaël toulousaine eut brisé le front de son Macchabée, quand le terrible chef fut étendu sur la poussière avec la bannière déchirée de Rome, l'Église se rapprocha de la royauté qu'elle menaçait. Elle redevint douce, flatteuse, caressante. « Très-excellent Sei-

(1) De 1119 à 1303 l'Église condamna les Albigeois dans soixante-et-un conciles, tenus à Alby, Baziéges, Béziers, Bourges, Carcassonne, Saint-Flour, Lavaur, Lombers, Montpellier, Muret, Narbonne, Pamiers, Paris, Perpignan, Rome, Tarragone, Toulouse, Valence, etc.

(2) Fleury. « Le cardinal de Bénévent ne fut pas content de l'arrivée de Louis, car, disait-il, ce païs... »

gneur, écrivait le légat à Philippe-Auguste, notre amé et féal comte Amaury vous supplie, sous votre bon plaisir, de daigner accepter, *pour vous et vos héritiers*, *à perpétuité*, toutes les terres qu'il a, lui ou son père, possédées ou dû posséder dans l'Albigeois et les contrées voisines. Nous nous réjouissons de sa proposition, ne désirant rien tant que de voir l'Église et ce pays *gouvernés à l'ombre de votre nom*, et suppliant aussi affectueusement qu'il est en nous votre très-haute majesté royale, sous les yeux du Roi des rois, pour la gloire de notre sainte mère l'Église et de votre royaume, d'accepter l'offre susdite (1). — Le clergé se joint au légat. —

« Que Dieu, lui dit-il, qui vous a fait tant de fois un instrument de salut sur la terre, délivre par votre secours, dans ces temps pour lesquels il semble vous avoir réservé, la sainte Église catholique, rachetée par le Christ sur la croix au prix de tout son sang, de ceux qui la crucifient tous les jours dans l'Albigeois; qu'il lui rende le culte de la foi chrétienne, et que pour immortaliser votre gloire il agrandisse et élève le royaume très-chrétien des Francs (2). »

(1) « Excellentissime Domine,... cum venerabilis et fidelis noster comes Amalricus supplicaverit... ut dignemini juxta beneplacitum vestrum terram accipere vobis et hæredibus vestris in perpetuum quam tenuit aut tenere debuit ipse vel pater suus in partibus Albigensibus et sibi vicinis : gaudemus super hoc desiderantes Ecclesiam et terram illam sub umbrâ vestri nominis gubernari et rogantes affectuose quantum possumus, quatenus celsæ majestatis vestræ regia potestas intuitu Regis regum et pro honore sanctæ matris Ecclesiæ ac regni vestri terram prædictam accipias. » (Lettre du cardinal légat à Philippe-Auguste, 1222 ; *Preuves de l'histoire de Languedoc*, t. III.)

(2) « Ut Deus qui per vos multoties operatus est salutem in medio terræ, iis temporibus quibus ad hoc vos reservavit sanctam Ecclesiam catholicam Christi, quam crucifixus pretio cruoris redemit, iterum captivatam ab eis qui iterum in partibus Albigensibus Christum crucifigunt ope vestra liberet, fidei christianæ cultum restituat et perennibus gloriæ vestræ titulis christianissimum Francorum regnum augeat et sublimet. » (Lettre des évêques d'Agde, de Nîmes, de Lodève et du cardinal Conrad à Philippe-Auguste, 1223 ; *Preuves de l'histoire de Languedoc*, t. III.)

La mort empêche Philippe-Auguste d'accepter, ce sera Louis VIII à sa place. Mais, quelle que soit la douceur de son caractère, quelque respect qu'il mette aux pieds du pape, le roi va stipuler soigneusement ses conditions. Le seigneur roi demande d'abord des indulgences et la rémission des péchés pour lui et ses croisés : après ce premier tribut payé à l'esprit de son siècle, il exige pour les archevêques de Reims et de Bourges le pouvoir d'excommunier quiconque troublerait ses vassaux ou ravagerait les terres du roi et de ceux de sa suite; l'*investiture de tous les domaines de Raimond;* celle des vicomtés de Béziers, de Carcassonne et généralement de toutes les terres et pays situés dans le royaume (1), *pour être possédés par lui et ses héritiers à perpétuité*. Il veut, en outre, qu'il soit formellement reconnu que tous fiefs donnés à son bon plaisir ou en récompense de quelque service dans cette guerre ne seront hommagers qu'envers lui seul (2).

A ce prix, le roi partit pour la croisade albigeoise; mais, héritier des instructions de son père, initié à sa politique cauteleuse, il se garda bien de relever les affaires d'Amaury (3). Partout le peuple du Midi brisait le joug apporté par les croisés du Nord. Louis assista paisiblement à ce spectacle, il laissa tomber peu à peu tout le pouvoir d'Amaury, et la veille de sa dernière chute, sous prétexte que les quarante-cinq jours fixés pour la durée de la croisade

(1) C'était une précaution pour apaiser l'empereur et le roi d'Angleterre, qui, voyant clairement le but de la croisade, se fâchaient déjà tout haut. Le pape leur écrivit en outre, et les conjura de laisser punir les Albigeois. (Matthieu Paris.)

(2) Primo petit dominus rex quod ipse et omnes alii qui cum eo ibunt in Albigesium... (Ms. Colb., 1669.)

(3) Le prince Louis VIII vint au secours d'Amaury; mais il se garda bien de presser trop les Toulousains, pour mieux forcer Amaury à céder ses droits. (Père Benoit, dominicain, *Histoire des Albigeois.*)

étaient expirés, il se retira. Amaury n'eut plus dès lors que l'alternative ou d'un dépouillement complet, ou d'une cession de ce que le pape appelait ses droits. Il choisit ce dernier parti, et les vendit en 1224 pour l'épée de connétable. Aussitôt Louis lève le masque : toujours armé du motif banal de la croisade contre les Albigeois, il arriva à la tête de tous les féodaux du Nord. Une multitude de vassaux se pressaient sous leurs bannières, et malgré toute sa bravoure, le jeune Raymond, qui avait succédé à son père sur le champ de bataille, écrasé par le nombre, fut contraint de reculer devant l'oriflamme. Louis VIII s'apprêtait à lui porter le dernier coup, lorsque la mort alla le frapper, le poison à la main, au château de Montpensier où il s'était retiré, et le renvoya à Saint-Denis cloué dans un cercueil.

Après la mort de Louis VIII, Blanche de Castille prit comme régente les rênes du gouvernement. Inspirée et guidée par le cardinal Romano de Sant'Angelo, le Mazarin du treizième siècle, qui fit prêcher immédiatement une autre croisade, elle envoya une nouvelle armée à Imbert de Beaujeu, et ce bandoulier du moyen âge, digne successeur de Montfort, couvrit tout de morts et de cendres. Alors Raymond le jeune, entouré de trahisons, navré des maux que souffraient ceux qui lui étaient restés fidèles, après avoir vaillamment continué la lutte soutenue depuis vingt ans par sa maison, subit un traité dont voici les clauses, favorables au roi d'abord, et ensuite à l'Église :

« Le comte fera raser les murs de trente villes ou châteaux désignés par le légat, et commencera par démanteler Castelnaudary, Fanjaux, La Bessède, Avignonnet, Puylaurens, Saint-Papoul, Lavaur, Rabasteins, Gaillac, Montaigut, Hautpuy, Verdun, Castel-Sarrazin, Moissac, Montauban, Agen, Condom, Saverdun, Auterive, Cassaneuil, Puycelsis, Auvillar, Pujol, Peyrusse, Laurac, et huit autres places au

choix du légat, qu'il ne pourra jamais rétablir sans sa permission et celle du roi de France;

« Ces conditions remplies, le comte ira se constituer prisonnier dans la tour du Louvre, entre les mains du roi, et il n'en sortira point qu'il ne lui ait livré le château Narbonnais, la roche de Bèdes et sa fille Jeanne;

« Jeanne épousera un frère du roi, et si elle meurt sans enfants, le comté de Toulouse sera réuni à la couronne. »

Tel fut le lot de la royauté; voici la part que se fit l'Église :

« Le comte jeune commencera par demander publiquement, avec tous ses barons, pardon et absolution pour tout ce qu'il a fait contre l'Église ;

« Il promettra d'être à l'avenir bon et loyal catholique et de maintenir la foi contre les hérétiques;

« *Item* il payera tous les ans et toute sa vie à l'Église un tribut de trois cents marcs d'argent;

« Il versera entre bonnes mains dix mille marcs d'argent, pour la restauration des villes, châteaux ou maisons détruits pendant la guerre;

« *Item* il payera deux mille marcs d'argent à l'abbaye de Cîteaux, pour la réparation du moutier et la réfection (*réfectio*) des moines;

« Mille marcs, pour les mêmes objets, à l'abbaye de Grandselve;

« Trois cents, à l'abbaye de Belleperche;

« Six cents, payables par quatre annuités, pour les fortifications du château Narbonnais, que le légat tiendra pendant dix ans;

« Quatre mille marcs, pour entretenir pendant dix ans, à Toulouse, quatre maîtres en théologie;

« *Item*, ces choses faites, le comte prendra dans deux ans,

par pénitence, la croix contre les Sarrasins, et ira demeurer cinq ans entiers à Rhodes;

« *Item* il cédera à perpétuité, au pape et à l'Église, Avignon et tous les pays situés au delà du Rhône. »

II

Les auteurs de l'*Histoire générale du Languedoc*, Dom Claude Vic et Dom Vaissette, n'ont pas connu notre poëme, mais ils ont compulsé et mis dans leurs preuves une chronique anonyme en languedocien, du quinzième siècle, dont il existe trois manuscrits : un à la bibliothèque Impériale, sous le nº 5646, l'autre à Carpentras, dans celle de Peiresc, et le troisième à la Bibliothèque de Toulouse, fonds Lefranc de Pompignan, nº 2242. Or cette Chronique, imprimée depuis, avec sa lacune de cinquante pages, dans le XIXe volume du recueil des *Historiens de France*, et traduite en 1825 par M. Guizot (à qui l'on doit la publication du manuscrit de M. Fauriel), n'est jusqu'au bout qu'une traduction et une paraphrase en mauvais patois du bas Languedoc du poëme de la croisade.

Ce poëme, quoique bien rare, puisqu'un seul manuscrit est venu jusqu'à nous, a cependant été connu de Catel, historien des comtes de Toulouse, de Bertrandi, l'auteur des *Gestes Toloazins*, qui vivait au seizième siècle, et du seigneur de Cazals, qui écrivait au commencement du dix-septième.

III

La croix que portaient les pèlerins et les soldats de Simon de Montfort était blanche et noire, comme l'écu de l'Inquisition. On la portait au côté droit.

> Et lors fit-on un croisement
> Dont on portait la croix devant.
>
> (Le chroniqueur de Saint-Magloire.)

Celle des chefs était de soie, d'argent et d'or.

Un des surnoms injurieux des Albigeois, les *ensabattés*, n'a été compris ni par M. Fauriel, ni par les historiens de la croisade : ce mot signifie simplement les porteurs de *sandales*, de *zappata*, soulier de bois : le vingt-septième canon du concile de Latran portait cette défense :

« Que nul n'ose dorénavant recevoir dans sa maison les Vaudois et *ensabattés* : *prædictos Valdenses* et *zappatatos* in domis suis recipere. »

IV

MACHINES DE GUERRE ET DE SIÉGE

Le *pierrier* était, d'après Spelmann, *Glossarium*, p. 458, une sorte de baliste qui lançait des pierres.

Le mangonneau, appelé d'abord *marga*, *manga* et *mangana* (Othon de Frisingen, *Vie de Frédéric Ier*, livre II, Meursius, Radevicus, Camden et Abbon, *Obsidio Lutetiæ*,

lib. I), était, comme la catapulte des anciens, une machine triangulaire composée de deux chapiteaux et d'un canal semblable à l'arbre d'une croix. Il avait deux bras engagés dans des nerfs tressés fortement et tendus de façon perpendiculaire à l'intérieur de chaque chapiteau. Au bout des bras se nouait la corde d'arc. Or, une main de fer, manœuvrée par un treuil, de l'extrémité inférieure du canal allait en glissant saisir la corde, qu'on tendait jusqu'à ce qu'elle eût atteint son point d'arrêt. Alors une barre placée sur la main de fer la levait tout à coup, et, se débandant, elle chassait d'une force incroyable la pierre mise dans le canal. (Voir notre Bertrand de Born, t. I, p. 247.)

« Aprep faem là seure un manganel de dos caxes de Barcelona prep dedit gyn que tirava en la vila. » (Chronique de Pedro II, roi d'Aragon, livre III.)

Çà et là, avant et arrières,
Gietent mangoniaus et perrières,
La grosse pierre arrondie.

(G. Guiart, 1204.)

Interea grossos petraria mittit ab intus
Assidue lapides, mangonellusque minores.

(Guillaume le Breton, *Philippide* 7.)

Devant Boves fu l'ost de France,
Qui contre les Flamans contance;
Li minéur pas ne sommeillent
Un chat bon et fort appareillent;
Tant euvrent dessous et tout cavent
Qu'une grant part du mur destravent.

(G. Guiart, *Philippe-Auguste*.)

Erant carri vimineis cratibus, tabulisque tecti ligneis,

in quibus latentes milites fondamenta suffoderent murorum. » (Aimon, *Hist.*, cap. LXXI.)

« C'étaient des chars couverts de claies d'osier et de forts madriers dans lesquels se cachaient les soldats pour miner les murs. » (Procope, *Guerre gothique*, liv. II, chap. XIX; Jacobus de Vitriaco, Jean de Beka, Jean Heinsberg, Chronique de Colmar, Conrad d'Usperg, Chronique de Pise, p. 853.)

« Demum fuit consilium ædificare machinam ligneam, quam vocabant *catam*, cum qua terram et aliqua pertraherent ad replenda fossata, quibus æquatis pugnam cominus inferrent et effractis clausulis ligneis insilirent. » (Guillaume de Puylaurens, chap. 30.)

On résolut enfin de construire une machine de bois qu'on appelait *gate* ou *chatte*, pour apporter la terre nécessaire afin de combler les fossés qui, une fois mis au niveau du sol, leur permettraient de s'approcher et de briser les barricades.

« E faen far en Valencia e mantelets e *gates* per combattre. » (Chronique de Pierre IV, roi d'Aragon, liv. III, chap. 23.)

La chatte formait une tour de bois à trois étages crénelés couverte d'un toit quadrangulaire et portant à sa base un bélier pour effondrer les murs, et à son sommet un pont-levis qui s'abattait au moment de l'assaut sur le rempart. Elle avançait au moyen de quatre roues pleines ou de rouleaux et pouvait parfois contenir cinq cents hommes.

C'était la tour mouvante des Romains (voir Vitruve pour sa construction).

La mustelle reproduisait exactement le *musculus* des anciens.

« Cette machine, dit Végèce, est composée d'une charpente cintrée et couverte d'un tissu d'osier qu'on garnit de peaux

fraîches ou de pièces de laine. On les conduit où l'on veut par le moyen de trois petites roues placées l'une au milieu, sur le devant, et les deux autres sur le derrière aux extrémités.

La dame (Richard de Saint-Germain, Chronique de l'an 1239), domina et *bida*, petits mangonneaux.

Trabuc et trébuchet, petites machines de jet.

Le *trabuc*, appelé d'abord trebukiau, trebukiet et plus tard trébuchet par les Français, *trebget* par les Anglais et *trebock* par les Allemands, *trabuc* par les Espagnols et lançant de grosses pierres. (*Gesta Ludovici VIII*, 1226; Philippe Mouskes, *Philippide;* Petrus de Vineis, Henri Knyghton, 1382; Muntaner, Chronique d'Aragon, c. 165.)

Le corbeau démolisseur ou à cage, dont on voit le dessin planche II.

V

BARONS A QUI FUT CONFIÉE LA DÉFENSE DES BARBACANES (1)

Les Barasc, preux barons d'ardeur étincelants,
Arnaud de Montaigut, au courage éclatant,
Bertrand de Rochefort, vigoureux combattant,
Et leurs fiers compagnons, tous joyeux maintenant,
Gardent les barbacanes où le fleuve courant
Gronde, écume au Bazacle et fuit comme un torrent.
La Comtale eut pour chefs un barón de bon sang,
Guillaume de Minerve, expert, brave et puissant;
Guillem de Belafar, toujours au premier rang,

(1) Pour dégager le récit, nous avons rejeté ces vers dans les notes.

Et dom Arnaud Feda; de Pène, large et franc;
Bertrand de Monestier, au visage riant,
Et don Frotar, courtois, gracieux et liant
Tiennent la barbacane ensemble de Baussan.
Le bon Roger Bernard, preux et reconnaissant,
Si riche de savoir, de bravoure et de sens,
Jourdain de Cabaret, Amiel, Chabert, présents,
Des premiers au péril; Rochegude l'ardent,
Sur celle de la Croze ont leur pennon pendant.
Celle d'Arnaud Bernard est sauve maintenant.
Car Villemur, le fort, le sage, l'avenant,
Le bon, qui va toujours promettant et donnant,
Unal, son beau neveu, d'Asnave, don Bertrand,
Sauront bien en fermer l'entrée à tout venant.
Et Guillaume Arnaudon, l'ingénieur vétéran,
De Lomagne d'Espars, sur son noble alférant,
Avec ses compagnons nous arrive en courant,
Et prend celle où sera le péril le plus grand.
Bertrand de Pestillac, qui frappe rudement,
Et puis Huc de la Mothe, un cœur de diamant,
Tiennent la barbacane à Pozamil, bravant
Fatigues et périls. Pelfort, preux et savant,
De Caussade Ratier, le premier en avant,
Ratier de Bône et Jean Martin le bienfaisant,
Celle de Matabiau défendront bravement
Et la porte Gaillarde où naîtra le tourment.
La rose de valeur, le comte adolescent,
Qui restaure l'honneur, et l'orgueil va froissant,
Qui relève, colore et dore les perdants,
Avec Hugues d'Alfar et des barons prudents
A Villeneuve a fait son établissement.
La barbacane auprès construite récemment
Aura pour défenseurs des barons excellents :

Les Comminges, preux, bons et de valeur brûlants,
Et don Renaud d'Aspet, le brave, avec ses clans
De cavaliers des monts. Le rude combattant
Don Juan de Pointis, son oncle Marestan,
Don Roger de Montaut, fidèle à son serment,
Et Roger de Noé, courageux et charmant,
Gardent la barbacane au Pertuis fièrement.
Celle de Saint-Étienne aura de bon garants :
Les Hunaut et Jourdain de Lantar : Puylaurens,
Monteil et don Padern, les vicomtes Bertrand,
Benac et le seigneur de l'Isle, don Jourdan,
En tiennent cinq avec leurs amis et parents.
Le pont neuf du Bazacle est bordé par deux rangs
D'archers bien exercés, qui, jour et nuit veillant,
Vont nettoyer la rive et chasser l'assaillant.

VI

TUERIES HISTORIQUES

« 1209, ex manuscripto Guidonis : Cruce signati venientes de partibus gallicanis primo omnium Biterrim capiunt eamque incendio tradunt, et in ecclesia Beatæ Mariæ Magdalenæ, ad quam cives qui prius restiterant, confugerant, usque ad septem millia occiduntur. » (Petrus Vallis Cernensis, *Hist. Albigensium*, id.)

En 1209 et le jour de la fête de Sainte-Madeleine, les croisés venant de France (ils étaient, disent Pierre de Vaux-Cernay, Sponde, frère Benoît, trois cent mille) prirent d'abord Béziers, la brûlèrent et égorgèrent *sept mille de ses habitants* qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale.

« Castris Montfortius periculoso sane judicio duos hæreticos igni addixit. Deus justus judex obstinatum in moriendo pene cremavit, novitius qui promiserat Ecclesiæ se obediturum ex ignis medio illæsus evadit. »

Embarrassé de juger à Castres deux hérétiques, un vieux qui persistait et un novice qui promettait toute obéissance à l'Église, Montfort les fit mettre au feu tous les deux. *Dieu, juge équitable,* permit que l'obstiné fût entièrement consumé et que le novice sortît du milieu du bûcher sans blessures. (Manuscrit de l'inquisition de Toulouse.)

« 1210. Castrum Minervæ mirabiliter obtinetur. Ubi 140 et amplius perfecti hæretici potius elegerunt comburi quam ad fidem catholicam converti. » (Mss. du couvent de l'Inquisition, ex Chronico, ann. 1210.)

Le château de Minerve fut miraculeusement conquis par Montfort. Il y trouva cent quarante parfaits ou hérétiques et plus qui préférèrent être brûlés vifs que de retourner à la foi catholique.

« Comes Montisfortis multa hæreticorum munitissima castra et oppida non sine ingenti labore cepit multosque obstinatissimorum hæreticorum gladio, suspendio et igne necavit. » (Sponde.)

Le comte de Montfort prit avec beaucoup de peine plusieurs villes et châteaux très-bien fortifiés, et y fit périr par *le fer, la corde et le feu* un grand nombre d'obstinés hérétiques.

« Postea petiit urbem in territorio Redensi, et quia illic in itinere quædam castella resistebant Ecclesiæ, omnia cepit et expugnavit, obstinatosque hæreticos patibulo addixit. » (Percin, *Bellum,* pars IV.)

Ensuite il se dirigea vers une ville du Razés, et trouvant sur son chemin des châteaux qui résistaient à l'Église, il les

emporta tous d'assaut et fit pendre les hérétiques qui les avaient défendus.

« Quidam sacerdos proditor Fani Jovis indomitis equis, æquissima sententia, ligatus ad caudas, raptatus est. » (Le frère Benoît, dominicain.)

Un prêtre qui l'avait trahi à Fanjaux fut par une très-juste sentence lié sous ses yeux à la queue de chevaux indomptés, et écartelé.

« Certior factus proditionis castri Montis Lauri, castrum recuperavit plurimosque proditores patibulo addixit. » (Frère Pierre de Vaux-Cernay, *Historia Albigensium*, cap. 34.)

Instruit de la défection du château de Montlaur, Simon accourut, le reprit et fit pendre un grand nombre d'hommes du pays.

« Inde processit contra castrum Brami, quod post obsidionis dies tres in jus suum recepit. Hominibus autem castri illius plusquam centum oculos eruerunt, nasos amputarunt, dimittentes uni eorum unum oculum ut omnes alios duceret Cabaretum. » (*Id., ibid.*)

De là il marcha contre le château de Bram qu'il prit après trois jours de siége. Il *fit arracher les yeux et couper le nez* à plus de cent des hommes de ce château, et ne laissa qu'un œil à l'un d'entre eux pour les conduire au château de Cabaret.

C'était en représailles d'une mutilation semblable exercée par Gérard de Pepieux sur *deux* chevaliers de Montfort.

« 1211. Castrum Vauri redditum fuit comiti Montisforti in festo Sanctæ Crucis in quo castro fuerunt inventi hæretici perfecti circiter quadringenti quos princeps catholicus et peregrini cruce signati, cum nollent converti ad fidem catholicam, flammis exustos damnarunt. » (Chronica manuscripta Fratris Bernardi Guidonis.)

« Aymericum nobilem dominum cum quibusdam nobili-

bus suspendio elevavit : centumque alios circiter octaginta gladio consummavit. Geraldam projectam in puteum fecit lapidibus obrui. »

En 1211, le château de Lavaur fut rendu à Montfort le jour de la féte de Sainte-Croix. On y trouva environ quatre cents hérétiques ou parfaits que le prince catholique et les pèlerins croisés condamnèrent aux flammes, parce qu'ils refusaient de se convertir. Ils jetèrent aussi dans un puits que l'on combla de pierres, Guiraude, la dame du château.

Montfort fit pendre en même temps le seigneur avec quelques nobles, et ordonna d'en égorger cent quatre-vingts ou environ. Ce que les croisés, dit frère Pierre de Vaux-Cernay, exécutèrent avec une grande joie : *cum ingenti gaudio*. (P. 130.)

« Inde Simon progressit ad castrum quod dicitur *Casses*, quo expugnato atque captò inventi sunt ibi hæretici perfecti circiter 40 qui nullo modo volentes converti ibidem combusti sunt. » (Chronique manuscrite du couvent de l'Inquisition de Toulouse.)

De là Simon de Montfort marcha sur le château qu'on appelle des Cassès. Il l'assiégea et le prit. On y trouva quarante hérétiques et parfaits qui, ne voulant pas se convertir, furent brûlés vifs.

Les croisés pillèrent et dépouillèrent les pèlerins qui revenaient de Saint-Jacques de Compostelle. (Frère Percin, *Bellum*, pars IV, p. 53.)

« Omnes habitatores loci de La Grave, qui omnes Montfortis milites trucidaverant, Baudoinus talionis vicem reddens omnes morti addixit. » (Frater Petrus Cernensis, cap. 58, p. 161.)

Baudouin, frère du comte de Toulouse et combattant contre son frère et son pays avec Montfort, fit égorger tous

les habitants de La Grave qui avaient tué quelques croisés francs.

« Transiit comes tendens ad Cadurcum per quoddam castrum nomine Caslucium, et totum castri burgum succendit. » (*Id.*, p. 140.)

Montfort passa, en allant à Cahors, auprès d'un château qu'on appelle Caylus, et se jetant (avec les croisés allemands) sur le bourg, le brûla jusqu'aux fondements.

« 1212. Cives castri de Tudella in diœcesi Albiensi omnes in ore gladii interfecti sunt. » (*Id.*, cap. 60, p. 165.)

Les citoyens du château de Tudelle, dans le diocèse d'Alby, furent tous égorgés.

« Guido Simonis frater, quem secuti sunt Rothomagensis archiepiscopus, Robertus archidiaconus Parisiensis in pagum Fuxensem missi sunt, in quo statim *Denalaneti* castrum expugnatum est occisisque habitatoribus... » (Frère Benoist, *Hist. des Albigeois.*)

Guy, frère de Simon, l'archevêque de Rouen, et Robert, archidiacre de Paris, furent envoyés dans le pays de Foix où ils assiégèrent et prirent promptement Lavelanet dont ils égorgèrent tous les habitants.

Au mois de juillet, Montfort prend le château de Biron, et fait écarteler Martin l'Algai, un de ses anciens compagnons.

« Moysiacus captus est in sequenti festo Nativitatis B. Virginis Mariæ, et ruptarii qui intus inventi sunt traditi peregrinis qui eos avidissime interfecerunt. » (Mss. de l'Inquisition toulousaine et frère Pierre de Vaux-Cernay, p. 196.)

Moissac fut pris le jour de la fête qui suit la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie. Tous les routiers qu'on y trouva furent livrés aux pèlerins qui les égorgèrent avec avidité.

1213. A Muret. « Quamvis præ multitudine sciri non

potuit certus numerus hostium prostratorum, æstimati fuerunt usque ad viginti millia tam occisorum gladio quam in Garumnæ fluvio. » (Mss. de l'Inquisition toulousaine.)

Bien qu'on ne puisse savoir avec certitude le nombre des tués, on l'évalue à vingt mille, tant de ceux qui furent passés au fil de l'épée que des noyés dans la Garonne.

1214. Montfort ravage les environs de Foix et brûle la ville. Même razzia autour de Narbonne. Tous les lieux voisins et les champs furent taillés et incendiés.

« Loca omnia vicina, agrosque depopulavit et diruit. » (Mss. de l'Inquisition toulousaine.)

Guy, son frère, pendant ce temps ravageait le Quercy.

Au château de Maurillac : « Plures Valdenses egressi castro errores suos legato confessi sunt, quos cum abjurare nollent a peregrinis combusti sunt. » (*Id.*)

Plusieurs Vaudois sortis du château confessèrent leurs erreurs au légat, mais comme ils refusaient de les abjurer, les pèlerins les brûlèrent.

A Cassaneuil : « Castrum cepit, sedes hæreticorum comburi fecit et plures ex adversariis in ore gladii sunt interempti, cæterique fugerunt. » (Même manuscrit.)

Il prit le château, un repaire d'hérétiques, le livra aux flammes et tous ceux qui n'avaient pas fui, au fer.

« 1216. Tolosani moleste ferebant jugum, memores pristinæ libertatis, propter quod Simon comes, timens ne, nisi eos præveniret, in timorem se erigerent altiorem, consilium habuit ut eos armis invaderet et vigore superbiam castigaret. Veniens itaque in manu valida et armata civitatem invasit, in locis plurimis igne immisso, ut duplici gladii et flammæ turbine terrerentur. »

Le souvenir de leur ancienne liberté rendait le joug insupportable aux Toulousains : le comte Simon craignant, s'il ne les prévenait, qu'ils ne devinssent plus insolents, résolut de

les attaquer à l'improviste et de châtier vigoureusement leur orgueil. Entrant donc tout à coup à Toulouse à main armée, il y fit mettre le feu en divers endroits pour les frapper de la double terreur du glaive et des flammes. (Mss. de l'Inquisition.)

Cette rage de cruautés et de supplices ne s'arrêta pas sur la tombe de Montfort. Vingt ans plus tard, l'inquisition romaine brûlait encore à ciel ouvert les hommes du Midi, violait les tombes et faisait traîner dans les rues les morts arrachés de leurs suaires.

En 1236, Pierre Cellani, prieur du couvent des dominicains de Toulouse, et l'inquisiteur Guillaume Arnal appelèrent à leur tribunal un grand nombre de gens de toute condition. Le seigneur leur fit cette grâce que le seul témoin qui accusait (un Italien) ne fût jamais contredit, et dénonça une foule d'hérétiques morts et vivants. On en condamna une multitude. Les morts furent déterrés par nos frères devant le viguier du comte et le peuple, et leurs ossements et leurs cadavres en putréfaction traînés par toutes les rues et carrefours, précédés d'un trompette qui proclamait ce cri après ses fanfares :

Qui aytal fara aytal perira !
Qui ainsi fera ainsi périra!

Ossements et corps furent brûlés ensuite dans le pré du Comte. Quant à ceux qui vivaient et persistèrent, on les brûla publiquement à Toulouse, à Monségur et à Alby, où était le légat. (Extrait du manuscrit de frère Guillaume Pelisse, *qui omnia sua manu descripsit.*)

VII

Le tombeau où fut d'abord déposé le corps de Montfort par son fils Amaury se voyait encore en 1692, à Carcassonne dans l'église de Saint-Nazaire, ainsi que ses armes *de gueules au lion d'argent* à la queue fourchue et passée en sautoir.

Dans le manuscrit de la Chronique en prose (*Codex Tolosanus*) il y a une variante sur la mort du chef des croisés :

« Or dis l'historia que dementre que lodit comte parlava an son dit faire una dona anet destendre un peirier que era tendut no lo pensan destendre talamen que una peira parten deldit peirier anet frapa lodit comte de Montfort que lo cap l'importet de dessus las espallas et tombet lo corps à terra laquala causa fouc be merveiliosa et esten toumbat en terra incontinent foguet cubers d'una capa blanca. »

Or dit l'histoire que pendant que ledit comte parlait à son dit frère, une dame alla détendre par mégarde un pierrier chargé, si bien que la pierre, partant tout à coup, alla frapper le comte de Montfort et lui emporta la tête de dessus les épaules. Le corps tomba à terre et fut incontinent couvert d'une cape blanche.

Une tradition populaire a conservé à Toulouse le souvenir de cette mort dans un chant dit la Mort du Loup :

Montfort
Es mort!
Es mort!
Es mort!
Viva Tolosa
Ciutat gloriosa
E poderosa!

Tornon lo paratge è l'onor.
Montfort
Es mort!
Es mort!
Es mort!

Montfort
Est mort!
Est mort!
Est mort!
Vive Toulouse
Cité glorieuse
Et puissante!
Honneur et noblesse reviennent.
Montfort
Est mort!
Est mort!
Est mort!

FIN DES NOTES



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

LA FÉODALITÉ

DEUXIÈME PARTIE

ROME

TROISIÈME PARTIE

LE RÉVEIL NATIONAL

QUATRIÈME PARTIE

MONTFORT ET TOULOUSE

NOTES.

FIN DE LA TABLE

1717 *bis*. — Paris — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du ac, 30.



